
LES DÉCLASSÉS

DEUXIÈME PARTIE (1)

LES TRAVAUX AGRICOLES

N'est pas qui veut paysan.

Les premiers temps, comme les garçons de ferme manquaient dans cette partie du Chablais qui avoisine Évian, les jeunes gens préférant servir dans les hôtels, les garages, ou les bureaux de transport et d'expédition, comme les filles se plaçaient dans les palaces ou les villas plutôt que de rester sur la terre et à la maison, Robert d'Ormoy contraignit Jérémie Fégère récalcitrant à l'embaucher pour la moisson, pour les regains, et même il s'engagea pour les vendanges et pour les labours d'automne.

— Je n'oserai jamais payer monsieur le comte, protestait le fermier.

— Tu ne me donneras pas d'argent.

— Monsieur le comte travaillera pour rien ?

— Ah ! non, par exemple. Je veux gagner ma vie.

— Monsieur le comte ne sait pas ce que c'est.

— J'apprendrai. Tu imputeras mes journées sur ma pension.

— J'y perdrai.

— Nous verrons bien.

C'était un ouvrier à part. Il ne ressemblait à aucun autre. Au départ, il flambait et entraînait tout le monde. Mais il se relâchait vite et manifestait un goût immodéré pour le repos

Copyright by Henry Bordeaux, 1933.

(1) Voyez la Revue du 1^{er} juillet.

et la sieste. Ou bien il dirigeait et commandait. Il s'entendait à merveille pour distribuer à chacun sa tâche et pour secouer les bœufs quand ils s'endormaient sur leur monotone sillon. Mais il appréciait moins le travail personnel. Cependant il se montrait bon compagnon, *pas fier*, comme on dit dans les campagnes du bourgeois qui sait être familier et simple sans se forcer par mille artifices comme en usent les candidats aux élections.

La nouvelle avait couru bien vite à travers le pays, de Saint-Paul à Évian, de Vinzier à Bernex. Les anciens combattants de sa classe avaient été les premiers à lui faire des avances. Un dimanche, ils l'invitèrent au cabaret. Tout l'après-midi, en bras de chemise, il joua aux boules avec eux et bientôt, retrouvant son adresse, il les battit. Nul ne plaçait mieux le cochonnet, ne s'en rapprochait avec plus d'astuce, ne boulait avec plus de vigueur et d'efficacité. Seul Baboulaz, qui avait laissé un bras au bois d'Ailly et qui restait dans un coin à regarder, le considérait avec envie et, parfois, avec fureur. Pourquoi avait-on cherché celui-là qui les dépassait? Il l'avait reproché aux camarades.

— Puisque c'est un paysan comme nous, lui avait-on répondu.

— Drôle de paysan! Il se moque bien de nous.

— N'empêche qu'il travaille de ses bras.

— Parbleu, il les a tous les deux.

Aux blessés tout est blessure quand ils ont pris l'habitude de tout ramener à leur cas. Robert s'aperçut-il de cette haine? Un jour de fête, il s'approcha de son ennemi :

— Pourquoi ne joues-tu pas avec nous?

L'autre, sans répondre, indiqua des yeux la manche vide.

— Qu'est-ce ça fait? Il t'en reste un.

— C'est le droit qui manque.

— Eh bien! on devient gaucher. A Gouraud aussi c'est le droit qui manque.

— Gouraud?

— Oui, le général.

— Un général! fit l'autre avec dégoût.

— Un général qui vaut plus que toi et moi, et tous nos camarades par surcroît.

— Oh! un homme n'est qu'un homme.

- Pas du tout. Il y a les chefs, et il y a les soldats.
- J'aime mieux les soldats.
- Moi, j'aime mieux les chefs.
- Chacun son goût.
- Seulement les uns ne peuvent pas se passer des autres.

Allons, mon petit, viens jouer avec moi.

- Je ne suis pas votre petit, se révolta Baboulaz.
- En effet, mon grand si tu préfères. Je t'assure que tu vas jouer, et très bien.

Il le prit familièrement par le bras, son unique bras et l'entraîna avec autorité :

- Vous allez voir, dit-il aux autres. C'est le manchot qui va gagner.

Le manchot ne gagna pas, mais il se tira fort bien d'affaire pour une première fois. Par orgueil il s'était toujours dérobé; l'orgueil vaincu, il s'aperçut que tout devenait facile. Son bras gauche, entraîné depuis des années, valait son bras droit. Il le savait pour le travail; il n'avait pas voulu l'expérimenter pour le jeu, par cette crainte absurde des réflexions désobligeantes qui paralyse les timides et les fiers. Dès lors, il était conquis. Robert d'Ormoy venait de constater le pouvoir qu'il tenait d'une vieille race et que, depuis la guerre où ses compagnons l'adoraient, il avait cessé d'exercer.

Lui-même, cependant, connaissait une gêne nouvelle. Il la connaissait en présence de Pernette Fégère qu'il rencontrait maintenant chaque jour, avec qui il vivait sur un pied d'intimité. Péronne, la mère, ne quittait pas la maison de ferme, retenue par ses rhumatismes et par la mélancolie chronique que lui avait laissée la mort de ses deux fils. Elle tremblait devant son mari dont elle redoutait le mauvais regard qui semblait évaluer quel temps lui restait à vivre, mais elle lui tenait ses comptes et, soit qu'il parlât tout haut devant elle, soit qu'il eût besoin de cette complice inoffensive et soumise, il échafaudait l'avenir en sa présence :

- Quand donc serons-nous débarrassés de lui ?

— De qui ?

— Mais de monsieur le comte. Il gâche la besogne, et puis il voit tout.

- Qu'est-ce qu'il voit, Jérémie ?

— Eh bien ! j'avais abattu un frêne. Le prix était convenu

et payé par Buffat, le marchand de biens, qui l'avait laissé dans la forêt et qui est venu l'emporter. Voilà-t-il pas que M. le comte arrive. « Tu n'as pas le droit, qu'il me dit, d'abattre un arbre sans ma permission. Regarde ton bail, Jérémie. L'arbre abattu, le tronc est à moi, et les branches à toi pour ta peine. C'est le contrat. » Une scène, quoi! pour un frêne qui n'était même pas bien gros, mais en bon état.

— Justement, il fallait le laisser grossir.

— Il aurait laissé plus de vide. Qui nous débarrassera de ce voisin?

— Il est gai tout de même, et il est plaisant.

Robert, de temps à autre, entrait dans sa cuisine. Il complimentait la pauvre femme abandonnée sur ses repas, sur son linge. Il lui parlait de ses fils qui étaient de son âge, avec qui, enfant, il avait joué et qu'il avait connus à la guerre. Car il avait deviné sa plaie secrète. Elle lui était reconnaissante de ses visites rapides, toujours enjouées, et qui la réchauffaient dans le froid où elle s'enlisait.

Jérémie la considéra avec étonnement. Elle se permettait d'avoir un avis différent du sien, et au sujet de l'hôte encombrant du pavillon. Le personnage agréait donc aux femmes? Et tout à coup une pensée lui vint :

— Oui, pensa-t-il tout haut. Il y aurait peut-être un moyen.

— De se débarrasser de lui ?

— Non, au contraire.

Il ne s'expliqua pas davantage. Elle ne lui posa pas de questions. Elle ne lui en posait guère. Le soir, en mangeant sa soupe, il regarda sa fille et lui rit au nez.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Pernette surprise et vaguement inquiète, car cette bonne humeur était inhabituelle.

— Je ne sais pas, murmura Péronne.

Savait-on jamais ce qui traversait la cervelle de ce diable d'homme qui, des années, avait vécu dans l'ambition d'être propriétaire du Bois du Feu, qui dans cet unique dessein avait économisé coupure par coupure et qui, tombé de si haut, se ramassait pour se lancer dans quelque autre entreprise ?

Robert d'Ormy avait bien essayé de rire aussi en regardant le visage rond et lisse de Pernette. Il y réussissait au commencement. Il y réussissait de moins en moins et s'en irritait contre lui-même.

« Je ne sais pas quoi dire à cette petite », s'avouait-il pour se rassurer.

Il savait très bien quoi lui dire et ne le lui disait pas. Devant lui, elle semblait toujours intimidée.

— Écoute, lui déclara-t-il un jour, ne m'appelle plus M. le comte.

Cette fois elle rit franchement.

— Comment voulez-vous que je vous appelle ?

— Cherchons ensemble. Eh bien ! appelle-moi Robert. Nous nous connaissons depuis si longtemps, depuis ta naissance.

Elle rit de plus belle, mais d'un rire un peu forcé :

— Ah ! ça non, par exemple, je n'oserai jamais.

— Pourquoi donc ? A la campagne tout le monde s'appelle par le prénom. Je suis un paysan, comme ton père, comme Prosper votre domestique.

Mais elle agita la tête en signe de dénégation :

— Non, dit-elle, pas un vrai.

— Pas un vrai ? Regarde ces bras. Qu'est-ce qu'il te faut ?

— Je ne sais pas, moi. Vous n'êtes pas fait pour ça. Vous n'avez pas l'air.

— De quoi ai-je l'air ?

Elle chercha, puis elle rit.

— Explique-toi.

— Eh bien ! vous avez l'air de jouer au cinéma. J'en ai vu un à Évian.

Il se mit à rire, lui aussi, amusé et un peu fâché :

— Enfin tu ne m'appelleras plus monsieur le comte. Et d'abord, qu'est-ce que c'est, un comte ?

Elle commença par refuser de répondre. Elle faisait une moue triste d'enfant qu'on gronde, ou qui ne comprend rien à la leçon de son professeur.

— Voyons, petite Pernette, insista-t-il avec gentillesse, nous causons là, tous deux, tranquillement. Tu ne veux pas me contrarier. Tu consens bien à me parler. Dans ton idée un comte, qu'est-ce que ça peut bien être ?

Elle paraissait très tourmentée, presque torturée :

— Vous me forcez à dire des choses que je ne sais pas. Un comte, c'est un homme qui n'est pas comme les autres.

— En quoi est-il différent ?

— Il a un château, il a des terres.

— Je n'en ai plus.

— Vous en avez eu. Ça suffit.

— Ça ne suffit pas du tout. Et puis, il y a un tas de gens qui ont acheté autour d'Évian de magnifiques propriétés et qui ne sont pas comtes du tout.

— Ça, c'est bien vrai, monsieur le comte.

— Encore! Alors tu ne trouves pas ?

— Si. Ils n'auraient pas jeté par la fenêtre un million et toute la vaisselle.

— Ah! tu connais cette histoire. Selon toi, un comte est un homme qui fait des sottises.

— Quand il ne peut pas faire autrement.

— Et que doit-il faire autrement ?

— Je ne sais pas, moi. Donner des ordres.

— A qui ?

— A tout le monde.

Il eut une expression si satisfaite qu'elle crut avoir dit une bêtise. Mais elle ne fut que trop rassurée :

— Tiens, lui déclara-t-il, tu es adorable. Il faut absolument que pour cette réponse je t'embrasse.

Interloquée, elle ne s'était pas défendue. Elle reçut un gros baiser retentissant sur la joue avant d'avoir songé à se défendre.

— Mais je ne veux pas, pleurnicha-t-elle trop tard. Vous savez bien que je ne veux pas.

— Je le sais, je le sais, la rassura-t-il. C'est un baiser qui ne compte pas, c'est un baiser d'admiration, de remerciement. Tu es la dernière aristocrate.

— Vous vous moquez de moi.

— Pas du tout. Tu ne peux pas savoir à quel point tu m'as fait plaisir.

Cependant elle se frottait la joue à l'endroit où il l'avait embrassée. Un baiser de remerciement et d'admiration est tout de même un baiser pour une jeune fille. Celui-ci lui avait été pris sans son consentement. Ce qu'il y avait de pire, c'est que Robert d'Ormoy n'y paraissait attacher aucune importance. Et pour comble, elle s'aperçut qu'elle l'avait appelé Robert, mais intérieurement. Il ne la laissait pas partir, bien qu'elle eût fini son ménage. Depuis qu'elle s'occupait du pavillon, jamais il n'avait cherché à l'y retenir. Un mot de bienvenue à

l'arrivée quand il était là, un mot plaisant au départ s'il était resté, et rien de plus : par ci, par là, une question ou deux, ou quelque bonne parole de camaraderie. Elle était très embarrassée par cette conversation inattendue et ne se pressait pas néanmoins de se retirer.

— Alors, reprit-il, jouissant de son embarras, tu as su à qui j'avais donné ce million ?

— Je l'ai vue.

— Jolie ?

— Je n'en avais pas vu comme ça.

— Elle te plaît ?

— Non.

— Pourquoi ne te plaît-elle pas ?

De nouveau elle rit tout bas et il dut presque la contraindre à expliquer sa pensée.

— Voilà. Tantôt elle ressemble à la sainte Vierge, et tantôt elle ressemble à Bob.

— Bob ?

— Oui, notre chien.

Robert s'esclaffa :

— Tu mériterais que je t'embrasse encore. Mais ça te fait trop de peine. Tout à fait ça. Mais elle ressemble beaucoup plus à Bob.

Pernette ne goûta nullement cette réflexion, comme si elle l'estimait déplacée.

— Tu ne trouves pas ? insista-t-il.

— Si c'est vrai, finit-elle par murmurer, ce n'est pas à vous à le dire.

— Et pourquoi ?

— Mais parce que...

Il fallait lui sortir les mots de la bouche. Elle répéta : *Parce que* et ne voulut jamais achever.

Mais la suite s'imposait et, la devinant, il s'en divertit :

— Mais non, ma pauvre Pernette, je ne l'aime pas. Je ne l'ai jamais aimée.

— Tant pis pour elle. Et pourtant vous lui avez donné tout votre avoir.

Elle ne le croyait pas. Elle ne comprenait pas. Il trouva cet argument :

— Si elle m'aimait, elle ne l'aurait pas accepté.

La fille de Jérémie Fégère ne fut pas convaincue. Rendre l'argent par amour, c'était tout de même trop fort. Et puis, elle pensa que c'était possible après tout. Et puis, elle jugea que cette femme était une voleuse, et elle en fut contente. Déjà elle recevait cette douche :

— Tu n'entends rien à l'amour, Pernette. Tant mieux pour toi.

Ce qui la vexa, mais déjà il lui posait une autre question :

— Et ma vaisselle, sais-tu pourquoi je l'ai jetée par la fenêtre ?

— Pour ne pas la vendre.

— Et pourquoi ne pas la vendre ? Elle valait cher.

— Je sais. Un comte n'est pas un marchand.

— Trop bien répondu. Je t'ai déjà félicitée. Je t'ai déjà dit que tu étais la dernière aristocrate. Mais ce n'est pas cela. Mes ancêtres avaient reçu nos rois de Savoie dans leur château. Ils les avaient servis dans cette vaisselle. C'était la coutume, autrefois, de briser les services où les souverains avaient mangé. Voilà pourquoi j'ai tout cassé.

Elle le regarda avec un tel enthousiasme pour une si merveilleuse histoire qu'il en éprouva presque de l'ennui. Cette petite croyait à la noblesse, au passé, aux rois. Le fond populaire revivait en elle, et revivait grâce à ce dernier descendant déchu d'une race qui ne reprenait jamais sa place au soleil. Il eut honte de lui avoir donné de lui-même une idée aussi fausse, ou plutôt de l'avoir laissée la composer elle-même. Avant de la renvoyer, il éprouva le besoin de s'humilier en sa présence :

— Écoute, petite, sais-tu comment on appelle à la guerre l'homme qui abandonne son poste ?

— Non.

— Eh bien ! on l'appelle un déserteur... Moi qui ai quitté mon poste là-haut, au château d'Ormoy, voilà ce que je suis : un déserteur.

— Ce n'est pas vrai, monsieur le comte.

Le titre défendu lui avait échappé comme un cri de protestation. Il esquissa, mais en riant, un geste de découragement :

— Décidément, Pernette, tu es incorrigible. Un jour viendra où tu m'appelleras Robert, comme tu appelles Prosper ton domestique.

— Jamais.

— Si, quand je serai un vrai paysan, et non un paysan de cinéma.

La jeune fille disparut pour regagner la maison de ferme. Sur le pas de la porte, Jérémie Fégère, revenu des champs, fumait sa pipe.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il sévèrement.

— Du pavillon.

— Il t'a gardé bien tard.

— Mais non, papa.

— Est-ce qu'il t'embrasse ?

— Non, papa.

Elle ne commettait pas de mensonge, puisque le baiser donné ne comptait pas. Elle ne mentait pas et elle rougit. Cette rougeur, que le vieux fermier examina comme il évaluait les signes de santé ou de maladie sur ses vaches et ses moutons, ne parut pas lui déplaire.

Un paysan de cinéma : cette petite Pernette l'admirait et se moquait de lui ensemble. Robert, s'examinant dans une glace après son départ, lui donna raison. Jusqu'aux champs il gardait une certaine coquetterie d'image populaire, de feuilleton : des guêtres hautes, une culotte bouffante, une chemise de couleur et une cravate assortie, un béret de chasseur alpin. Comme il avait maigri au soleil et au travail agricole, même s'il se garantissait de l'un et trichait avec l'autre, cet accoutrement l'allongeait et lui seyait. Il se sourit à lui-même et songea que les Alice Gisors manquaient à Saint-Paul. Il avait trouvé bon souper et bon gîte, mais il avait trop accoutumé de trouver le reste pour s'en passer dans sa nouvelle vie. Puisque Pernette était sage, il descendrait à Évian un de ces quatre matins pour chercher un autre gibier plus accommodant.

Il en fut distrait momentanément par une autre passion. La chasse était ouverte : quel plaisir elle avait représenté pour lui dans sa première jeunesse, presque son adolescence, avant la guerre ! Il n'eut pas de peine à découvrir, dans le pavillon qu'il habitait, le harnachement nécessaire : des fusils, suspendus avec soin au râtelier, des ceintures avec cartouchières, une carnassière pour les victimes. Il nettoya un Lefauchaux à deux coups, mais les cartouches manquaient. Il bondit chez son fermier pour lui réclamer une avance.

— C'est vous qui me devez, monsieur le comte.

— Comment ! Je te dois quelque chose ? Et la cense, et mes journées ?

— Vos journées, parlons-en ! Et votre nourriture, et les gages de ma fille pour votre ménage ?

— Les gages de ta fille ! Combien lui donnes-tu ?

— Ça me regarde, monsieur le comte.

— Oui, ça ne regarde même que toi. En attendant, il me faut de l'argent.

Il eut beaucoup de peine à extirper du tiroir de Jérémie Fégère le prix de ses cartouches et descendit aussitôt à Évian le porter à un armurier. Cet armurier, dans la rue Nationale, était voisin d'un antiquaire chez qui Robert reconnut avec stupeur trois assiettes italiennes de Gubbio et un plat de Rouen qui portaient les armes des d'Ormoy. Il pénétra aussitôt dans le magasin et, soupesant les pièces une à une, il constata qu'elles avaient été recollées assez grossièrement.

— D'où ces faïences vous viennent-elles ? demanda-t-il au marchand qui observait avec méfiance ce client brusque et mal vêtu.

— Du château d'Ormoy. Elles sont authentiques. Malheureusement elles ont été réparées.

— Oui, mais qui vous les a vendues ?

— C'est l'héritier, monsieur, le dernier descendant.

— Vous le connaissez ?

— Non, monsieur. Il m'a envoyé son fermier, un paysan de Saint-Paul.

— Un homme déjà âgé, de ma taille, maigre mais très musclé, avec une figure longue, un nez pointu, des yeux pointus, une bouche cousue, un air malin ?

— C'est cela même. On croirait le voir.

— Et vous l'avez payé ?

— Oui, monsieur, donnant donnant.

— Eh bien, il s'appelle Jérémie Fégère, au Bois du Feu. Vous pouvez lui réclamer votre argent.

Sur quoi, il prit les faïences et les brisa au nez de l'antiquaire stupéfait et indigné.

— Pas d'histoires, acheva-t-il avant que l'autre fût revenu de sa stupeur. Je suis le comte d'Ormoy. Ces assiettes et ce plat m'ont été volés. Ils sont à mes armes. Moi seul, je pouvais

en disposer. J'en ai disposé. Et si vous vous plaignez, je porte plainte contre vous pour recel et complicité de vol.

Il remonta sans tarder au Bois du Feu et envahit la ferme où la famille Fégère était réunie autour de la soupe avec Prosper le domestique et, s'adressant à son fermier, il le secoua d'autorité :

— Tu es allé ramasser ma vaisselle dans les douves du château. Tu as réussi à sauver deux ou trois morceaux et tu les as recollés. Tu vas descendre immédiatement chez le marchand d'antiquités pour lui restituer le prix qu'il t'en a donné.

— Mais, monsieur le comte avait tout cassé.

— Justement, j'avais tout cassé, pour que personne ne mange plus dans les services qui avaient servi à mes souverains, aux tiens, Jérémie, à tes ducs et à tes rois. Tes pots, à toi, tu peux les garder et rafistoler. Les miens, c'est autre chose. Tu vas t'exécuter immédiatement.

— Mais, ça n'est pas possible.

— Ça n'est pas possible ? Ton bail est échu et nous devons le renouveler. Je n'ai pas signé encore. Tu partiras d'ici. Je suis le maître, entends-tu.

Il montrait bien qu'il l'était. Jérémie, terrifié à l'idée qu'il pouvait être chassé du Bois du Feu, plia les épaules sous l'orage. Prosper, le domestique, assistait sournoisement au fléchissement de son dur patron. Péronne s'étonnait qu'on pût rudoyer son homme, quand celui-ci tyrannisait sans contrôle son entourage. Quant à Pernette, elle contemplait Robert exécutant son père, avec l'extase adorante qu'elle eût montrée en voyant Jésus expulsant les marchands du Temple. Les regards du jeune homme tombèrent tout à coup sur elle. Il regretta d'avoir montré en sa présence tant de brutalité, mais il ne put se méprendre à l'expression de ce visage enthousiasmé et, se rappelant sa définition : « Un comte, c'est un homme qui donne des ordres à tout le monde », il s'arrêta net dans sa colère et se mit à sourire à la jeune fille. Celle-ci en fut toute décontenancée et ne put croire que cette caresse inattendue s'adressait à elle, tandis que Jérémie la cueillait au passage et en faisait son profit. Certes non, Jérémie Fégère ne s'en irait pas du Bois du Feu. Il en ferait déguerpir le dernier des d'Ormoy, à moins que... On ne dit jamais toute sa pensée quand on veut aménager l'avenir à son gré.

Le triomphe de Robert ne le grisait pas. Il se répétait à lui-même : « Joli comte en vérité ! qui n'est bon qu'à faire des scènes et ne sait même pas gagner sa vie. Je n'ai plus de titre qu'aux yeux de cette petite paysanne. Elle croit à la noblesse. Elle est bien la seule... »

Les labours d'automne le mirent en fuite. Il se lassa vite de tenir les mancherons de la charrue en hélant les attelages de bœufs et d'enfoncer les pieds dans la terre gluante et luisante déchirée par le soc. Il disparaissait des journées entières. Sans permis, il braconnait avec une parfaite connaissance du gibier et du pays. Cependant il évitait avec soin le domaine d'Ormoy que Buffat, le marchand de biens, dépeçait pour le vendre par parcelles, sauf le parc autour du château. Des équipes d'ouvriers aménageaient l'intérieur, le transformaient en hôtel. Robert ne voulait pas assister à ce sacrilège. Il évitait avec soin les alentours de l'ancienne demeure violée. Son terrain de chasse favori s'étendait du village de Bernex au pied de la Dent d'Oche et des rochers de Memise.

Dans ses affûts solitaires, en compagnie pourtant de Bob, le chien du fermier, bâtard de toutes les races, chez qui il avait réveillé des instincts assoupis de chien braque, il retrouvait son amitié de jeunesse pour ces campagnes du Chablais qui s'étendent comme un tapis moelleux, délicatement soulevé ça et là, entre les eaux changeantes du lac Léman et les montagnes, tantôt boisées, tantôt rocheuses et, dès l'automne venu, couronnées de neige. L'odeur de la terre au matin, rafraîchie de rosée, ou même couverte d'une gelée blanche qui fondait au soleil comme un dur visage s'adoucit à l'amour, lui remplissait, par les narines, tout le corps d'allégresse. Il ressentait une joie sauvage à ces marches dans la paix du matin, si différentes de ses veillées interminables et monotones dans les établisements de nuit en compagnie d'Alice Gisors. Son affût favori était au bord d'un petit étang appuyé à un bois mêlé de sapins, de bouleaux et de frênes où les oiseaux étaient attirés par l'eau et le fouillis des branches. Le ciel bas semblait affleurer les arbres, et une légère brume violette donnait aux troncs un aspect de fantômes sans trop gêner la vue du chasseur. Dès que les canards ou les perdreaux rouges laissaient entrevoir leur vol rapide ou lourd, il épaulait et tirait, puis riait de les voir tomber et de ramasser sur l'amas des

feuille
tait d
qui l
Ja
dreau
vait
marc
—
Ces b
ment
E
ses m
vacan
corps
Noire
et de
pagné
se rel
Pern
entom
auxq
déshe
d'égr
U
Saint
et no
une
de fe
rapp
matin
la so
se sa
la fin
—
—
—
donn
—
—
Il

feuilles rousses les petits corps palpitants et chauds qu'il mettait dans sa carnassière, en jeune barbare sans remords pour qui le monde a été créé.

Jamais on ne mangea tant de canards sauvages, de perdreaux et de lièvres au Bois du Feu. Jérémie Fégère ne pouvait obtenir que l'heureux chasseur consentit à alimenter le marché d'Évian.

— Non, non, protestait-il. Je ne suis pas un marchand. Ces bestioles se consomment sur place. Avec un accompagnement de bon vin, par exemple.

Et il contraignait le fermier à descendre à la cave chercher ses meilleures bouteilles. Après quoi, il réclamait à grand vacarme ce kirsch du Bois du Feu qui est réputé et passe en corps et en bouquet celui de Lugrin et même celui de la Forêt Noire. Il arrivait que ces festins finissaient par des saouleries et des chansons. Les femmes, comme il convient à la campagne, n'y assistaient que debout, pour servir les hommes, et se retiraient quand les choses se gâtaient. Du fond de son lit, Pernette entendait Robert d'Ormoy qui, d'une voix pâteuse, entonnait des refrains de Montparnasse ou de Montmartre auxquels elle ne comprenait rien, mais qu'elle devinait déshonnêtes. Alors elle prenait son chapelet, qu'elle oubliait d'égrener parce qu'elle écoutait, plus blessée que scandalisée.

Un soir qu'il avait mangé son gibier dans un cabaret de Saint-Paul avec ses nouveaux amis, les anciens combattants, et notamment avec Baboulaz le manchot, il ramena au pavillon une fille du village qui, remplissant pendant la saison l'office de femme de chambre dans les grands hôtels d'Évian, avait rapporté de ses séjours à la ville des mœurs peu farouches. Le matin, quand Pernette vint selon le rite habituel l'appeler pour la soupe et pour le travail, elle s'aperçut de cette présence et se sauva dans les champs. Son ménage n'étant pas fait encore à la fin de l'après-midi, Robert finit par rejoindre la jeune fille.

— Tu me négliges, Pernette.

— Monsieur le comte cherchera une autre servante.

— Tu n'es pas ma servante. La preuve, c'est que je ne te donne pas de gages.

— Papa m'en donne.

— Ça, ce n'est pas vrai. Avoue-le.

Il riait. Elle ne répondit pas et demeura sérieuse. Il

comprit qu'elle blâmait sa conduite et, après un instant de réflexion, il lui offrit ce marché :

— Si je te promets de ne plus jamais conduire personne au pavillon, accepteras-tu de continuer tes services ?

Elle détourna la tête et murmura :

— Oui.

— Eh bien ! je te le promets.

Cette fois, elle le regarda bien en face et lui sourit. Puis, comme si elle regrettait de lui avoir souri, elle prit sa course vers la ferme.

PERNETTE

Il tint parole. Il respecta le pavillon. Mais, au cours de l'hiver qui suivit, il lui arriva de n'y pas rentrer. La rumeur des villages l'acoquinait à cette Céline Servoz de Saint-Paul qui n'avait pas une bonne réputation et que le curé avait exclue de son patronage. On disait même qu'à la sortie de la grand'messe Pernette Fégère lui avait tourné le dos.

La chasse close par la neige, malgré quelques braconnages plus hardis pour aller surprendre les chamois dans leurs remises, Robert commença de s'ennuyer. Les cabarets de Montparnasse et de Montmartre, qu'il avait méprisés au début de sa réinstallation à la campagne, lui manquaient. Il en évoquait à distance l'atmosphère enfumée, le vacarme assourdissant, les filles peintes, l'odeur de chair et d'alcool. C'était donc vrai qu'il n'était qu'un paysan d'occasion, un paysan de cinéma et qu'on ne revenait pas à la terre à sa volonté après qu'on l'avait quittée. Ses nouveaux amis, les anciens combattants de Saint-Paul, et Baboulaz le manchot qui était devenu son second dans toutes les parties, ne se liaient avec lui qu'avec une certaine réserve, flattés de sa présence comme s'il leur faisait honneur en se joignant à leur bande, et gênés en même temps comme s'ils étaient contraints à s'endimancher devant lui au lieu de se débrailler à leur manière et de goûter du plaisir en se débraillant.

Un jour, à la ferme, il parla de retourner à Paris. La figure du fermier s'allongea :

— Qu'est-ce que vous y feriez, monsieur le comte ?

— La fête, mon vieux Jérémie.

— Avec quoi ?

— Avec ton argent.

— Je n'en ai plus. Vous me le mangez au fur et à mesure.

— Taratata. Et mes journées ? Et ma cense ? Et mon bois que tu as coupé ? Et mes redevances que tu as vendues ?

— Je tiens les comptes. C'est vous qui me redevez.

Le vieil avare avait bien pensé à cette manière de s'emparer du Bois du Feu : prêter de l'argent à son maître avec de gros intérêts et peu à peu le tenir ainsi jusqu'à l'exécution finale. Mais tout d'abord l'opération pouvait se prolonger indéfiniment, à cause de la valeur des terres : Robert, au dernier moment, pouvait emprunter ailleurs. Surtout, il lui était trop pénible de sortir de son coffre les coupures qu'il avait amassées et de les voir disperser en un clin d'œil aux quatre vents quand elles représentaient tant de travail, de sueur, de combinaisons, sans compter les petites filouteries dissimulées. Il poursuivait un autre plan, mais qui réclamait une complicité, et cette complicité se refusait.

Rentrant un soir au pavillon, à la tombée de la nuit, Robert vit sa fenêtre éclairée. Il trouva dans sa chambre le fermier et sa fille qui se disputaient, ou plutôt Jérémie injurait Pernette et menaçait de la frapper avec le bâton qu'il tenait à la main. En une seconde, le bâton fut arraché et brisé :

— Je te défends, entends-tu, de toucher à cette enfant.

— C'est ma fille, et pas la vôtre.

— Ta fille ne t'appartient pas.

— A qui, alors ?

— A elle. Elle est ici chez moi, et pas chez toi. Je suis le maître chez moi.

— Eh bien ! gardez-la. Moi, je ne la veux plus.

Et le fermier s'en alla, dignement, comme un père outragé dans son droit paternel.

Robert, demeuré seul avec la jeune fille, s'approcha d'elle et la trouva toute raidie par la crainte. Il voulut, pour la rassurer, lui prendre la main, la caresser un peu. Mais elle s'écarta, comme si le moindre contact l'eût brûlée :

— Non, non, laissez-moi.

— Dis-moi ce qui s'est passé, Pernette. Pourquoi voulait-il te battre ?

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas ? Il n'était pas ivre. Il avait une raison. Laquelle ?

— Je ne puis pas dire.

— C'est bien extraordinaire.

Mais il eut beau la tourmenter par ses questions, il ne put rien tirer d'elle. Cependant il profitait de cette scène pour la regarder plus attentivement qu'il ne faisait dans leurs rencontres ordinaires du matin et du soir. Elle avait changé depuis son retour. Elle rangeait mieux ses cheveux courts et apportait plus de soins à son vêtement. Le visage trop rond s'était affiné. Les joues, moins rouges, avaient gardé cette carnation lisse et bien lavée des pétales de fleurs. Les yeux, surtout, les yeux bleus avaient pris une expression plus profonde, comme s'ils s'étaient un peu assombris, comme si des nuages avaient passé sur leur ciel. Il distingua avec un peu d'étonnement tous ces témoignages qui ne l'avaient pas frappé encore et il conclut :

— Tu deviens très jolie, Pernette.

Elle agita la tête en signe de négation.

— Comment, non ? Tu ne t'es pas regardée.

— Si. La dame qui vous accompagnait était jolie. Moi, non.

— La dame qui m'accompagnait ? Quelle dame ?

— Quand vous avez vendu le château.

— Alice Gisors ? Elle ressemblait à ton chien, à Bob. C'est même toi qui as trouvé cette ressemblance.

Elle ne put s'empêcher de rire à ce rappel. Mais il reprit :

— Quand te marie-t-on ?

Elle répéta le même signe négatif.

— Tu ne veux pas ?

— Non.

— Quelle idée ! Les galants ne doivent pas manquer.

— Je n'ai pas de galant, monsieur le comte, répondit-elle presque avec colère.

— Ah ! non, pas de monsieur le comte, je t'en prie. Comme tu es farouche, petite Pernette ! Allons voir ton père.

— Je ne veux pas rentrer chez lui.

— Où veux-tu aller ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne peux pas rester ici.

— Oh ! non.

— Parce qu'il y a de la place. On pourrait l'arranger une chambre, et même avec un cabinet de toilette.

Mais elle protesta avec force. Elle irait chez les religieuses de Saint-Joseph à Évian où elle avait une amie : peut-être l'y recevrait-on. Voyant son embarras, il lui prit d'autorité la main.

— Viens avec moi.

Et il l'emmena jusqu'à la maison de ferme. Péronne, Jérémie et Prosper le domestique y étaient rassemblés.

— Jérémie, dit le jeune homme en entrant, et vous, Péronne, je vous ramène cette petite. J'entends qu'on la laisse tranquille.

— Ah! fit la malade, j'allais me traîner chez vous, monsieur le comte, pour la chercher.

— Oui, votre mari voulait la battre.

— Il ne m'a pas dit ça.

— Et que vous a-t-il dit?

— Que vous vouliez la garder.

— Moi? Quelle idée!

Mais, dans le trajet du retour au pavillon, cette idée s'incrustait en lui, comme le germe qui paraît s'engourdir dans la terre et qui est destiné à la traverser. Il avait à portée de la main cette enfant qui l'admirait, c'était visible. Elle était, comme il le lui avait dit en riant, la dernière à croire à la noblesse, à lui attribuer cette noblesse. A quoi bon courir les cafés de Saint-Paul où l'on dansait aux sons d'un piano mécanique ou d'un accordéon pour y séduire des Céline Servoz trop accessibles et d'une impudeur animale, quand il lui était si facile d'ajouter le reste au bon gîte? Il parcourut le pavillon du rez-de-chaussée au premier étage : une femme y serait si bien logée. Une femme? Quelle femme? Cette petite paysanne, gentille sans doute, mais élevée à la queue des vaches, aux façons toutes rustiques et qui devait sentir l'écurie. Lui-même n'était-il pas devenu un paysan? Ah! non, pas encore. Il disposerait de Pernette pour son plaisir. Les seigneurs d'autrefois disposaient ainsi, volontiers, des jolies filles du village. Après quoi, ils les dotaient. Avec quoi doterait-il Pernette, s'il la mettait à mal? Bah! elle serait un jour la maîtresse du Bois du Feu dont elle était l'unique héritière. Elle serait toujours un bon parti pour les gars de Saint-Paul, de Vinzier ou de Bernex. A la campagne on n'était pas regar-

dant. Ce qui le contrariait, ce qui lui donnait des scrupules, c'était cette foi dans l'aristocratie, véritablement singulière, surannée, inattendue, et cette admiration absurde qu'elle éprouvait pour lui. Mais les scrupules, que peuvent-ils contre la violence d'une jeunesse corrompue et désaccoutumée de toute contrainte ?

Au mois d'avril, les bois de Saint-Paul sont tout agités par la voix des rossignols qui s'appellent ou célèbrent leurs noces et qui lancent leurs notes éperdues et renforcées jusqu'à remplir ces profondeurs pareilles aux nefs d'une immense cathédrale et percer ce plafond vert pour s'en aller jaillir dans le ciel libre comme des fusées. Pernette Fégère, le matin et le soir, à sa besogne, chantait comme les rossignols. Elle avait une voix pure comme l'eau des fontaines, sans art, toute naturelle et peu apte aux fioritures et aux roulades, mais cette voix s'accommodait des vieilles chansons savoyardes qui ne sont pas compliquées. Celle que la jeune fille préférait, pour sa ritournelle un peu monotone, c'était *Là-haut sur la montagne*, qui est populaire dans tout le Chablais et qui, en quatre couplets ramassés, contient tout le petit drame de la jeune fille séduite, et épousée :

Là-haut sur la montagne
Y a-t'un oiseau qui chante,
Qui chante nuit et jour
Que les amours sont doux.

Là-haut sur la montagne
La bell'tomba malade,
Malade dans son lit
Sans pouvoir se guérir.

Bonjour, madam' l'hôtesse.
Qu'avez-vous pour ma maîtresse ?
— Un' bouteill' de liqueur
Pour réjouir son cœur.

Il n'est ni pèr' ni mère,
Ni cousin germain ni frère,
Qui puisse m'empêcher,
La bell' de t'épouser...

A la fin du mois de juin, Pernette ne chanta plus. Les rossignols se taisaient pareillement dans les bois.

Jérémie Fégère s'en fut un matin, de très bonne heure, au pavillon dont la porte n'était jamais close. Il entra sans frapper dans la chambre où dormait Robert d'Ormoy et qu'il connaissait bien. Il tournait son feutre dans les mains. Il était habillé très convenablement, avec le costume sombre qu'il portait aux foires ou le dimanche pour se rendre sur la place de l'église, comme font, dans les villages, les hommes qui ne vont pas à la messe mais s'en rapprochent. Il se montrait poli, gêné, presque déférent, mais il s'assit à côté du lit pour bien marquer qu'il n'était pas pressé et qu'il s'installait dans un but important.

Le jeune homme qui l'observait assez mal, — troublé qu'il avait été dans son sommeil, — ne s'expliquait pas cette visite inopinée.

— Laisse-moi m'habiller. Du diable si je devine où tu veux en venir.

— Vous êtes bien où vous êtes, monsieur le comte. Et c'est beaucoup d'honneur pour nous.

— De l'honneur?

— De l'honneur que vous nous faites. Parce que, n'est-ce pas? il faut un père à ce garçon.

— A quel garçon, mon vieux Jérémie?

— A ce garçon ou à cette fille : sait-on jamais?

— Ah! ça, veux-tu parler plus clairement?

— Eh bien quoi! La Pernette n'a pas confiance.

— Pernette? Confiance en qui?

— En vous, naturellement. Elle pleure le jour, elle pleure la nuit.

— Je ne l'ai jamais vue pleurer.

— Elle vous le cache, monsieur le comte, mais elle est bien honteuse.

— Honteuse?

— C'est une honte en effet, pour une fille. Notre fille. La Péronne en voulait mourir.

— Assez comme ça : explique-toi.

— Moi, je connais la chose. Et nous allons arranger l'affaire.

— L'affaire ? Quelle affaire ? questionna avidement Robert qui entrevoyait clairement la vérité.

— Votre mariage, monsieur le comte.

— Mon mariage ? De quoi te mêles-tu ?

— De ce qui me regarde, monsieur le comte. Vous marierez la Pernette et vous resterez avec nous. Les bras et le coffre sont bons. Vous chasserez moins et vous besognerez davantage. Ou bien on trouvera à vous occuper.

C'est une position extrêmement désavantageuse d'être étendu tout du long dans un lit, en chemise, tandis qu'un homme d'âge, bien vêtu, équipé, décidé et musclé, vous examine et vous guette comme un renard un lièvre surpris. Robert d'Ormy éprouvait ce désavantage et ne se hâtait pas de rejeter la couverture. Il fallait débusquer l'ennemi qui ne s'y prêterait nullement. Se soumettrait-il hypocritement, en apparence, quitte à s'échapper dans la suite ? Ou tiendrait-il tête bravement, comme un chamois forcé, malgré l'embarras de la situation ? Pour la première fois il se trouvait en état d'infériorité devant ce Jérémie Fégère qu'il avait toujours traité de haut, avec un dédain de grand seigneur, et le fermier prenait sa revanche de toutes les avanies reçues.

Tout de même, il avait fait la guerre et il avait l'habitude des coups difficiles, des obus qui obligent à se garer promptement ou à s'aplatir contre le sol. Tranquillement, avec tout son sang-froid, il évalua le bonhomme venu pour ce chantage et dont la vigueur était renommée. Bah ! lui aussi avait de bons muscles, et la vie au grand air, depuis un an bientôt, l'avait fortifié. Le premier choc déciderait de la lutte si Jérémie pensait l'engager. Une fois sorti de la position couchée qui était incommode et néfaste, il pourrait livrer bataille sans inconvénient. La rapidité de son lever déciderait du résultat. Il saurait être rapide.

Cependant le fermier l'examinait et se préparait de son côté. Oserait-il porter la main sur son patron ?

— C'est un père qui vous parle, reprit-il d'une voix insinuante.

— Tais-toi, Jérémie, et laisse-moi réfléchir.

Il s'agissait d'endormir la vigilance de l'adversaire en l'usant. Mais Robert réfléchissait par surcroît. Sans nul doute il était victime d'un guet-apens. Toutes sortes de circonstances

reparaissaient à l'appel de sa mémoire. Jérémie Fégère lui envoyait sa fille à tout moment, au lieu de Prosper, le domestique. Quand il l'avait surpris au pavillon menaçant de son bâton Pernette, que lui demandait-il, qu'exigeait-il de sa complaisance ? Il avait ourdi ce complot pour s'emparer par ce moyen du Bois du Feu qu'il convoitait. C'était une exploitation paternelle qui se pratiquait à la campagne. Les filles servaient aux ambitions des pères. Cette fois il avait chassé le gros gibier : prendre pour gendre le dernier des d'Ormoy, en vérité, c'était une assez belle opération. Pas très rémunératrice, par exemple, car il faudrait encore le nourrir, ce dernier des d'Ormoy, lui et sa descendance. Mais les terres du Bois du Feu étaient bonnes, et puis il y avait encore un mobilier de prix laissé à Paris dans un garde-meuble, et quelques valeurs oubliées. Eh ! eh ! le fermier s'entendait aux affaires.

— Eh bien ! mon vieux Jérémie, prononça-t-il enfin comme un verdict, tu es une jolie canaille.

— Je suis un père de famille, monsieur le comte.

Le paysan prenait un air hypocrite. Cependant Robert avait bien calculé : à la longue la vigilance de l'adversaire se relâchait. Bientôt il se trouverait debout devant un homme assis. Il laissa passer l'occasion, car il continuait malgré lui de réfléchir. Pernette s'était-elle prêtée à la combinaison ? Était-elle complice ? Il eut envers lui-même la loyauté de reconnaître qu'il s'engageait en un mauvais chemin, et il rebroussa immédiatement. Pernette était hors de cause. Elle n'avait même pas voulu lui révéler ce que son père lui avait demandé, avait osé lui demander et dont elle avait eu vergogne, et même, depuis lors, elle avait évité de le rencontrer quand toutes les obligations et le train de la vie courante les mettaient constamment en face l'un de l'autre. Plus d'une fois il l'avait interrogée sur cette bouderie permanente qui l'agaçait dans sa bonne humeur. Elle riait et ne répondait pas. Au fond il savait bien qu'elle s'était attachée à lui. Depuis quand ? Mais depuis toujours, depuis le temps où elle n'était encore qu'une petite fille. Depuis qu'il s'était moqué de ses cheveux longs et qu'elle les avait coupés. Jérémie les avait vendus, comme il l'aurait vendue elle-même.

Voici que, maintenant, il rassemblait toutes les preuves innombrables de cet attachement, de cette soumission, de cette

adoration. Ces exercices du souvenir n'étaient pas dans ses habitudes. Il ne pensait guère à Alice Gisors, ni aux autres femmes tombées dans sa vie, sauf quand le désir le tourmentait. Celle-ci était si différente, saine, sage, simple. Il l'eût cueillie dès longtemps, sans une sorte de respect qui lui était venu pour elle, à cause de cette foi dans la noblesse qui était l'ornement, peut-être même la cause de son amour. Elle le plaçait au-dessus des autres hommes, elle lui attribuait une race à part, la race de ceux qui commandent, de ceux qui règnent, et il en était flatté. Instinctivement il ne voulait pas perdre ce culte qui lui était voué. Et puis, un beau jour, la convoitise avait balayé tout cela.

Il l'avait rencontrée sur le chemin de Saint-Paul qui revenait de porter des œufs. Lui-même, le fusil en deux morceaux caché sous sa veste de velours, s'en allait à la chasse bien que ce ne fût pas la saison. Il franchissait la route pour se perdre dans les bois. — « Viens avec moi, Pernette, il fait si beau temps... » Elle avait refusé. Il avait insisté : « Nous irons très vite, en courant... » Elle s'était laissé convaincre, à cause du beau jour, de ces beaux jours de printemps qui jouent de mauvais tours aux filles et aux garçons parce que la nature s'étire dans un grand appel de langueur, de douceur et de volupté. Ils avaient couru en effet, elle aussi agile que lui, mais plus vite lasse. Il l'avait conduite à sa place favorite, au bord de ce petit étang noir, pareil à un œil sombre, dans le cadre d'un bois de sapins, de bouleaux et de frênes. L'entrelacs des branches leur composait une retraite profonde et sûre. Les feuilles naissantes d'avril étaient de ce vert clair qui est une tendresse de couleur, et les rossignols lançaient cet appel prolongé qui fait mystérieusement vibrer et trembler l'espace comme si le feu prenait aux herbes et aux souches de fougère et se propageait en longue traînée d'incendie.

Il n'avait pas rajusté son arme. Il l'avait posée contre un tronc d'arbre, puis il avait forcé sa compagne devenue tout à coup peureuse à s'asseoir sur la mousse à côté de lui, et de tout près il lui avait demandé : « Petite Pernette, je crois que tu m'aimes. Est-ce vrai?... » Elle n'avait pas répondu, elle avait même détourné la tête, mais il avait ramené ce visage fuyant et il avait pris ses lèvres. Elle avait bien tenté de se dérober, mais les forces du printemps, de la jeunesse et de l'amour coa-

lisés avaient été plus puissantes que sa résistance. Ainsi, dans les bois complices et dans la musique des oiseaux, s'était-elle donnée. Il avait presque ressenti la même impression de joie sauvage que lui distribuait la chute des perdreaux ou des canards abattus par son fusil et tombant sur l'amas des feuilles mortes. C'était le même petit corps palpitant et chaud dont on ne devine pas la blessure. Et il ne lui avait pas dit qu'il l'aimait.

Certes non, il ne l'aimait pas. Elle était gentille, fraîche et passive. Vierge, elle ne devait pas être ignorante. Comment une fille le serait-elle à la campagne, si près des bêtes qui ne dissimulent pas leurs amours ? Elle devait savoir que, dans les hauts pâturages, bergers et bergères ne se gênent guère. Elle ne serait pas la première qui mettrait au monde un enfant sans père reconnu. Dans les villages, le malheur n'était pas bien grand. On montre du doigt la pauvre fille quelques semaines, et puis c'est le tour d'une autre. Les enfants naturels croissent comme leurs petits camarades. Ils ne représentent pas une dépense, et bientôt ils rendent service aux champs qui ont tant besoin d'ouvriers agricoles et qui sont si délaissés. Ils valent un domestique et, s'il est de la maison, ce domestique ne reçoit pas de gages. Allons ! il convenait d'éviter le drame et de ne pas se laisser prendre au piège de Jérémie Fégère.

— Eh bien, monsieur le comte, c'est décidé ? A quand la noce ? Le plus tôt sera le mieux.

— Attends, attends, mon vieux. Rien ne presse, au contraire.

— Je veux votre parole avant de m'en aller.

— Ah ! tu veux !

Expression fâcheuse, mot imprudent qu'une vision subite vint chasser : l'image de Pernette, ici même, refusant de révéler la machination paternelle, refusant de s'y prêter. Somme toute, elle était saine, bien bâtie, gentille. Elle lui plaisait. Elle le changeait de toutes les Alice Gisors. N'éprouvait-il pas pour elle une sorte d'amitié condescendante que flattait l'adoration de la jeune fille et que le désir transformait en tendresse ? L'existence agricole réveillait en lui d'anciens atavismes. Il ne serait décidément plus un paysan de cinéma. Il deviendrait, cette fois, un vrai paysan. Ce serait achever l'œuvre commencée avec la vente du château, avec le renvoi de sa maîtresse indigne, avec le renoncement à son affreuse vie oisive. Il serait un déclassé, et puis quoi ? Ce déclas-

sement-là n'était pas une honte. Au contraire, il rentrerait dans une existence normale. S'il faisait contre trop bonne fortune bon cœur? S'il acceptait la demande de Jérémie? La ferme du Bois du Feu continuerait de l'entretenir, et le fermier et la fermière par surcroît, tandis qu'il avait entretenu tant de créatures! Ainsi jouerait-il un tour à toute sa parenté, déjà furieuse de la vente du domaine d'Ormoy et dégoûtée de lui. Il s'amusait tout seul, au grand étonnement de son fermier, en imaginant la série des portraits de famille, et surtout des grandes dames parées d'autrefois, solennelles et empesées, à qui il présenterait cette intruse. N'était-ce pas son droit, et même son devoir, à lui qui avait négligé tous les autres? Cette mésalliance, qui cessait d'en être une, ferait du bruit dans le monde. C'était même la seule façon qu'il eût de se rappeler à ce monde oublieux dont il ne recevait plus guère de nouvelles. Après tout, la terre l'avait toujours attiré : seigneur ou paysan, il n'avait plus le choix. Et d'ailleurs il n'y avait plus de seigneur.

Après ce long silence dont son visiteur commençait de s'impatienter, il pouffa de rire :

— Eh bien! mon vieux père, tu en as de l'astuce! C'est entendu, mais ne lui dis rien. Ce soir, je vous invite ici. Ta femme cuisinera le dîner que je vais lui rapporter, et tu sortiras tes meilleures bouteilles.

Jérémie Fégère se leva, triomphant :

— Je savais bien, prononça-t-il, que monsieur le comte était honnête.

— Ne m'appelle plus *Monsieur le comte*.

— Comment faut-il vous appeler?

Robert éclata une fois encore en songeant que son fermier pourrait lui donner son prénom et il répondit :

— Ne m'appelle plus. Il te suffira de me parler. Ou bien appelle-moi : Monsieur Robert, comme lorsque j'étais enfant...

Toute la journée il chassa pour ce repas de fiançailles. Au mois de juin le gibier est trop frais, ou il faut s'attaquer aux couples cachés. Il assassina un levraut de trois mois et deux perdrix. Ce fut un repas plantureux que Péronne assaisonna de tout son talent, perfectionné autrefois en des places bourgeoises, et aussi de vieux crus de Féternes, pétillants et vifs.

Pernette osait à peine y toucher. Son père, respectant la consigne, ne l'avait avertie de rien. Elle était blessée de cette invitation à la ronde et sentait confusément que là n'était pas la place de ses parents. Au dessert, composé de fromage blanc et d'une tarte aux premières cerises, elle vit Robert se lever, son verre à la main. Il riait et tout à coup il devint sérieux :

— Mon vieux Jérémie, ma bonne Péronne, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille Pernette pour le comte d'Ormoy ici présent.

Elle devint toute pâle, croyant qu'il se moquait d'elle et tremblant pour le petit être qu'elle portait. Mais il eut pitié de la pauvre fille et, quittant sa place, il lui prit la tête dans les mains pour la bien regarder en face :

— C'est vrai, tu sais. Ne fais pas cette figure.

La rougeur lui revint, comme les montagnes se colorent au soleil qui a crevé les nuages. Mais elle secoua la tête :

— Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible.

— Et pourquoi donc, petite sotte ?

— Comment voulez-vous que je sois la femme de... ?

— Mais je le veux très bien.

— Vous êtes bon, mais ce n'est pas possible.

— Dis donc, Pernette, et le petit ?

Le *petit* seul obtint son adhésion. Cependant elle demeura grave, comme si l'effarante nouvelle ne la réjouissait pas. Son père, au contraire, lampait force verres de vin blanc. Quant à Prosper qui portait mal la boisson, on l'avait déjà, par mesure de précaution, jeté dehors. Péronne oubliait ses rhumatismes et se piquait le nez sans vergogne.

Il était tard quand il fallut quitter le pavillon. Mais, comme Pernette suivait ses parents, il la retint par le bras :

— Pas toi.

Jérémie cligna de l'œil et emmena Péronne qui marmonnait, mais qui, la cervelle brouillée, ne protestait que mollement. Ainsi abandonnée, la jeune fille hésitait encore :

— Puisque tu es ma promise.

Il la garda. Le lendemain matin, réveillé avant elle, il la regarda qui dormait, la tête appuyée sur l'épaule ronde. Apaisée, détendue après les craintes qu'elle avait dû ressentir et qu'elle avait tues à son amant, elle reposait comme sur un lit de mousse et de fleurs des champs, dans un bien-être qui

rappelait toute la douceur, toute la mollesse de la nature au matin. Son visage accusait à peine quinze ans : un visage de petite fille qui ne se défend contre personne, qui n'a pas besoin de se défendre parce que personne ne songe à lui faire du mal, qui est heureuse de vivre simplement comme font les oiseaux dans les bois quand il n'y a pas de chasseurs. Un sentiment nouveau de protection, de ferveur aussi, envahit le cœur de l'homme. Il se pencha vers elle et, l'embrassant comme elle ouvrait les yeux, étonnée de se trouver là et déjà prête à l'inquiétude, il murmura le mot qui pouvait lui être le plus agréable :

— Ma femme...

MABEL

Porté par son instinct, et même par son instinct héréditaire de noblesse, Robert d'Ormoy avait donc pris l'engagement solennel d'épouser, et même à bref délai, Pernelle Fégère afin de donner à l'enfant à venir une légitimation à peine suspecte. Cependant il ne se pressait pas de remplir les formalités exigées par la loi : ni à la mairie, ni à l'église les bans n'avaient été publiés. Comme il avait hésité avant de signer le contrat de la vente de son château et de son domaine, il hésitait devant cette mésalliance qui cessait d'en être une puisqu'il était devenu un paysan, par nécessité comme par goût. Continuait-il de n'être qu'un paysan de cinéma, ainsi que le lui avait dit, avant leurs fiançailles, sa promise d'aujourd'hui, cette brave fille qu'il gardait dans son pavillon, qui n'osait jamais lui parler de rien et que ses parents, redevenus soucieux, tourmentaient et poussaient à exiger le mariage ? Allait-il se dérober au dernier moment, comme le cheval qui passe à côté de l'obstacle au lieu de le franchir ? Il ne se dérobait que par apathie, par horreur du définitif, mais il laissait passer les jours.

Pernelle, qui s'était remise à chanter après le fameux repas de fiançailles, de nouveau ne chantait plus. C'était le seul signe de sa détresse intérieure. Elle n'était même pas étonnée : elle s'était attendue au pire : n'avait-elle pas déjà fait un plan de départ auprès de sa marraine, une sœur de sa mère qui habitait la vallée d'Abondance ? C'était la proposition de Robert

qui l'avait surprise. Celui-ci, malgré son insouciance, remarquait ce changement. Un matin il lui dit en riant :

— Cette fois, ça y est. J'ai tous les papiers (il les avait depuis plus d'une semaine). Je vais de ce pas voir le maire et le curé de Saint-Paul. Ils vont bien s'amuser.

Lui-même trouvait cela si drôle, tandis que Pernelle était si sérieuse. Personne, dans la commune, ne connaissait la nouvelle qui ne manquerait pas d'y faire grand tapage. Jérémie, prudent, attendait les publications pour convaincre les incrédules. Certes, les mauvaises langues avaient déjà souligné le voisinage de la maison de ferme et du pavillon et accusé la jeune fille de servir de pâture au nobliau ruiné. Mais l'idée même d'un tel mariage ne serait jamais venue à personne.

— Eh bien, quoi ! tu n'es pas contente, Pernelle ?

Elle secoua la tête :

— Je n'y crois pas.

— Ah ! tu n'y crois pas ? Tu y croiras en voyant la grimace que te feront les jeunes filles de Saint-Paul dimanche prochain, à la messe.

— Je ne les regarderai pas.

— Mais elles, tu peux compter qu'elles te regarderont.

— Alors j'irai à la messe à Évian ou à Larringes.

— Pas du tout : nous irons ensemble.

— Non, non, j'aurais trop peur.

— Avec moi ?

Évidemment elle pourrait ne pas avoir peur avec lui s'il était vraiment décidé, s'il était content. Mais c'était de lui surtout qu'elle avait peur. Ah ! sans le petit qu'elle portait, elle n'aurait sûrement pas accepté d'être sa femme. Elle ne se jugeait pas digne de l'épouser, dans son humilité naturelle et dans l'admiration qu'elle éprouvait pour lui à cause de tout un passé mystérieux dont elle ne pouvait avoir qu'une intuition vague et inexpliquée, mais qui le plaçait au-dessus d'elle. Au fond, elle le blâmait de descendre ainsi, comme elle l'avait blâmé de s'être débarrassé de ses terres. Tout cela demeurait confus en elle. A qui se serait-elle confiée pour tâcher de voir plus clair ? Elle se contentait d'obéir passivement. S'il voulait ce mariage, elle serait sa femme. S'il l'écartait, elle ne protesterait pas. Elle se serait accommodée de n'être que sa servante. Mais voilà : il y avait le petit. Le petit ? un d'Ormoï, un être

à part, qu'elle ne saurait peut-être pas élever à part, qu'elle adorerait dans tous les cas, à cause du père, à cause du château perdu, à cause de tout ce qu'elle avait vu dans ce château et qui lui demeurerait dans les yeux comme une image d'église.

Il partit, joyeux, comme s'il se rendait à un divertissement. D'avance il imaginait la tête du curé de Saint-Paul, le vénérable M. Milliard qui portait ce nom féérique avec des soutanes râpées, mais qui, pour avoir fouillé de vieilles archives et publié des brochures dans les recueils des Sociétés d'archéologie du département, conservait le culte des grandes familles savoisiennes, et celle du maire, Vincent Trabuchet, qui passait pour l'homme le plus sot de la commune et qui avait dû être choisi en vertu de cette réputation, chacun désirant gouverner à sa place. Comme il suivait la grande route au beau soleil de cette matinée de juin et qu'il passait devant l'allée de frênes qui conduisait à son ancien château maintenant rempli d'ouvriers occupés à le travestir en hôtel, il dépassa une automobile arrêtée sur le bord du chemin. Deux jeunes femmes, à demi accroupies, entreprenaient une réparation, sans doute le changement d'une roue, et avaient revêtu pour ce travail de longues blouses blanches. L'une d'elles, redressée, l'aperçut et l'interpella d'une façon bizarre avec un fort accent étranger :

— Eh ! homme !

Il se retourna et la toisa. Elle était grande, blonde, coiffée à peine d'un petit béret, les joues et les lèvres peintes et d'une jeunesse magnifique sous ses fards. La comparant à Pernetta qu'il venait de quitter, il en éprouva de l'agacement et répondit :

— Vous ne pourriez pas m'appeler monsieur ?

A son tour elle le mesura et, lui voyant un accoutrement populaire et un air hostile, au lieu de lui demander son aide comme elle y comptait, belliqueuse, elle se moqua de lui :

— Pourquoi pas monsieur le comte ?

Il éclata de rire, ce qui la vexa. Et, retrouvant son aisance de naguère, surtout avec les jolies filles que l'on peut brusquer, il la nargua à son tour :

— Vous tombez bien. Vous pouvez en effet m'appeler : monsieur le comte, si ça peut vous faire plaisir.

— Joli comte vraiment ! comte de quoi ?

— Comte d'Ormoy, mademoiselle ou madame, Miss ou Mrs ?

Ne sachant plus à qui elle avait affaire, l'étrangère, accoutumée à suivre tous ses caprices et à n'être pas contrariée, oubliant la réparation de sa voiture, se montra de plus en plus agressive :

— Vous n'avez pas cherché bien loin. C'est le nom du château qui est là.

— Mon château.

— Il est à vous ? fit-elle incrédule.

— Il l'était. Je l'ai vendu.

Elle rit de plus belle :

— Et vous vous êtes payé ce costume.

Cette fois il s'offrit le plaisir de la dépasser en insolence :

— Je porte le costume qui me plaît, mais je ne descends pas, du moins, de marchands de cochons de Chicago.

— Pas des cochons, des fourchettes, ricana-t-elle.

— C'est la même chose pour nous qui ne vendons rien.

— Si, vos châteaux.

Décidément elle aurait le dernier mot. Il haussa les épaules et s'approcha de l'automobile. C'était une des meilleures marques américaines, un magnifique cabriolet que la jeune fille conduisait elle-même. Il fallait remplacer une roue dont le pneu était dégonflé ou crevé. Ce n'était pas un travail agréable aux femmes, bien qu'elles l'eussent accompli à la rigueur. Il se montra habile et rapide mécanicien et, quand tout fut remis en état, il voulut prendre congé. On lui adressa mille remerciements exagérés et son interlocutrice, par habitude de reconnaître les services rendus, lui tendit une coupure de dix francs, son pourboire. Il la laissa tomber et, sans se fâcher, avec un grand air de mépris qui lui revenait de sa fortune et de son rang passés, il lui expliqua :

— Vous n'avez donc pas compris ? Il faut vous répéter deux fois les choses pour que vous compreniez.

— J'ai très bien compris. Vous avez perdu le château et vous êtes devenu pauvre.

— Il est possible que je sois devenu pauvre. Mais, pauvre ou riche, je n'ai pas changé. Chez nous les hommes servent les femmes, mais pour rien.

— Vous n'allez pas m'apprendre les convenances.

— Si, parce que j'ai mille ans de plus que vous.

— Mille ans ?

— Parfaitement. L'âge de ce château qui a été construit par mes pères.

— Que faisaient-ils, vos pères ?

— La guerre, et pas pour de l'argent.

— Oh ! vous répondez très bien à toutes les questions, mais vous n'êtes pas galant avec les dames.

Amadoué, il se radoucît et sourit cette fois le plus galamment du monde :

— Pardon, Miss, vous aviez commencé.

Elle ne voulut pas rester sur la gaffe qu'elle avait involontairement commise et chercha le moyen de la réparer comme le jeune homme avait réparé la voiture.

— Vous vous êtes présenté à nous. Alors, nous aussi, nous nous présentons. Mon amie, Miss Pamela Grenney, et moi, Mabel Cregeen. Nous sommes Américaines. En ce moment à Évian, au Royal.

Tout en parlant, elle avait quitté sa blouse et montrait une taille charmante moulée dans un tailleur beige. L'amie était juste assez jolie pour rehausser sa propre beauté sans lui porter ombrage. Cependant il prenait un ton dégagé, un ton de conversation mondaine qui ne faisait pas que l'amuser, mais lui redonnait le goût de plaisirs oubliés et de relations perdues. Ces dames se plaisaient-elles à Évian et avaient-elles parcouru le Chablais dont il décrivit les hautes vallées, vanta les sites, rappela l'histoire et les souvenirs ? L'histoire, rien ne pouvait attirer davantage ces voyageuses, venues d'un pays sans monuments, sans abbayes et sans châteaux.

C'était jour de marché à la ville, et des commères passaient en chapelet sur la route, ne manquant pas d'enfoncer leurs regards pointus dans ce groupe au passage. Saint-Paul, Vinzier, Laringes seraient informés le jour même de ce colloque inusité entre Robert d'Ormoy et ces étrangères voyantes et effrontées qui parlaient aux hommes sous le nez et conduisaient des automobiles destinées à écraser les poules, les chiens et les gens. Seule, la nouvelle du mariage de Pernette Fégère pourrait provoquer plus de commentaires. Le jeune homme arrêta un petit garçon qui accompagnait sa maman et, lui montrant le billet tombé à terre, il lui ordonna :

— Ramasse.

L'enfant se baissa et lui tendit la coupure :

— C'est pour toi.

Ravi de son aubaine, il courut rejoindre les femmes.

— Ça jette les billets par les fenêtres, critiqua l'une d'elles, et ça se croit tout permis.

Comme les deux jeunes filles allaient remonter dans leur voiture, miss Pamela Grenney à gauche et miss Mabel Creggen au volant, celle-ci, enveloppant le jeune homme de l'un de ces regards féminins qui peuvent dépasser en hardiesse ceux des hommes les plus audacieux, eut une idée :

— Venez dîner avec nous ce soir ?

Il s'était senti parcouru par ces yeux avides qui du cou se glissaient dans la poitrine ouverte et il avait reconnu ce pouvoir oublié d'attraction qu'il exerçait naguère sur les habituées des bars et des dancings à cause de sa taille souple, de sa force devinée, de la finesse de ses attaches. Celle-là n'était pourtant pas du même milieu. Elle appartenait sans nul doute à un monde, sinon plus raffiné, du moins plus opulent et plus frotté à toutes les civilisations. Cette invitation, c'était pour elle un moyen de remplacer le pourboire dédaigné. Il accepta.

— Eh bien ! au Royal, à huit heures.

Elle ajouta, non sans malice :

— En smoking, si vous voulez bien.

— Eh ! eh ! répliqua-t-il en riant, est-ce moi que vous invitez, miss Mabel, ou est-ce mon smoking ? Je puis vous envoyer mon smoking sur un mannequin.

— Non, non, venez dedans.

— Ce n'est pas sûr. J'ai dû le vendre avec mon château.

Elle mit le moteur en marche, posa le pied sur l'accélérateur et, avant de démarrer, lui décocha la plus aimable et la plus engageante œillade.

Il continua sa promenade dans la direction de Saint-Paul, mais il ne rendit visite ni au curé ni au maire. Les publications ne seraient pas encore affichées ce dimanche-ci. Il partagea le déjeuner de son ami le manchot Baboulaz et redescendit au pavillon dans l'après-midi avec les papiers de mariage dans sa poche.

Le pavillon était vide. Pernette devait être occupée aux travaux des champs où sa grossesse ne la gênait pas encore. Il fouilla les armoires abandonnées. Ce fut un travail de découverte long et minutieux. Le smoking n'était pas seul en cause.

Il convenait de n'oublier aucune pièce de vêtement, ni les chaussettes de soie, ni la chemise de soir avec ses boutons, ni le col dur, ni les manchettes, ni la cravate noire. Il crut ne jamais parvenir à rassembler tous ces accessoires. Cette recherche l'excitait et l'inquiétait ensemble. S'il allait se montrer incorrect ? Seuls manquaient les souliers vernis. Mais il trouva une paire de chaussures noires assez fines qui ne se feraient pas trop remarquer. Il les cacherait sous la table et après le dîner il était probable qu'on resterait sur la terrasse faiblement éclairée et favorable à ces négligences vestimentaires. En somme, il produirait son petit effet, par contraste avec la tenue paysanne du matin. Rien ne le servirait autant que ce contraste dans l'imagination écervelée qu'il prêtait à l'Américaine.

Lorsque Pernette rentra pour l'appeler à la ferme où la soupe du soir l'attendait, elle vit l'étalage de cet uniforme mondain sur le lit, sur leur lit. S'habillerait-il ainsi pour leur mariage ? Était-ce déjà une répétition ? Elle connaissait mal les usages et ne pouvait savoir quel costume Robert revêtirait pour aller à la mairie et à l'église. Elle n'osait pas l'interroger, mais il lui expliqua :

— Ce soir je dîne en ville.

Dîner en ville était une expression inconnue de la jeune fille. Il la commenta aussitôt :

— Oui, j'ai rencontré un ami de passage. Il m'a invité à l'hôtel Royal. Je vais m'habiller pour l'y rejoindre.

— Ah ! dit-elle simplement, c'est pour cela.

Mais elle ne le crut pas sur parole. Une femme de Saint-Paul, prenant la traverse pour descendre plus vite à Évian, s'était arrêtée au bord de la vigne que la jeune fille effeuillait et lui avait raconté, sans méchanceté, ou peut-être par méchanceté, la rencontre de Robert sur la route avec les deux étrangères. Elle rapprochait malgré elle cette rencontre du dîner au Royal dans un apparat inusité et qu'elle supposait aboli. Sans nul doute son fiancé allait rejoindre ces femmes. Elles étaient belles. Elles étaient dignes de lui. Elles devaient avoir des châteaux, des portraits, de ces portraits d'hommes avec des cuirasses sur la poitrine et des épées au côté, et de dames en robes de soie avec des fleurs, comme elle les avait entrevus dans le grand salon d'Ormoy. Son fiancé ? Robert avait eu pitié

d'elle. Mais il ne pouvait décidément pas l'épouser. C'était impossible. Ce soir il n'était déjà plus son fiancé.

Trop occupé de ne rien oublier, et pas même un mouchoir sortant de la petite poche du smoking, il ne remarqua pas le désarroi de Pernette.

— Alors, bonsoir, dit-elle sans élever aucune plainte, sans poser une question.

— J'irai te dire bonsoir à la ferme quand je serai habillé.

Il eut en effet l'inconscience d'aller parader devant la jeune fille et ses parents avant de se mettre en route. Bien rasé et peigné, brossé, astiqué, soigné, il avait peiné à sa toilette pour obtenir un résultat à peu près satisfaisant, mais éblouissant aux yeux de la famille Fégère. Pernette, surtout, le contemplait avec extase, et les yeux pleins de larmes. Il en rit, il ne voulut voir que l'extase.

— Suis-je assez beau ? demanda-t-il en riant.

— Monsieur le comte, déclara Jérémie sentencieusement, il vous faut racheter le château.

— Avec quoi ?

— Avec le million que vous avez donné, paraît-il.

— Il est parti.

— Peut-être pourrait-on le rattraper.

— L'argent ne se rattrape jamais, mon vieux Jérémie. Prends garde au tien. — Il regarda sa montre : — J'ai le temps. Je descendrai à pied. Il le faut bien, mais ces routes goudronnées n'ont plus de poussière.

Quand il fut parti, s'étant fait suffisamment admirer, le fermier interpella sa fille :

— Il faut que tu t'habilles, toi aussi.

Elle cachait à peine ses larmes.

— Avec quoi ? demanda Péronne.

— Avec le million qu'il rattrapera.

— S'il rattrapait son million, il planterait là notre fille.

— Il l'épousera d'abord, Péronne. Après, on s'en occupera.

Tout un plan de bataille s'élaborait dans le cerveau du paysan avare et ambitieux ensemble, tandis que la jeune fille songeait :

« Je savais bien qu'il ne m'épouserait pas, que c'était impossible... »

Elle ne pouvait finir son assiette de soupe. Son chagrin l'étouffait. Sa mère, trainant la jambe, se leva pour rassembler

la vaisselle, afin que les hommes ne remarquassent pas cette détresse qu'elle comprenait, qu'elle partageait, qu'il fallait dissimuler à la tyrannie du maître de la maison.

Quand Robert d'Ormoy, le comte d'Ormoy se fit annoncer dans les salons du Royal, les deux jeunes filles l'enveloppèrent de la tête aux pieds d'un regard malicieux et bientôt admiratif, tant il était différent de l'homme de la matinée. Différent? Pamela Grenney remarqua seule les chaussures mates. Mabel Cregeen, dès qu'elle avait connu ses origines aristocratiques, avait découvert son charme physique même sous son grossier accoutrement et ne le lui avait pas caché. Mais elle était subjuguée par sa façon aisée d'entrer en portant haut la tête et dégageant la poitrine. Il était de ceux qui imposent leur tenue et font la mode plus qu'ils ne la subissent, au point que, si quelque détail de leur toilette est contraire à l'usage actuel, on accuserait plutôt l'erreur de cet usage. Surtout il n'y attachait plus la moindre importance, comme s'il ne pouvait s'être trompé. Miss Pamela en fut pour ses frais des souliers vernis.

Miss Mabel le présenta à sa mère, Mrs Cregeen, qui servait de chaperon à cette jeunesse et qu'il suffisait de considérer un instant dans son excès de bijoux et d'apparat pour se rendre compte de la rapidité de l'évolution américaine, comme il suffisait de l'écouter dans son jargon pour reconnaître que l'étape ne se brûle pas impunément. Du moins avait-elle l'habitude, après les saluts protocolaires, d'être négligée. Sa fille, la première, se hâtait d'oublier sa présence.

On dina dehors, tant cette journée de juin était pure et déjà chaude, sur la terrasse abritée qu'une pelouse continue; et la pente de cette pelouse, supprimant la ville d'Évian, semble plonger directement dans les eaux du lac. Sur l'autre rive, Lausanne brillait de tous ses feux et, plus loin, plus perdues, Vevey, Clarens, Montreux, tandis que les hôtels de montagne, désignés par leurs petites lumières sur les masses incertaines et allégées, servaient de transition entre les illuminations de la terre et la clarté des étoiles. La nuit n'était pas sombre, dans l'attente de la lune qui se lèverait derrière le massif de la Dent d'Oche et des Cornettes de Bise. Tout près, la petite église de Neuvecelle se détachait en blanc, comme une colombe sur le rebord d'un toit. Un orchestre discret égrenait des valse viennoises.

Séparé de toute vie mondaine depuis un an bientôt, Robert, le simili-paysan, respirait avec une joie toute nouvelle cette atmosphère de palace. Tout l'enchantait, la musique, les fleurs, la beauté des femmes en toilette du soir, leurs fards mêmes, leurs yeux fabriqués, leurs joues animées, leurs bouches plus rouges que le vin, leurs ongles sanglants. Cet enchantement lui communiquait une verve qui l'étonnait lui-même. Il brillait, s'en rendait compte, en éprouvait une volupté intime qui le remplissait d'une gratitude généreuse envers lui-même. La vie était bonne : il oubliait sa ruine, sa vocation rurale, sa fiancée, l'enfant à venir. Tout cela disparaissait. Le futur s'arrangerait autrement. Au fait, pourquoi ne l'arrangerait-il pas autrement ? Cette miss Mabel le buvait des yeux, riait à tous ses mots, et même à ceux qu'elle ne comprenait pas. Dans la conversation, il avait retenu des allusions à une fortune colossale gagnée dans la fabrique des instruments de table, des fourchettes en particulier. D'un seul coup il rattraperait, et bien au delà, son château, ses terres, sa vaisselle. En échange, il offrirait les portraits d'ancêtres et ce titre que Jérémie Fègère lui prodiguait encore avec vénération, que Pernette avait failli lui donner jusque dans leurs effusions sentimentales.

Son principal succès lui venait de la description des boîtes de nuit à Montmartre ou à Montparnasse, dont ces jeunes filles étaient curieuses et qu'elles brûlaient de connaître. Avec ce goût des Américains pour les romans policiers et pour les détectives, elles avaient utilisé la journée pour se renseigner sur leur hôte. Un notaire d'Évian les avait mises au courant avec force détails. Par chance, elles étaient tombées sur maître Aynard, celui-là même qui avait été chargé par Buffat, le marchand de biens, de rédiger le contrat. Ce qu'elles avaient recueilli le matin de la bouche de ce jeune homme mal vêtu qui avait substitué la roue de secours au pneu crevé était rigoureusement exact. Le dernier des comtes d'Ormoy avait vendu le château de ses pères qui datait de dix siècles pour le prix net de deux millions, dont l'un était englouti par avance et dévolu aux créanciers hypothécaires. Il ne s'était réservé que la ferme du Bois du Feu où il habitait un pavillon de chasse.

— Mais qu'a-t-il fait du million restant ? s'étaient-elles informées, le confondant déjà avec un million de dollars.

— On assure, avait répondu le tabellion avec mépris, et j'ai toutes raisons de le croire, qu'il a endossé le chèque au nom d'une demoiselle.

— Une demoiselle? Une fiancée?

— Non, non, une fille de théâtre, une utilité.

— Une utilité?

— Oui, mesdames, on appelle ainsi les comédiennes qui n'ont aucun talent.

— Et pourquoi ce cadeau?

— Elle était sa petite amie.

— Elle ne l'est plus?

— Oh! non, elle est repartie avec le chèque.

— Et le château, qu'est-il devenu?

— La société qui l'a acquis le transforme en hôtel.

— La transformation est-elle achevée?

— Pas encore. Les ouvriers y travaillent.

Ainsi l'homme du grand chemin ne les avait-il pas trompées. Il était bien l'héritier authentique d'une race très ancienne et même historique. Mabel, qui souffrait de la vulgarité maternelle et s'était affinée avec la rapidité vertigineuse d'une génération à la fois ardente et positive, mais dans le sens des audaces intellectuelles beaucoup plus que dans celui des délicatesses morales, était particulièrement sensible à cette ancienté. Elle goûtait aussi le geste généreux de la rupture et, plus encore, le romanesque de la rencontre sur la route. Si elle rachetait le château? Si elle y rentrait avec celui qui en était sorti et qui croyait en être sorti pour toujours? Les idées courent si vite dans une cervelle de jeune fille qui, chaque jour, en fait une grande consommation! Celle-là, tandis que Robert d'Ormoys pérorait avec satisfaction, mais avec agrément, venait obstinément à Mabel, s'en allait, et puis revenait. Le jeune homme ne s'en doutait pas, mais il se doutait bien de son succès.

Quand il prit congé de ces dames, la lune s'était levée au-dessus des montagnes et commençait de monter dans le ciel nocturne où les étoiles s'étiolaient comme des fleurs fanées.

— Oh! restez, supplia Mabel, pour la voir dans le lac.

Mais il savait que le plus grand art, quand on plaît, c'est de partir à temps afin de laisser après soi le désir, non le rassasiement, ni la lassitude. Il ne se laissa pas fléchir.

— J'habite assez loin, assez haut.

— Ah ! oui, le Bois du Feu.

— Vous connaissez ?

— Non.

Elle lui confessait son enquête. Il la regarda avec un peu d'étonnement. On s'était donc occupé de lui avant même son arrivée au Royal. Mabel et Pamela échangeaient des regards complices et riaient bruyamment. Rien ne pouvait les mieux dénoncer que ces cascades de rires qui plissaient les joues lisses et agitaient les gorges blanches, comme les eaux polissent les rochers et courbent les buissons.

Il emportait cette vision gracieuse en prenant le raccourci qui le devait ramener plus vite et coupait les lacets de la grande route d'Évian à Saint-Paul. « Eh ! eh ! se disait-il en laissant se développer le plan qu'il avait subitement conçu à table, et même en favorisant son développement, ne serait-ce pas une solution élégante ? Avec l'or de l'Amérique, je rachèterais mon château et mes terres. Et par surcroît cette Mabel est une créature exquise, d'un élan de bel arbre, et d'une carnation de fleur de pêcher. Ma foi, c'est une chance inespérée. Il serait coupable de ne pas la poursuivre. »

Comme il approchait du pavillon, la pensée de Pernette lui revint, assez désagréablement. Que ferait-il d'elle et de l'enfant qu'elle portait ? Bah ! son père avait eu, dans le pays, la réputation de courir les chalets à la poursuite des bergères. Il avait même fixé un tarif assez bas pour la petite dot qu'il donnait à ses maîtresses passagères et qui les aidait à trouver un mari. Sur la fortune de Mabel, il opérerait le prélèvement indispensable.

Mais une image, bientôt, se précisa dans sa mémoire, celle de la jeune fille couchée sur la mousse au bord de l'étang caché dans les bois, le matin de printemps où elle ne s'était pas défendue contre lui, pareille avec ses yeux chavirés aux oiseaux qu'il avait tués au même endroit et qui tombaient sur l'amas des feuilles mortes. Il chassa en hâte cette vision pour lui en substituer une autre, celle d'Alice Gisors emportant le chèque et ne se retournant pas. Quand on faisait de ces coups-là, il ne fallait pas se retourner. Que dirait-il à Pernette en rentrant ? Elle devait l'attendre avec impatience, avec inquiétude. Avait-elle été dupe de cette histoire d'ami retrouvé ? Mieux valait se taire, préparer en silence l'abandon et la fuite. Elle accepterait sans se plaindre cette fuite et cet abandon. Bien mieux, elle n'en

serait pas surprise. Seul, Jérémie Fégère entrerait en fureur, lui qui avait cru tout manigancer et s'était servi de sa fille.

Cette colère de Jérémie l'amusait d'avance. Il était seul sur le chemin où son ombre tantôt le précédait, tantôt le suivait au clair de lune. Tout à coup il s'arrêta, comme s'il avait entendu quelque glissement insolite dans les haies. C'était lui-même qu'il entendait, un autre lui-même que celui de l'hôtel Royal, celui qui avait jeté le chèque à la figure d'Alice Gisors et lancé par la fenêtre les services des rois et des ducs de Savoie. Et cet autre lui-même avait scandé ses pas avec une épithète contre laquelle il s'était dressé en suspendant subitement sa marche :

« Lâche ! Lâche !... »

Arrêté, il n'entendit plus rien. Était-il entré en conversation avec son double, comme son ami Baboulaz de Saint-Paul qui, devenu alcoolique parce qu'une fille du village avait refusé sa demande, ne se souciait pas d'un manchot, même mutilé de guerre, lui avait raconté qu'il se rencontrait lui-même dans ses promenades et conversait avec lui-même jusqu'à ce que, brusquement, ce double le quittât ? Le sien était sévère et semblait sortir des salons du château d'Ormoy : il le reconnaissait pourtant, à une ressemblance indéniable. Mais il réussit à le chasser comme il atteignait le pavillon.

Il y pénétra avec précaution afin de ne pas troubler le sommeil de Pernette. Cependant il avait l'intuition qu'elle devait être éveillée. Il allait se déshabiller à tâtons dans la chambre quand il eut l'impression plus nette que cette chambre était vide. Il écouta et ne perçut aucun souffle. Pernette avait beau n'avoir qu'une respiration d'enfant : une oreille avertie eût été alertée. Alors il se décida à donner l'électricité. Le lit n'avait pas été défait. Sans doute la jeune fille avait-elle regagné la ferme et reposait-elle à côté de ses parents. A quoi bon la chercher ? Il la retrouverait le lendemain, peut-être un peu boudeuse et renfermée. Tant mieux : le travail de détachement commencerait sans retard.

Robert, de nouveau, commença de retirer son smoking, sa livrée retrouvée d'homme du monde. Il n'acheva pas le geste. Il désirait de savoir. Ainsi franchit-il le court espace qui séparait le pavillon de la maison de ferme. Là il heurta l'huis et appela. Jérémie parut à sa fenêtre :

— Que voulez-vous ?

- Je veux Pernette, vieux Jérémie.
- Elle n'est pas ici. Vous l'avez gardée.
- Elle n'est pas chez moi non plus.
- Oh ! elle ne doit pas être bien loin.

Et la croisée se referma sur cette philosophie paysanne pour qui seuls comptent les maux physiques, et spécialement ceux du bétail. Robert revint sur ses pas, fouilla vainement le pavillon. Où pouvait s'être cachée Pernette ? Brusquement, comme les choses se passaient dans son être obscur illuminé d'éclairs rapides, mais la plupart du temps terré dans ses ténèbres, il entrevit un malheur possible. Il vit les larmes qu'elle avait dans les yeux quand il était parti dans son bel uniforme de soir, les larmes qu'il n'avait pas voulu voir alors. Comment cette expression de désespoir lui avait-elle échappé et s'était-elle néanmoins fixée dans sa prunelle ? Elle avait deviné son abandon. Ah ! son double avait eu raison de le flétrir de la pire épithète pour un d'Ormoy : *lâche*, il n'était qu'un lâche en effet.

Il fallait courir à sa recherche, la ramener, la rassurer, la prendre contre sa poitrine et lui rendre la confiance et la sécurité. Mais où donc s'était-elle réfugiée ? Comme les chiens courants, dressés par leurs piqueurs, éventent une piste avec certitude, un instinct sûr l'avertit. Elle devait être au bord de l'étang noir caché dans un bois, derrière Saint-Paul. Là elle s'était donnée à son amour. Elle y avait pensé dans la mort. Car elle souhaitait de mourir tandis qu'il jouait au bellâtre devant ces étrangères. Arriverait-il à temps ? devancerait-il l'attrait, l'aimantation de l'eau sur la désespérée ? Il appela Bob qui n'avait pas averti quand il avait crié devant la maison de ferme, tant l'animal docile à la chasse le connaissait et même le préférait ; il lui offrit aux naseaux ce que sa main rencontra des vêtements de Pernette afin de guider son flair, et sur les traces du chien il se jeta dans la poursuite.

De grandes trainées blanches, tombées de la lune en plein ciel, traversaient le bois de sapins, de bouleaux et de frênes qui n'étaient pas très serrés et laissaient philtrer les rayons. Déjà les aboiements de Bob annonçaient l'exactitude de son pressentiment et réveillaient des rossignols dont les notes s'égouttèrent dans le silence, pareilles dans leur douceur voilée

à cette lumière atténuée de la nuit. Il courut de toutes ses forces dans cette direction.

La jeune fille était assise dans l'herbe, presque couchée au bord de l'eau noire que le reflet de l'astre coupait d'une large épée d'argent. Elle ne l'entendit pas venir. Elle ne devinait pas que le chien le précédait. Mais elle avait pris celui-ci à pleine encolure, comme si elle se rattachait à la bête afin de ne pas couler. Elle frissonna de tout le corps quand Robert l'appela, mais ne se releva pas et ne détourna pas la tête. Il dut venir jusqu'à elle. Du moment qu'elle était vivante, la partie était gagnée. Il se chargerait du reste. Comme elle continuait de demeurer immobile, inattentive à sa présence, il s'étendit à côté d'elle et visage contre visage il lui parla :

— Tu as eu de mauvaises pensées, Pernette. Moi aussi. Mais c'est fini. C'est fini, je te jure.

Elle secoua la tête, sans le regarder :

— Oui, dit-elle enfin, c'est fini. Nous ne pouvons pas nous marier.

Que trouver pour la convaincre ? Les grands serments n'étaient pas sa manière. Il n'avait pas l'habitude des grands serments. Il se mit à lui fredonner à mi-voix, tout près de l'oreille, le dernier couplet de la chanson qu'elle préférait :

Il n'est ni pèr' ni mère,
Ni cousin germain ni frère,
Qui puisse m'empêcher
La bell' de t'épouser.

Un vague sourire détendit les traits durcis.

Elle consentit enfin à se tourner vers lui, et il fut surpris, au clair de lune, du changement survenu en si peu d'heures sur cette figure d'enfant, toute pure et lisse, où déjà la douleur humaine s'était inscrite en plis autour de la bouche, en cerne autour des yeux.

— Regarde-toi, dit-elle, et tu verras bien que c'est impossible.

— Qu'est-ce que j'ai donc, ma chérie ?

Elle toucha le smoking :

— Ça.

— Ça ! Attends un peu.

Il se leva, défit sa veste et, l'enroulant autour d'un caillou, il la jeta dans la mare.

— Oh ! protesta-t-elle en femme attentive qui veille machinalement sur la santé de son mari, comme tu as chaud !

— Je crois bien : j'avais peur.

— De quoi ?

— De toi, et de l'eau.

— Mais tu vas prendre froid.

Elle ôta son châle et voulut le lui passer :

— Mets-le, pour me faire plaisir.

— Pas la peine, lève-toi, nous allons rentrer ensemble.

Nous marcherons.

Elle se leva pour lui obéir, mais elle tenait à peine sur ses jambes.

— Je vais te porter. Nous irons doucement.

— Je suis trop lourde.

— Parce que vous êtes deux. Toi et lui. Alors tu veux bien ?

— Mais quoi ?

— Être ma femme.

Elle répéta :

— Ce n'est pas possible.

Mais elle se laissait délicieusement soutenir.

Il la porta hors du bois. Quand ils furent dans les prés où le reflet de la lune s'étendait uniformément comme une immense lumière, elle lui demanda de la poser à terre :

— Maintenant je suis plus forte. Je marcherai.

— A mon bras, comme à l'église dans quelques jours.

Sur cette phrase, elle s'arrêta :

— C'est à cause du petit ?

— A cause du petit, Pernette, mais aussi à cause de toi.

Elle se mit à sangloter comme s'il lui avait fait mal.

— Que tu es bête ! dit-il presque en riant, pour la calmer. Tu ne t'es pas regardée, toi non plus.

— Oh ! si.

— Je serai un paysan, tu verras, un vrai. Mais pas comme ceux-ci. Un paysan qui ne fera pas de sa femme sa servante.

Mais elle se rebiffa :

— Ta servante : c'est tout ce que je demande...

HENRY BORDEAUX.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LA CRISE AMÉRICAINE

ET

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT

LA CRISE ÉCONOMIQUE

M. Franklin Roosevelt, élu le 8 novembre 1932, est entré en fonctions, suivant l'usage, le 4 mars suivant. Aucun Président des États-Unis, depuis Washington et Lincoln, n'a pris le pouvoir dans des circonstances aussi critiques. A son tour, comme le héros de l'indépendance, comme le héros de l'unité, il assume, lui aussi, les responsabilités du chef à une période décisive pour son pays. Une fois de plus, les destinées de la nation américaine sont en jeu. Non certes que se pose, comme de 1776 à 1789, la question de son existence, ou même, comme de 1860 à 1865, celle de l'union qui fait sa grandeur et sa force. Mais il s'agit de savoir comment elle sortira d'une crise dont il est difficile d'embrasser toute l'amplitude, plus difficile encore de bien comprendre la véritable signification.

L'économie américaine s'était constituée et développée dans des conditions exceptionnellement favorables, qui avaient façonné à son profit l'individu et la société. Toutes concouraient à orienter dans le même sens les énergies de l'un et de l'autre. La nature mettait à leur disposition des richesses infinies, dont l'appel déterminait un afflux d'immigrants vigoureux, entreprenants, détachés de leur pays par lassitude ou esprit d'aventure, prêts à adopter, à aimer leur nouvelle patrie. Celle-ci, d'ailleurs, en échange de ce qu'elle leur offrait, ne leur demandait aucun sacrifice. A l'abri de tout danger exté-

rieur, elle unissait aux avantages d'une situation continentale les privilèges de l'insularité et n'imposait point de charges militaires. Enfin rien n'entravait l'essor du travail et de la production, dans un pays neuf où tout lui était subordonné. De là deux principaux effets : le progrès du machinisme et la concentration industrielle, qui eux-mêmes ont eu pour conséquences la diminution de la main-d'œuvre et la surproduction.

Dès lors, on était condamné à tourner dans un cercle, car le seul moyen d'utiliser la main-d'œuvre disponible, c'était d'accroître encore la production, jusqu'au jour où il ne serait plus possible de l'écouler. On ne pouvait reculer ce jour que par un accroissement proportionnel de la consommation. D'où la place énorme faite à la publicité, le rôle qui lui était dévolu de créer des besoins nouveaux, et le rôle parallèle du crédit permettant de les satisfaire. Longtemps, la puissance d'absorption du marché intérieur ne cessa de croître. L'immigration faisait entrer chaque année, par centaines de mille depuis 1845, des consommateurs nouveaux. Elle avait dépassé le million en 1905, atteint son plus haut chiffre, avec 1 285 349 en 1907 et 1 218 480 en 1914. Chaque recensement décennal marquait un bond en avant de la population : près de douze millions d'accroissement de 1880 à 1890, autant de 1890 à 1900, seize millions dans les dix années suivantes, quatorze millions de 1910 à 1920, malgré la diminution si accentuée à partir de 1915.

La guerre permit au « système » de jouer à plein. Les États-Unis neutres avaient à produire pour le monde entier. Entrés dans la guerre, ils devinrent les fournisseurs des alliés; denrées agricoles, matières premières, produits manufacturés s'écoulaient en abondance vers les pays qui cessaient d'être producteurs et dont les besoins de consommation n'avaient jamais été aussi grands. Puis ce fut l'après-guerre, avec sa tâche immense de reconstruction. Là encore les États-Unis trouvaient des débouchés illimités. Et quelle belle occasion d'encourager les clients par le crédit, d'accélérer les ventes en avançant aux acheteurs, contre de gros intérêts, leurs moyens de paiement! De 1914 à 1928, le « système américain » atteignit son apogée; la machine qu'il avait construite donna son maximum de rendement et fonctionna d'un mouvement accé-

léré. Ce fut le *boom*. Mais ce mouvement même l'emporta à une allure vertigineuse sur une pente glissante où soudain les freins se trouvèrent bloqués. Ce fut le *krach*.

Il se manifesta d'une manière soudaine par la chute des valeurs en bourse, à l'automne de 1929. Dès le début de l'année, une des plus grandes autorités financières de l'Union, M. Paul Warburg, qui avait consacré des années de sa vie à la construction originale du système bancaire, le *Federal Reserve System*, organisé sur l'initiative du président Wilson, s'était prononcé contre la folie de la spéculation, prédisant que le pays aurait à payer cher de pareils excès. On ne l'avait pas écouté: Washington dissipait toutes les inquiétudes et démentait tous les périls. Les apparences lui donnaient encore raison. Les valeurs continuaient de monter, sous la seule poussée de la spéculation, et la confiance suffisait à soutenir l'édifice: il s'effondra avec elle, et ce furent, ensemble, la panique et la ruine.

Les signes précurseurs, pourtant, n'avaient pas manqué. Déjà, en 1923, il y avait deux millions d'hommes de moins au travail qu'en 1919, quoique la population et la production se fussent largement accrues et de nombreuses industries nouvelles constituées. Il était évident, en 1928, l'année de l'élection de M. Hoover, que cette production forcée était beaucoup trop grande pour le marché intérieur. A cette évidence les leaders du gouvernement national opposèrent la possibilité d'en vendre au dehors le surplus constamment croissant: il suffisait de s'adresser aux pays les plus appauvris par la guerre et de leur avancer les fonds nécessaires pour leurs achats. En d'autres termes, la finance devait aider l'industrie non plus seulement par des prêts intérieurs, mais encore par des crédits extérieurs. On prêterait aux acheteurs du dehors des sommes qui reviendraient aux États-Unis sous la forme de paiements à l'industrie, le bénéfice des intérêts versés aux banquiers s'ajoutant à celui que réalisaient les industriels. Les États-Unis, qui avaient déjà prêté quatorze milliards de dollars au dehors (350 milliards de francs), se mirent à prêter au delà des mers sur le pied de deux milliards par an. Loin d'éviter la crise de l'industrie, on en préparait ainsi l'aggravation, car ces crédits servirent à équiper l'outillage national dans les différents pays où ils étaient répandus et par conséquent

à développer la concurrence. On préparait en même temps une crise bancaire. D'autre part, les républicains poussaient à l'extrême leur politique douanière de hauts tarifs, provoquant des représailles qui leur fermaient les marchés étrangers. Il était impossible d'agir avec plus d'imprudence et d'aveuglement. Bientôt l'accumulation des stocks contraignit les usines à ralentir leur production ou à la suspendre. Le chômage s'aggravait, la Fédération Américaine du Travail donna l'alarme. Washington démentait toujours qu'il y eût danger de crise et continuait d'attribuer les malaises de la situation à des difficultés passagères, qu'il se flattait d'enrayer par des mesures appropriées, ou à des résistances extérieures, qu'il ne doutait pas de vaincre. Il fallut la catastrophe pour imposer l'évidence à tous les esprits.

Elle s'était déjà imposée en ce qui concerne l'agriculture. La crise agricole avait, en réalité, précédé celle de la Bourse et celle de l'industrie proprement dite. La mauvaise situation de la population agricole remontait au lendemain de la guerre. Le marché européen s'était effondré et la production s'était trouvée, là aussi, excéder considérablement les besoins intérieurs. Ces causes fondamentales s'aggravaient de l'augmentation des impôts et de celle des tarifs de transports maritimes, qui survivait à la guerre. Des données recueillies au ministère de l'Agriculture en 1922 montrèrent qu'un boisseau de blé ou d'avoine coûtait plus à produire qu'il ne pouvait se vendre au prix moyen. En même temps, le cultivateur était forcé de payer plus cher tout ce qu'il achetait. L'agitation des fermiers, leur organisation surtout, la pression qu'ils pouvaient, par le nombre, exercer sur le Congrès, firent voter des lois qui leur étaient favorables. Mais les républicains s'en remettaient toujours plus volontiers au libre jeu des lois économiques pour placer l'agriculture sur un pied d'égalité avec les autres industries.

Le débat se poursuivit donc au cours de l'administration Coolidge et devint une des « questions » de la campagne présidentielle de 1928. Désireux de s'assurer le vote du Middle-West et du Nord-Est agricoles, le candidat démocrate, M. Alfred Smith, avait fait les promesses d'aide financière les plus séduisantes aux fermiers hésitants. Pour ne pas s'aliéner les États républicains de la « zone du blé », *Corn Belt*, M. Hoover,

de son côté, avait pris des engagements qui aboutirent à faire adopter par les deux Chambres un crédit de 500 millions de dollars et la création d'un Office agricole, *Farm Board*, chargé d'acheter le surplus de la production et de le revendre au mieux, avec retour proportionnel du bénéfice, s'il y en avait, aux producteurs. Cet Office vient d'être supprimé, après avoir coûté fort cher à l'État sans atténuer sensiblement les difficultés de la crise.

C'est que celle-ci est liée aux conditions mêmes dans lesquelles se trouve placée l'agriculture aux États-Unis, c'est-à-dire à son organisation industrielle. Les États-Unis sont un pays où il n'y a point de paysans. Une exploitation agricole marche, comme une usine, avec un chef d'industrie, des machines, des ouvriers. Elle est organisée pour le gros rendement, avec l'appui bancaire. Et là aussi l'excédent disponible des bénéfices est employé à perfectionner l'outillage pour augmenter le rendement ou à étendre l'exploitation. Qu'il y ait une mauvaise récolte, ou au contraire excès d'abondance et, par conséquent, baisse des prix, l'affaire cesse d'être rémunératrice, le cultivateur se trouve endetté. En temps normal, les bénéfices de l'année suivante rétablissent l'équilibre. Mais si les circonstances défavorables se répètent, si les embarras se prolongent, c'est l'aggravation de la dette pour le fermier, le chômage pour les ouvriers agricoles; tout le système est bloqué, et il aggrave à son tour le blocage du système général dont il est une pièce maîtresse : car le pouvoir d'achat de plusieurs millions d'hommes se trouve diminué, les banques créancières ne peuvent faire rentrer leurs fonds, la Bourse baisse, la crise, en un mot, s'accroît et se généralise, comme nous le voyons aujourd'hui.

Elle a produit ses derniers effets, les plus violents peut-être et les plus alarmants, avec la crise bancaire. C'est là que tout devait aboutir, comme à la conclusion et à la conséquence suprême. Les banques tiennent une place dans l'économie américaine et y jouent un rôle dont on ne pourrait trouver en Europe, ni surtout en France, l'équivalent, car nulle part, dans nos vieux pays, le crédit n'intervient dans de pareilles proportions. Les banques prêtent à l'industrie, au commerce, à l'agriculture. Elles ont en dépôt les fonds des agriculteurs, des commerçants, des particuliers, qui tous préfèrent aux

réserves qu'on garde chez soi le carnet de chèques avec lequel ils pourvoient à tous leurs besoins et règlent toutes leurs dépenses. Qu'un jour les avances cessent d'être remboursées, qu'il n'arrive plus de nouveaux dépôts et que les clients retirent ceux qu'ils ont à leur crédit, la situation des banques devient immédiatement intenable ; les plus faibles sautent les premières, toutes sont menacées, les meilleures se sentent en péril. C'est ce qui arriva au lendemain de l'entrée en fonctions de M. Roosevelt. Il lui fallut réunir aussitôt le Congrès, demander des pouvoirs spéciaux, prendre des mesures d'urgence. La catastrophe immédiate fut évitée. La situation reste grave.

Il apparaît donc assez clairement que la crise économique aux États-Unis, sous tous ses aspects, signifie une faillite du « système américain ». Ce système avait trouvé dans des circonstances exceptionnellement favorables des conditions non moins exceptionnelles de croissance et de succès. Puis les circonstances avaient changé, et ceux qui le dirigeaient n'avaient compris ni le changement, ni donc, — encore moins, — la nécessité d'une adaptation. La crise économique est sortie des circonstances nouvelles et aussi de l'incapacité des dirigeants à les comprendre et à y parer. En d'autres termes, elle est due, pour une part incontestable qu'il est difficile d'évaluer exactement aujourd'hui, mais que l'Histoire précisera, à ce qu'on pourrait appeler la crise politique des États-Unis.

LA CRISE POLITIQUE

Les dirigeants n'ont pas compris que leur pays était arrivé à un tournant décisif de ses destinées, et les présidents, en particulier, ont manqué à leur rôle traditionnel, qui est de voir plus clair et plus loin, et de guider le navire.

On peut dire qu'avec la grande guerre, la République des États-Unis s'était trouvée, pour la troisième fois, à la croisée des chemins. Elle avait traversé, de 1776 à 1783, la crise de l'indépendance, puis, de 1861 à 1863, la crise de l'unité. Les événements du dehors ouvraient pour elle, en 1914, une phase nouvelle, que ne pouvait pas prévoir, en 1797, George Washington, quand il adressait au peuple américain son message d'adieu et lui recommandait de se tenir en dehors des

complications européennes. Les quatre millions d'habitants, dispersés le long de la côte atlantique, étaient devenus cent millions, solidement établis sur toute l'étendue du territoire entre les deux océans, grands producteurs de richesses et liés par mille intérêts aux autres nations du monde, en particulier celles de l'Europe.

Woodrow Wilson avait compris, après de longues hésitations et d'inquiétantes incertitudes, que son pays ne pouvait se tenir jusqu'au bout en dehors du conflit. Il avait compris, en 1918, que l'isolement des États-Unis ne restait pas plus possible dans la paix que dans la guerre. Il était intervenu, non seulement pour que la guerre ne se décidât pas sans eux, mais pour que la paix ne fût pas réglée sans lui. Il allait même loin, trop loin, certes, dans cette politique d'intervention et voulait une paix américaine, édifiée sur les principes américains, animée d'une inspiration américaine : une paix wilsonienne. Ce qu'il mêla de trop personnel à son action lui aliéna beaucoup de ses partisans eux-mêmes, exaspéra ses adversaires et provoqua une réaction qui emporta pêle-mêle le meilleur et le pire, l'utopie de la politique wilsonienne et ce qu'il y avait, dans cette politique, de saine vision des choses et d'américanisme vrai (1). Le président Wilson avait vu, comme son grand prédécesseur Théodore Roosevelt, le rôle que pouvaient et que devaient tenir désormais les États-Unis dans les affaires du monde. Comme Théodore Roosevelt, il avait compris que le destin de son pays ne pouvait plus, qu'il ne devait plus rester indépendant de celui des autres nations. Il ne s'en tenait pas là. Les circonstances lui faisaient concevoir pour l'avenir l'instauration d'un ordre nouveau, où les États-Unis avaient une place proportionnée à leurs intérêts, digne de leur puissance et de ce qu'il estimait être le privilège de leur position.

Qu'il poussât, là encore, trop loin cette vue, qu'il se soit porté à l'extrême des conséquences qu'il en pouvait tirer, c'est une autre question. Ce qu'il importe de remarquer ici, c'est que l'opposition dressée contre lui se montra acharnée, irréductible, et, selon le terme qui servit alors à désigner le groupe de ceux qui la conduisaient, « irréconciliable ».

(1) Voir, dans la *Revue* du 1^{er} décembre 1930, mon essai sur « Le cas Wilson ».

Comprenant qu'il ne parviendrait pas à la briser, il essaya de la vaincre indirectement, d'en avoir raison par un appel direct à l'opinion publique. Il s'était mis en route pour expliquer au peuple ses idées, son « covenant » (le fameux pacte qui organisait la Société des nations et auquel ce descendant des puritains écossais avait voulu appliquer le nom fameux utilisé par ses ancêtres), cette responsabilité que les États-Unis devaient maintenant assumer comme Puissance mondiale. Terrassé par la maladie, contraint de renoncer à la lutte, il assista à sa propre agonie et à celle de sa politique; il vit sa signature reniée par le Sénat, son traité rejeté et le retour brutal, obstiné, de son pays à l'isolement, c'est-à-dire à une attitude qu'il savait impossible et néfaste.

Elle s'est montrée l'un et l'autre. Avec une persévérance dans l'erreur qui fera, — on ne peut s'empêcher de le redire chaque fois que l'occasion s'en présente, — l'étonnement de l'Histoire et qui fut, pour tout observateur sérieux, le grand scandale du temps présent, le Congrès et trois présidents successifs se sont entêtés à détruire, à anéantir les résultats de l'intervention. Ils n'ont pas voulu voir ce qui pourtant devenait chaque jour plus manifeste : la renaissance des périls que le peuple américain avait combattus avec tant d'ardeur et de foi, le retour des menaces qu'il s'était donné comme mission de conjurer, et la faillite chaque jour plus accusée de sa double devise de guerre : la paix assurée pour l'avenir et le salut de la démocratie dans le monde, *the world safe for democracy*. On sait où en sont ces deux « buts de guerre » des alliés et de leur « associé ».

Mais ne sortons pas des États-Unis. A l'intérieur, leur politique d'égoïsme et d'isolement ne fut pas moins funeste qu'à l'extérieur. Elle leur fit autant de mal à eux-mêmes qu'à ceux auxquels ils avaient, en 1917, apporté leur tardif, mais décisif concours. Ils nous avaient aidés à gagner la guerre : combien largement ils nous aidèrent à perdre la paix, à la perdre avec eux et par eux, comme nous l'avions gagnée! Oui, avec eux d'abord, car ils l'ont bien perdue maintenant, et pour mesurer à quel point, il suffit de comparer leur état d'aujourd'hui, non pas même à la folle prospérité qui avait suivi la victoire, à la prospérité de 1920-1928, mais seulement à l'état antérieur, déjà si heureux, celui de 1914. Sans doute,

il faudra faire la part des circonstances et de ce qu'on appelle, avec plus ou moins de raison, la force des choses. Tout ne vient pas de la volonté des hommes, dans les événements de ce monde, ni surtout de la volonté exclusive des dirigeants. Mais la grande faute des dirigeants américains, leur erreur fondamentale, fut précisément de ne pas savoir ou de ne pas vouloir reconnaître ce que demandaient les circonstances et ce qu'imposait la force des choses.

De la part du Congrès, erreur et faute pouvaient encore paraître explicables. Ses membres sont, sauf de rares exceptions, dominés par des intérêts régionaux, égarés par des vues de parti, bien empêchés le plus souvent de s'élever jusqu'à une idée nationale, ignorants des affaires de l'Europe, fermés aux préoccupations internationales. Mais les États-Unis ne sont pas, à vrai dire, une république parlementaire. Le rôle du Président y est d'une importance capitale et l'autorité dont il est investi lui vient d'une élection populaire qui a la valeur d'un plébiscite. Il est, en même temps que le chef de l'État, le chef du gouvernement, ce qui a permis de définir en justes termes ce gouvernement une république présidentielle. Aux heures difficiles, dans les circonstances critiques, le Président s'est généralement montré à la hauteur de sa tâche. Il est le pilote à la barre, et le Congrès, comme l'opinion, accepte de voir en lui l'animateur de la politique intérieure et extérieure du pays, l'intelligence qui conçoit et la volonté qui exécute. Il apparaît, dans cet immense pays dont les diverses régions, très différentes, ont des intérêts divergents, l'organe de l'intérêt national, de l'unité nationale. Son cabinet dépend de lui et ne dépend que de lui : les ministres sont vraiment ses secrétaires, choisis par lui, en dehors du Parlement, avec lequel ils n'ont rien à voir, responsables devant lui seul. Le Congrès sans prestige, sans autorité, recruté en dehors de l'élite dirigeante, n'est là que pour légiférer et il ne légifère que sur un petit nombre de sujets, la plupart des matières qui, chez nous ou en Angleterre, appartiennent au Parlement, relevant aux États-Unis des législatures d'États ou même des assemblées provinciales : comtés, villes, communes (*townships*), etc.

Le Sénat, il est vrai, a le contrôle de la politique extérieure : le choix des ambassadeurs est soumis à sa ratification, ainsi que les traités. Mais le Président exerce directement sur

cet aéropage restreint, qui ne compte que quatre-vingt-seize membres, son influence personnelle ; il l'exerce aussi indirectement par l'intermédiaire des sénateurs dévoués à sa politique. Enfin il est difficile à la haute Assemblée de se mettre en conflit avec le Président quand elle a le sentiment qu'il est soutenu par l'opinion publique et qu'il a, comme on dit, le pays avec lui. Telle est, du moins, la tradition américaine et tel fut l'état des choses jusqu'au retour du président Wilson après la signature du traité de paix.

Pour les raisons que nous avons dites, une réaction se manifesta, soudaine et violente. Le successeur de Woodrow Wilson, Harding, fut choisi surtout parce que les chefs du parti républicain voyaient en lui un instrument docile dont l'action personnelle ne risquait pas d'entraver celle du Congrès. Il ne l'entrava point, non plus que celle des politiciens sans scrupule qui n'hésitèrent pas à le compromettre pour le mieux tenir et qui, avec lui, compromirent tout le parti.

Sa mort survint à temps, dans des circonstances fort mystérieuses, pour éviter à l'un et à l'autre de s'effondrer dans des scandales sans précédent. Il n'y avait point à élire son successeur : quand la présidence devient vacante avant l'expiration du mandat, le vice-président prend automatiquement le pouvoir jusqu'à la fin du terme de quatre années. Le rôle de M. Coolidge était tracé par les circonstances : ce rigide puritain de l'Est avait à couvrir les scandales et à les étouffer pour sauver le parti. Porté par la vague de prospérité, il se vit renouveler pour quatre ans son mandat aux élections de novembre 1924.

La carence présidentielle continuait. Le chef du gouvernement ne souhaitait rien tant que d'avoir le moins possible à gouverner. Cet état d'esprit permet seul de comprendre la déclaration assez surprenante que M. Coolidge se plut à faire au début de son second « terme ». Les électeurs républicains lui avaient donné une forte majorité, et voici qu'il prenait la première occasion d'une déclaration publique, le traditionnel discours du *Memorial Day* à Arlington, pour présenter la thèse même du parti adverse, en déplorant la décadence du gouvernement local et affirmant la nécessité de l'améliorer plutôt que d'accroître la force du gouvernement fédéral. Sans

doute, on peut trouver ici une preuve nouvelle de cette confusion graduelle des deux programmes, — républicain et démocrate, — qui est une des caractéristiques de l'évolution politique aux États-Unis. On y voit aussi s'affirmer et se poursuivre le rajustement d'après guerre, la réaction naturelle, nécessaire, contre les effets de la centralisation excessive que le pays dut accepter de 1917 à 1919. Mais il y a quelque chose de plus encore dans la pensée de M. Coolidge : une critique formulée contre cette disposition des groupes sociaux d'aujourd'hui à reporter les responsabilités sur des groupes toujours plus larges jusqu'à ce qu'elles finissent par se diluer ainsi à l'infini et s'évanouir, l'individu tendant à compter sur la société, les unités politiques sur l'État, et les États eux-mêmes commençant à attendre d'une vague organisation, d'un concours nébuleux de l'humanité le règlement des difficultés nées de leurs rapports. Parmi les réactions qui se dessinaient dans l'Amérique d'après guerre, il faut compter cette réaffirmation vigoureuse de l'individualisme national en face des nécessités de la vie internationale et le rappel à l'individualisme régional ou local pour dégager de ses responsabilités le gouvernement centralisé de la nation.

Trop heureux d'être parvenu sans encombre au terme du mandat dont les électeurs l'avaient investi pour quatre ans après l'accomplissement de celui que lui avait légué le décès de Harding, le président Coolidge décida qu'il ne se représenterait pas. Il se retira avec prudence, au plus haut d'une prospérité dans laquelle il n'était pour rien et qu'il avait peut-être de bonnes raisons de ne pas croire inébranlable. M. Hoover fut désigné pour lui succéder. Il venait de s'affirmer au ministère du Commerce comme le technicien de la production. A l'heure précise où se manifestait avec le plus de force la nécessité de lui imposer des freins, il ne paraissait préoccupé que de la stimuler. Depuis quatorze ans les États-Unis devaient à la surproduction leur prodigieuse prospérité. Les partisans de M. Hoover se bornèrent à déclarer qu'il allait l'accroître et qu'avec lui elle ne connaîtrait plus de limites. On avait distribué en guise de bulletins de propagande, pendant la campagne électorale, des jetons qui portaient à l'avvers son portrait et au revers : « Bon pour quatre années de prospérité ». Élu le 20 novembre 1928, le nouveau Président entra en fonctions

le 5 mars 1929 : au mois d'octobre de la même année, l'effondrement commençait.

Cette présidence apparaît aujourd'hui comme l'une des périodes, comme la période peut-être où la grande république américaine fut le plus mal gouvernée. Tout n'était qu'incertitude et malaise dans la conduite du Président. Jusqu'au jour même où avait éclaté la crise de la Bourse, il en avait nié la possibilité. Quand elle se fut déclarée, il ne sut rien faire pour l'atténuer ni pour la combattre. En vue de sauver les crédits « gelés » en Allemagne des banques américaines, il décréta, le 20 juin 1931, sans s'être concerté avec les nations intéressées, en particulier avec la France, le moratoire imprévu qui arrêta net les paiements de l'Allemagne et laissait les créanciers de ce pays à découvert devant les échéances de leurs dettes envers l'Amérique. Ce fut l'origine des difficultés inextricables où se trouvent engagées aujourd'hui vis-à-vis du créancier américain la France et l'Angleterre. Dans son pays même, le président Hoover devenait chaque jour plus impopulaire. Il n'en brigua pas moins, aux élections de novembre 1932, le renouvellement de son mandat. Il ne fit qu'entraîner ainsi avec lui son parti dans sa chute. M. Franklin Roosevelt, candidat désigné du parti démocrate, l'emportait dans trente-sept des quarante-huit États ; il obtenait quatre cent soixante-douze suffrages contre cinquante-neuf à son concurrent.

Aucun des trois successeurs du président Wilson n'avait eu la vision du but à atteindre ; pour des raisons différentes, aucun n'avait su diriger le Congrès, prendre en main le gouvernement et guider le pays vers l'accomplissement de ses destinées dans les circonstances nouvelles. Qu'on n'aille pas donner comme explication ou comme excuse qu'il est facile, quand les événements sont révolus, de faire des prédictions après coup et de dire à ceux qui étaient chargés de diriger les affaires : « Comment n'avez-vous pas vu ? »... Nombreux sont, en Amérique et ailleurs, ceux qui ont vu et qui ont parlé. Le président Wilson avait vu, comme Théodore Roosevelt avait vu, dans quel sens devait s'orienter l'action extérieure des États-Unis.

En vain, au cours même des années 1920-1932, de grands Américains, étrangers aux luttes politiques, mais défenseurs

passionnés des intérêts nationaux et guetteurs vigilants de l'horizon international, n'avaient cessé de dénoncer l'erreur du gouvernement et du Congrès, les périls auxquels elle exposait le pays. « L'isolement de l'Amérique est un mythe », écrivait le docteur Nicolas Murray Butler dès l'été de 1923, et il s'attachait à le prouver par des faits, des déclarations d'hommes d'État, des exemples. Il rapportait les paroles du président Mc Kinley à Buffalo, la veille du jour où il tomba sous les coups d'un assassin : « La période de l'exclusivisme est passée. » Il rappelait un discours énergique et précis de Théodore Roosevelt à Christiania en 1910, devant le comité du Prix Nobel, où l'ancien président des États-Unis recommandait formellement les traités d'arbitrage, l'extension des pouvoirs du tribunal de La Haye, la limitation des armements par des conventions internationales, la formation d'une société de la paix, « non seulement pour maintenir la paix parmi ses membres, mais aussi pour empêcher, *par la force s'il le faut*, qu'elle fût violée par d'autres ». Car voilà ce que disait, Américain entre les Américains, le plus illustre chef de ce parti républicain qui, maintenant, au nom de l'américanisme, se dressait contre la Société des nations, contre toute idée de participation américaine à l'organisation de la paix, toute idée de solidarité des États-Unis avec les autres nations du monde. Et pour justifier une telle politique, les partisans de l'isolement invoquaient en 1920 ou en 1930 le message d'adieu de Washington !

A ces républicains qui, pour se rallier l'opinion publique, prétendaient défendre ainsi la souveraineté de leur pays, le président Butler, républicain lui-même, répondait : « Il ne vint jamais à l'esprit du président Roosevelt que la participation de l'Amérique à ces grandes entreprises pût diminuer la souveraineté du gouvernement fédéral ou limiter indûment son action. Une nation, comme un individu, a une intelligence et une conscience, et quand elle met volontiers son intelligence et sa conscience au service de l'humanité, elle ne restreint pas sa souveraineté, elle l'élargit. En sortant des limites de l'égoïsme national, elle s'affirme davantage. » Magnifiques paroles, qui expriment ce que l'esprit américain a de meilleur, son idéalisme pratique, volontiers enclin à améliorer le monde et à le transformer.

Mais l'idéalisme américain, sous la poussée de la prospérité et en réaction contre ses élans du temps de guerre, s'était comme affaïssé. La crise politique correspondait à une crise morale dont les effets retentissent sur elle comme sur toute la vie américaine dans son ensemble et contribuent à expliquer les erreurs du temps présent ainsi que ses difficultés.

LA CRISE MORALE

A mesure que les Américains réussissaient, par un concours de circonstances exceptionnelles, à multiplier chez eux exagérément la richesse et à se hausser sur des cimes de prospérité où ils ne pourraient pas se maintenir, cette malsaine euphorie multipliait les besoins, aiguïsait les appétits, exaspérait les convoitises, stimulait le goût déjà trop vif des gains faciles et de la spéculation. Une publicité agressive poussait à la dépense, que facilitait le crédit. Ainsi se développaient chaque jour davantage les tendances déjà trop accentuées d'un peuple tout entier vers le bien-être, le souci des intérêts matériels, la préférence accordée aux valeurs de cet ordre, la prédominance des forces économiques sur les forces spirituelles. Et voilà que les forces économiques fléchissaient, laissant voir derrière l'écroulement de leur facade et la crise politique qu'elle masquait, cette crise morale qui, finalement, commande tout le reste, comme l'esprit commande la matière, et nous donne en fin de compte l'explication, la raison de tout ce qui se produit dans l'ordre matériel.

Il y avait déjà un assez bon nombre d'années que les abus du système américain, ses conséquences morales et sociales, le caractère qu'il imprimait à la civilisation américaine, avaient suscité, parmi les Américains eux-mêmes, de vives critiques. Au parti pris de moralité et d'optimisme qui avait frappé à son empreinte toute la littérature, de jeunes écrivains commençaient à opposer le parti pris contraire. Leurs aînés s'étaient constamment préoccupés d'« édifier », au double sens du mot, qui signifie à la fois *construire* et *porter à la vertu par l'exemple*. Ils tenaient à se montrer « édifiants » parce qu'ils voulaient être édificateurs.

D'autres vinrent, aux environs de 1920, avec un autre dessein, qui semblait être précisément de scandaliser, c'est-

à-dire de surprendre et de réveiller par un choc la conscience nationale, endormie et satisfaite. On sent chez eux, quelque différents qu'ils soient par ailleurs, une irritation et une révolte contre l'inertie, — et le mensonge, — d'une société à laquelle ils reprochent d'avoir vidé de leur contenu ses caractères essentiels et de s'immobiliser aujourd'hui dans le contentement d'elle-même. Le puritanisme n'est plus qu'une attitude conventionnelle, dans un milieu où déferle, avec l'excès du bien-être et de la richesse, une véritable vague de paganisme. L'optimisme, qui s'était montré une vertu quand il se tournait vers l'avenir, vers l'œuvre à faire, n'est plus qu'un contentement béat, aggravé d'orgueil, depuis qu'il a cessé d'être un aiguillon et se reporte sur l'œuvre accomplie, sur ses résultats présents, pour s'absorber dans leur contemplation. Le messianisme, qui était un acte de foi dans la « promesse de la vie américaine », le rêve de la réaliser pleinement et d'en étendre au monde le bienfait, est devenu une outrecoûdante prétention de régenter du dehors la vie internationale sans en partager les responsabilités. La civilisation américaine en est ainsi arrivée à un renversement des valeurs. Il faut la redresser. De là cet esprit de satire, ce sursaut de révolte dont la nouvelle littérature américaine nous montre tant de manifestations, dans la critique de Randolph Bourne, de Van Wyck Brooks, de Harold Stearns, de H. L. Mencken et de George Jean Nathan, dans les drames d'Eugène O'Neill, dans les romans de James Branch Cabell, de Joseph Hergesheimer, de Théodore Dreiser, de Sinclair Lewis et de Sherwood Anderson. Il y a là non seulement de vives satires de l'individu et de la société, mais une acerbe critique du système américain lui-même, de l'esprit qui l'anime et des conceptions fondamentales sur lesquelles repose la vie du pays.

En sens inverse, la résistance puritaine se manifestait avec force et l'on peut attribuer à sa principale victoire, — la prohibition, — une large part dans la crise morale des États-Unis.

Cette crise, qui n'est pas propre à l'Amérique et qu'on retrouve, au contraire, dans tous les pays, avait plusieurs causes. Il serait aisé de retrouver son origine dans la réaction même contre les douleurs, les privations, les efforts et, pour tout dire d'un mot, la *tension* du temps de guerre. L'après-

guerre fut caractérisée, d'abord et essentiellement, par une *détente*. Il s'y ajouta, aux États-Unis, plus qu'ailleurs, le stimulant et toutes les tentations de la prospérité, de la richesse. C'est à cette société détendue, ivre de bien-être, épanouie dans l'ardeur et la joie de vivre, que l'on résolut d'imposer soudain, par décret, une insupportable contrainte. Le résultat fut ce qu'il devait être, et nous nous étonnerions aujourd'hui qu'on ne l'eût pas prévu si nous n'avions à nous étonner plus encore qu'on ait refusé de le voir.

On a tout dit sur les méfaits d'une loi qui, excellente dans son principe, puisqu'elle avait pour objet la lutte contre l'alcoolisme, se montra désastreuse dans ses effets, parce qu'elle voulait plier un groupe de 120 millions d'individus à des restrictions excessives, et qu'elle s'inspirait d'un puritanisme rigoureux, inapplicable aux masses humaines. Elle comprimait des besoins ou des désirs qui s'en trouvèrent exaspérés. Comme la loi était la loi, il n'y avait plus, pour ceux qui étaient chargés de l'appliquer, qu'à en assurer l'exécution par tous les moyens, pour ceux qui ne voulaient pas l'accepter qu'à inventer sans cesse de nouveaux moyens de la violer. Dans le pays où la légalité inspirait peut-être plus de respect que partout ailleurs, cela devint un jeu, un sport, d'échapper à ses prises, de se dérober à ses obligations. On prit l'habitude de la fraude et l'on en prit le goût. La jeunesse se passionna pour elle comme pour un sport. L'alcool prit l'attrait du fruit défendu. Une abominable industrie se développa, celle des *gangsters*, c'est-à-dire des contrebandiers qui le procuraient à n'importe quel prix et s'enrichissaient scandaleusement aux dépens des consommateurs, au mépris de la loi, — avec la complicité de membres du gouvernement.

Tout cela est connu ; il n'est pas besoin d'y insister. Rappelons seulement que les voix les plus autorisées dénonçaient le péril, demandaient un adoucissement à la législation, plaidaient en faveur du vin, de la bière, de ces boissons saines dont le libre commerce eût été seul en mesure de combattre efficacement le trafic des boissons fortes et des alcools empoisonnés. Mais l'entêtement puritain, l'obstination anglo-saxonne sont quelque chose d'extraordinaire contre quoi tout effort est impuissant, l'évidence même est vaine. Il faut que les volontés engagées dans une voie aillent jusqu'au bout, qu'elles se

heurtent au mur infranchissable, qu'elles s'y brisent. Alors l'expérience est achevée, un nouveau mouvement de la pensée et de l'action peut se dessiner : c'est ce qui arrive aujourd'hui aux États-Unis, où l'énergique volonté du président Roosevelt vient d'établir, pour tous les citoyens de la libre Amérique, la liberté supprimée pendant quatorze années (29 janvier 1919-27 avril 1933), de boire autre chose que de l'eau, des sirops, des infusions ou leurs succédanés. Ils peuvent maintenant consommer de la bière où il n'entre que 3,5° d'alcool. Mais par quel chemin de fraude et de corruption, de délits et de crimes, de démoralisation contagieuse, en est-on arrivé là !

LE PILOTE A LA BARRE

Crise économique, crise politique, crise morale, toutes étroitement se tiennent et ne sont que des aspects d'un même désordre, né de la résistance du « système américain » aux adaptations nécessaires. Ce système n'est, après tout, qu'un développement excessif de la production et de la consommation, une inflation de la vie matérielle facilitée par les circonstances, encouragée par le succès. Nulle part toutes les conditions ne s'étaient trouvées, comme dans ce pays, réunies pour pousser jusqu'à la limite maxima, pour faire jouer jusqu'à leur plein épanouissement et un peu au delà, le machinisme et la standardisation, la publicité, le crédit, la concentration des capitaux, la spéculation, tout ce qui peut enfin développer la richesse, satisfaire les besoins et les accroître, en créer de nouveaux qui exigeront à leur tour d'être satisfaits, entretenir ainsi, stimuler, multiplier l'activité de l'homme et lui donner une sorte d'ardeur conquérante devant laquelle il faut maintenir toujours des voies ouvertes, si l'on ne veut pas qu'elle se trouve soudain bloquée, au risque de se briser. Le jour est venu où les circonstances se sont trouvées moins favorables, les conditions plus difficiles, les unes et les autres, d'ailleurs, modifiées par des conditions et circonstances nouvelles, d'où la nécessité d'adapter, de transformer.

La vie politique, aux États-Unis, est organisée de telle sorte que de semblables initiatives ne peuvent venir que du chef de l'exécutif, du président placé par le suffrage populaire

non seulement à la tête de l'État, mais aussi à la tête du gouvernement et, suivant l'expression qui est ici d'une vérité littérale, au gouvernail. Les États-Unis, depuis 1918, n'ont pas été gouvernés. Ils n'ont été gouvernés ni pour leurs affaires intérieures, ni pour leurs relations extérieures desquelles dépendait dans une si large mesure, à notre époque de trouble universel et de solidarité internationale, leur prospérité. Ils en ont souffert d'autant plus que le déséquilibre de la production et de la consommation, le désarroi des échanges commerciaux, les bouleversements monétaires, les oppositions d'intérêts, tout ce qui constitue enfin la crise économique, s'aggravait du désordre des esprits et des volontés. Là-bas, comme partout, « la crise est dans l'homme ». Et elle n'est point, comme celles dont le retour périodique faisait partie du rythme de l'économie américaine, le résultat de difficultés d'un caractère limité et passager : elle est liée à un changement définitif, à la fin d'un ordre de choses et à la nécessité d'en trouver un autre. C'est une crise d'adaptation.

M. Franklin Roosevelt l'a compris et déjà, par cela seul, il a montré la première qualité d'un homme d'État, qui est d'avoir, avec l'intelligence de son temps, de l'avenir dans l'esprit. Le livre qu'il a publié au lendemain du jour où il prenait le pouvoir, a pour titre : « Regardons l'avenir », *Looking forward*. L'idée qui lui sert de guide dans l'étude de chaque problème est qu'il faut élever le gouvernement au-dessus de la politique, au sens où l'on prend d'ordinaire le mot, celui d'une lutte de partis. C'est dire qu'il faut revenir au vrai et noble sens et entendre la politique comme l'art de gouverner dans l'intérêt national. M. Roosevelt dénonce l'absurdité du régime précédent, cette folie des conférences, toutes destinées à organiser sur un plus grand pied la vente et la production, quand c'était le contraire qu'il aurait fallu faire, quand il s'agissait, non de stimuler, mais de restreindre, non de remédier aux défaillances du « système américain » en essayant d'accroître son développement, mais de l'adapter aux circonstances nouvelles par les réductions et transformations nécessaires. Admirant que la débâcle consécutive à cette erreur n'ait pas engendré les plus graves troubles sociaux, M. Roosevelt estime qu'on doit bien aux milliers de gens qui ont tant

souffert et chez qui persiste néanmoins un esprit d'ordre et un sentiment d'espoir, de chercher à leur offrir une nouvelle chance.

Cette chance, cette perspective d'avenir, c'est un programme pratique de reconstruction. Il n'y a pas d'autre moyen de protéger efficacement le peuple américain contre la réaction aveugle, d'une part, et de l'autre « l'opportunisme irresponsable », entendons les moyens de fortune imaginés au jour le jour pour parer au plus pressé et qu'on abandonnera demain après les avoir, sans résultat ou avec des résultats bien éphémères, essayés aujourd'hui. Il faut s'engager dans la réforme avec un esprit, un programme et y engager avec soi l'avenir.

M. Roosevelt ne se réclame de la tradition de son parti, le parti démocrate, que dans la mesure où celui-ci est précisément un parti national. Jefferson, lorsqu'il l'a créé, n'avait d'autre espoir que de réagir contre la « partialité » du fédéralisme, qui représentait seulement une partie du peuple et de lui opposer les intérêts de tous les groupes dans toutes les parties du pays. Le grand souci des fondateurs de l'Union, imposé certes par les circonstances, avait été de réaliser l'unité, si l'on peut dire, dans le sens horizontal, de former un État avec les treize groupes juxtaposés et indépendants. Il semble que Jefferson ait été guidé par le désir de réaliser l'unité de cet ensemble dans le sens vertical, de fonder l'unité nationale sur une réelle communauté d'intérêts, d'organiser la vie commune, non en la plaçant sous la direction d'une caste, mais en la ramenant à un vrai concert d'intérêts. Il faut que le gouvernement intervienne pour ajuster les parties de la structure économique de la nation, en vue d'une participation commune de tous les étages de la vie sociale aux mesures réparatrices, d'après un plan fondé sur la communauté des intérêts dans la solidarité nationale.

Il faut ensuite que ce plan tienne compte d'un facteur nouveau, de plus en plus important : la solidarité internationale. Sur ce point les explications de M. Roosevelt restent vagues, confuses et embarrassées. Elles touchent, en effet, aux deux grandes questions à propos desquelles l'opinion publique américaine a été le plus fâcheusement travaillée et égarée : l'isolement et les dettes de guerre. Pour des raisons très

diverses, dont quelques-unes sont claires et d'autres restent encore difficiles à démêler, la politique des républicains, sous les trois successeurs du président Wilson, s'est obstinée à combattre l'idée d'une responsabilité quelconque des États-Unis dans les affaires de l'Europe, ainsi que celle d'une annulation ou même d'une réduction des dettes de guerre. « Que nos adversaires nous paient et qu'ils s'arrangent entre eux. » (Il n'est pas besoin de rappeler combien fut malencontreuse et illogique, étant donnée une pareille politique, l'intervention de M. Hoover avec son moratoire de juin 1931.) M. Roosevelt ne pouvait, au cours de sa campagne électorale, tenter, sans compromettre son succès, de remonter ce double courant. Il a donc jugé bon de déclarer que, s'il s'était montré, en 1920, partisan d'une participation américaine à la Société des nations, et s'il n'en rougissait point, son opinion s'était modifiée, devant l'esprit et les méthodes de l'Assemblée de Genève. Quant aux dettes on pourrait, soutient-il, obvier en quelque mesure aux difficultés concernant ces obligations, « si l'on cherchait avec un esprit réaliste des voies et moyens qui rendraient possible de s'en acquitter grâce aux profits procurés par le rétablissement des échanges résultant des ajustements des tarifs ». C'est, on le voit, la porte ouverte à des discussions et transactions selon la formule préconisée au Sénat par M. Borah.

Non moins que dans ses discours avant l'élection, M. Roosevelt s'est manifestement trouvé, depuis qu'il a pris le pouvoir, gêné dans ses actes par les complications de la crise où son pays se trouve engagé, les résistances que lui oppose le Congrès et celles qu'il redoute de l'opinion publique, tant qu'il n'aura pas réussi à l'éclairer. On ne saurait douter que le redressement de l'opinion soit une de ses préoccupations les plus vives. « Ce n'est pas une petite affaire, a-t-il écrit, de réaliser un bon gouvernement, mais une tâche de longue haleine et qui ne s'accomplit qu'avec lenteur. Le gouvernement comprend l'art de formuler des vues politiques et d'utiliser la technique politique pour les réaliser dans toute la mesure où elles recevront l'appui général ; c'est l'art de persuader, de diriger, l'art des sacrifices parfois et toujours celui d'enseigner, parce que le plus grand devoir de la politique, c'est son rôle éducateur. »

La principale difficulté, présentement, de la situation de M. Roosevelt, c'est qu'il est obligé de concilier ses vues d'avenir avec la nécessité des mesures d'urgence et de ménager, pour l'exécution de son programme, une opinion publique dangereusement fourvoyée. Réussira-t-il dans une tâche aussi délicate? Son pays ne doit pas être seul à le souhaiter, et il n'est pas excessif de dire que les espoirs du monde accompagnaient le nouveau Président. Mais les résistances qu'il a rencontrées dans les deux Chambres, en particulier sur la question des dettes et celle des tarifs douaniers; la politique d'inflation monétaire à laquelle il s'est rallié; le désarroi de ses délégués à la Conférence de Londres; tous ces symptômes, entre tant d'autres, font craindre que les États-Unis ne se dérobent, une fois de plus, au rôle qui leur revient dans la reconstruction d'un monde bouleversé. Ce qui laisse subsister un espoir, c'est qu'ils ont maintenant à leur tête un chef conscient de ses devoirs et de ses responsabilités. Ce chef est également pénétré du sentiment que la grande nation dont il est le mandataire suprême est parvenue, — sans que ses trois prédécesseurs en aient eu le moindre soupçon, sans que le Congrès trop longtemps livré à lui-même paraisse encore s'en douter, sans que le pays, dans son ensemble, en ait conscience, — à un tournant décisif de sa destinée.

FIRMIN ROZ.

LETTRES

AU PRINCE EUGÈNE

LA REINE HORTENSE ET SON FRÈRE

La reine Hortense a dit du prince Eugène qu'il fut pour elle « le frère le plus parfait et le plus tendrement aimé ». Cet hommage est mérité. Tout a contribué à rapprocher les deux enfants de Joséphine et à renforcer leur affection réciproque. Victimes, dès leur plus jeune âge, des dissensions du ménage Beauharnais, négligés par leur mère, presque abandonnés par leur père, laissés sous la direction de maîtres de pension et de domestiques, souvent séparés, ils s'étaient trouvés seuls dans la vie le jour où Alexandre et sa femme avaient été arrêtés et conduits à la prison des Carmes. Hortense avait alors treize ans et Eugène onze.

Après Thermidor, Eugène suivit Hoche à l'armée puis revint terminer ses études dans une pension de Saint-Germain. Hortense était confiée aux soins de M^{me} Campan, dans la même ville. Pendant que leur mère s'amuse et oublie, ils trouvent, l'un en l'autre, l'unique consolation de leur solitude.

Puis, c'est le mariage prestigieux qui va faire « plus que reine » la captivante créole de la Martinique. Ses enfants redoutent cette union. « Elle ne nous aimera plus autant », dit Hortense en parlant de sa mère. Cependant Bonaparte prend le frère et la sœur en affection : il emmène Eugène en Italie et en Égypte. Napoléon fera de lui un vice-roi d'Italie, tandis qu'Hortense, sacrifiée par Joséphine à la nécessité de consolider sa situation de femme incapable d'assurer l'avenir d'une nou-

velle dynastie, se laisse marier à ce malheureux qu'était Louis.

Désormais, les deux Beauharnais vivront, la plupart du temps, loin l'un de l'autre, mais tout rapproche leurs cœurs. La reine de Hollande ne peut confier qu'avec prudence ses chagrins conjugaux à son beau-père et beau-frère. Joséphine est bien mal préparée à jouer un rôle de consolatrice. A Eugène seul Hortense pourra tout dire, en toute confiance. Sa tendresse, dont son mari n'a pas voulu, se reporte sur lui. Seul, il est capable de la comprendre, sans être en mesure de rien faire, hélas, pour améliorer son sort.

D'autres intérêts encore les unissent : la lutte tenace, féroce, qui met aux prises les Bonaparte et les Beauharnais exige, de leur part, une vigilance de tous les instants. La Reine, plus souvent à Paris et à Saint-Cloud qu'en Hollande, tente de détourner les coups, tandis qu'elle a à défendre Eugène contre les mécontentements et les vivacités de l'Empereur. Quand viennent enfin les heures sombres, quand la victoire abandonne Napoléon, il leur faut s'unir pour tenir tête à l'orage et sauver leur part du naufrage.

Les lettres d'Hortense étaient restées jusqu'à ce jour inédites. Conservées dans les archives du duc de Leuchtenberg, nous pouvons enfin les connaître. Sans doute, le paquet des originaux n'est pas au complet. Il y eut certainement des fuites. On trouve trace de billets analogues dans certains catalogues d'autographes. Quelques autres ont déjà été publiés. On a dû, enfin, en détruire un certain nombre, comme ceux relatifs au divorce impérial.

Quoi qu'il en soit, dans les lettres qui suivent, Hortense se montre telle qu'elle est : effrayée plus qu'éblouie par sa grandeur, cherchant désespérément le bonheur qu'elle ne trouvera jamais, sauf durant une fugitive éclaircie, tôt écourtée par la légèreté de M. de Flahaut, mais pleine de bon sens, sans vanité ni illusions, dévouée, aimante, éprouvant un impérieux besoin d'affection, séduisante et bonne. En dehors de détails nouveaux qu'elles apportent sur l'intimité de Napoléon, ces pages aideront à mieux saisir la psychologie de la charmante et malheureuse femme dont la devise était : « Mieux connue, mieux aimée ».

JEAN HANOTEAU.

LETTRES

PENDANT L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

[Saint-Germain, pension de M^{me} Campan]
 ce 12 vendémiaire an VIII [4 octobre 1799] (4).

Que j'ai pleuré en recevant tes lettres, mon chère Eugène. Comment! tu as été blessé et je ne l'ai su que quatre mois après (2)...! Heureusement pour ton Hortense, car elle aurait été inconsolable de te savoir malade et de ne pouvoir être auprès de toi. Je t'en prie, mon Eugène, si tu as toujours de l'amitié pour moi, soigne-toi bien, prends garde de t'exposer trop, songe bien que tu es le soutien de ta mère et de ta sœur, que, s'il l'arrivait quelque accident, elles seraient au désespoir. Ah! si ce n'est pas pour toi, pense du moins à elles : elles sont si tristes d'être éloignées de toi que leur seule consolation est de te savoir heureux et d'avoir toujours une grande place dans ton cœur.

Les lettres que je viens de recevoir de toi sont les seules depuis celles que Louis m'a apportées : elles sont datées, une du 2 floréal, et l'autre du 20 messidor. Quant à moi, je t'ai écrit autant que j'ai pu, mais, à ce qu'il paraît, mes lettres ne te sont pas parvenues; j'espère que celle-ci sera plus heureuse, parce qu'elle doit être mise avec celles des Directeurs, et c'est en secret que nous te les envoyons. Comme maman écrit à Buonaparte (*sic*) et qu'on ne peut donner que deux lettres, elle ne pourra pas t'écrire; ainsi ne t'en étonne pas, et crois toujours que nos moments les plus doux sont ceux où nous nous entretenons de toi et de Buonaparte.

Maman a acheté la Malmaison, qui est près de Saint-Germain (3). J'y suis presque toutes les décades; elle y vit très

(4) La plupart des lettres d'Hortense ne sont que très sommairement datées, le plus souvent par un simple quantième. Nous avons donc dû rétablir leurs dates à l'aide du texte.

(2) Eugène, alors aide de camp de Bonaparte, avait été blessé à la tête par un éclat de bombe, le 1^{er} avril 1799, au siège de Saint-Jean d'Acre.

(3) Joséphine avait acheté la Malmaison le 21 avril 1799.

retirée, n'y voit que M^{me} Campan et M^{lles} Auguié (1) qui y viennent souvent avec moi. Elle n'a donné que deux grands diners depuis que vous êtes partis, où elle a prié les Directeurs, ainsi que toute la famille Buonaparte : ces derniers ont constamment refusé. Louis, même, n'a pas voulu venir loger avec maman et ne vient pas nous voir. De tout cela, il n'y a que M^{me} Buonaparte, la mère, qui soit aimable avec nous et qui nous fasse des amitiés, mais je crois qu'elle va bientôt retourner en Corse. Maman est, je t'assure, bien affectée de voir que sa famille ne veut pas vivre bien avec elle : cela la fâche à cause de son mari qu'elle aime beaucoup ; et je suis persuadée que, si elle était sûre de passer, elle irait vous trouver, mais tu sens bien que cela est impossible dans ce moment-ci.

Avant de fermer ma lettre, je veux te gronder un peu ; toutes tes lettres sont bien courtes ; il est vrai que tu m'en écris, à ce qu'il paraît, souvent, mais tu devrais m'en écrire une bien longue, et l'écrire par duplicata : cela fait que j'en recevrais peut-être une, et, du moins, j'aurais des nouvelles plus détaillées de nos pauvres Égyptiens. Dis-leur à tous, je te prie, bien des choses de ma part : embrasse bien Buonaparte pour moi : j'espère qu'il a toujours un peu d'amitié pour moi.

Ton Hortense qui t'aime de toute son âme.

Post-scriptum de la main de Joséphine. — Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher Eugène ; je pense sans cesse à toi, et j'attends après le moment qui me réunira à tout ce que j'aime ; je n'aurais plus rien à désirer, surtout si je retrouve Bonaparte tel qu'il m'a quittée et qu'il aurait toujours dû être pour moi ; alors, mon cher Eugène, tout ce que j'ai souffert de ton absence et de la sienne... ! Ménage-toi pour ta mère et pour ta sœur, qui t'aiment de tout leur cœur.

Mille amitiés à Lavallette et Bourienne, à Duroc et à Denon.

(1) Nièces de M^{me} Campan. L'aînée, Églé, devait devenir la maréchale Ney. La seconde, Adèle, fidèle amie de la reine Hortense, épousa plus tard le général de Broc et mourut tragiquement à Grévy.

PENDANT LE CAMP DE BOULOGNE

Saint-Amand, ce 27 messidor

[an XIII, 16 juillet 1805].

Il y a quelques jours que je suis aux boues de Saint-Amand (1), mon cher Eugène ; c'est un pays bien triste : je n'ai avec moi que M^{lle} Cochelet (2) et M^{lle} de Mornay (3), qui est sous-gouvernante. J'espère qu'Adèle viendra bientôt : mais, comme l'Impératrice est de retour (4), j'ai bien peur qu'Églé (5) aille tout droit à Paris, et peut-être à Plombières avec maman.

Le général Belliard doit venir prendre les boues ici ; dis-moi franchement ce que tu penses de lui, car je sais qu'il pense un peu à Adèle, quoiqu'il lui ait beaucoup déplu l'hiver dernier. J'espère qu'en le voyant de plus près, elle se déciderait peut-être à l'épouser. Il est temps du moins qu'elle se marie ; j'avais pensé au général Bertrand, mais je ne sais pas quelles sont ses intentions.

L'Empereur a écrit hier à Louis ; il le charge de me dire que tu te portes bien, que tu travailles beaucoup, mais qu'il faut que je t'écrive des lettres gaies et non pas tristes. Est-ce qu'il aurait vu mes lettres ? Dis-moi, je t'en prie, pourquoi il m'a fait dire cela...

Donne-moi un peu le détail de ta journée ; quand je penserai à toi, que je sache au moins où tu te trouves.

P.-S. — Napoléon t'embrasse (6).

Saint-Amand, 18 juillet 1805.

Je viens de recevoir ta lettre, mon cher Eugène ; je te promets que mon plus grand plaisir sera de t'écrire ; je suis dans ce moment éloignée de la Cour et peu au fait de ce qui s'y passe. Aussi ne puis-je te parler que de l'hiver dernier.

(1) Partis de Paris le 3 juillet 1805, le prince et la princesse Louis étaient arrivés le 6 juillet à Saint-Amand, où le prince devait faire une cure. — Eugène était vice-roi d'Italie depuis le 7 juin 1805.

(2) Lectrice de la Princesse, plus tard M^{me} Parquin.

(3) M^{lle} de Mornay épousa plus tard le comte de Mailly-Couronnel. Elle était alors sous-gouvernante des enfants d'Hortense.

(4) Du voyage du couronnement à Milan.

(5) Églé Auguie, sœur d'Adèle, avait épousé le général Ney le 5 août 1803.

(6) Le prince Napoléon-Charles, fils aîné d'Hortense.

Tu n'as jamais su les chagrins de toutes les façons que j'y ai éprouvés : je te gardais tout cela pour ton retour, mais, comme ma vie à Saint-Amand est très monotone, je te raconterai toutes les petites intrigues de cour de l'hiver passé.

Tu as su toutes celles de M^{me} Duchâtel (4), mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'elle a été, il y a quelque temps, déjeuner chez M^{me} Murat, qu'elle a dit qu'elle était bien malheureuse, que l'Impératrice lui avait fait beaucoup de tort, qu'elle aimait mieux qu'on lui donnât sa démission ; mais ce qui l'affligeait beaucoup, c'était que l'Impératrice lui avait dit que M^{me} Murat ne l'aimait pas. Comme une femme méchante est dangereuse ! Elle aurait fort bien pu être la maîtresse de l'Empereur. Personne n'y aurait trouvé à redire ; c'était tant pis pour elle ! Mais chercher à brouiller tout le monde est une chose que je ne lui pardonne pas ! Moi, qui ne me mêle jamais de rien, voyant le chagrin que tous les rapports donnaient à maman et à l'Empereur, je crus pouvoir parler au général Duroc. Je lui dis qu'il devait plutôt chercher à adoucir l'Empereur, que c'était le rendre malheureux que de lui dire que l'Impératrice parlait à tout le monde ; comme j'avais passé quelque temps à causer avec lui devant Murat, il alla lui dire ce dont nous parlions. Murat vint me trouver et me dit que l'on se trompait sur les personnes qui aigrissaient l'Empereur, que, lui, il cherchait à l'adoucir. Je croyais bien que sa conversation n'irait pas plus loin : pas du tout. Le lendemain l'Empereur le savait. Il me dit que, moi aussi, j'étais contre lui : je lui dis tout franchement ce qui m'avait fait parler à ces messieurs. Duroc me dit que c'était Murat qui l'avait dit à l'Empereur, et Murat, qui a eu une belle explication avec moi depuis, m'a dit que ce n'était pas lui et que c'était Duroc. Lequel croire de tout cela ? Personne, et ne jamais se mêler d'intrigue de cour.

Il m'en est revenu de tout cela que l'Empereur a dit de moi, devant M^{me} Ney, qui me l'a redit, que c'était étonnant

(4) Napoléon s'était épris, en 1804, de M. A. A. Papin qui avait épousé M. Duchâtel, directeur général de l'Enregistrement et des domaines, de trente ans plus âgé qu'elle. Joséphine, très malheureuse, s'épanchait auprès de son entourage et Napoléon, qui n'ignorait rien de ces confidences, s'en montrait irrité, d'où des scènes fréquentes. C'est alors qu'Hortense tenta la démarche qu'elle va raconter à son frère pour décider Duroc ou Murat à ne plus répéter à l'Empereur les plaintes de sa mère.

comme j'étais bonne et comme je raisonnais bien ; que je raisonnais si juste qu'on pouvait croire que je ne sentais pas ; mais que je sentais si bien qu'on voyait que c'était le sentiment qui me faisait raisonner si juste. Tu vois que c'est bien aimable. Je te raconte des vieilles histoires, mais je suis persuadée que les choses aimables pour moi te feront toujours plaisir. Napoléon (1) veut t'écrire, et je vois M^{me} de Mornay qui lui tient la main ; je vais t'envoyer cette belle épître. J'écrirai à M. Dubois pour que tu me mandes.

Saint-Amand, 28 juillet 1805.

Oui, mon cher Eugène, je veux te donner du courage, mais ne crains pas de m'affliger en me parlant de tes peines (2) : je sens que tu as besoin de t'épancher avec quelqu'un, et je serais bien fâchée que ta crainte de me causer du chagrin t'empêche de me causer à cœur ouvert. Moi-même, quand je te parle de moi, c'est une consolation de penser que tu partages mes chagrins comme moi-même.

Corvisart est ici ; il m'a dit que l'Impératrice partait ces jours-ci pour Plombières ; comme Églé ne va pas avec elle, elle va venir me voir en retournant à Montreuil (3). Ne crois pas que les absents aient toujours tort : l'absence des personnes qui nous intéressent, en nous attristant, nous donne le besoin d'y penser plus souvent.

Tu sais que Louis commande l'armée de réserve (4). Le général Nansouty, qui commande une division de carabiniers et de cuirassiers sous ses ordres, est arrivé à Valenciennes, à ce qu'il paraît ; le quartier général sera dans les environs ; on parle beaucoup de guerre, mais avec tout le monde, ce qui serait bien triste. Je te parle de tout cela, car je sais que c'est ton endroit sensible, et je te vois déjà faire de beaux châteaux en Espagne qui, peut-être, t'égaieront un instant.

Adieu, mon cher Eugène, je t'embrasse bien tendrement.

(1) Le prince Napoléon-Charles, alors âgé de trois ans.

(2) Eugène, à ce moment, était très affecté par des reproches que Napoléon lui avait adressés à propos de mesures prises contre le Corps législatif.

(3) La maréchale Ney était dame du palais de l'Impératrice. Son service fini, elle allait retrouver son mari, dont le quartier général était alors à Montreuil.

(4) Il avait reçu peu auparavant le commandement de la réserve de l'armée d'Angleterre, composée de six divisions.

Saint-Amand, 7 août 1805.

Je trouve ta lettre à Murat fort bien, mon cher Eugène; il n'y a pas à répliquer (1). Il est resté à Paris, mais l'Empereur et tous les militaires sont à Boulogne, à ce qu'il paraît : tout se prépare pour la grande expédition (2); mais la réserve que commande Louis ne bouge pas. Elle n'a reçu encore aucun ordre; peut-être n'en a-t-on pas besoin. Ne regrette pas, je te le répète, cette expédition; ce que tu fais à présent est plus difficile pour toi, et tu en auras plus de gloire; je sais bien que ce n'est pas dans ton goût : mais que veux-tu ? On ne consulte guère notre goût dans ce monde. Combien de personnes envient notre sort, et combien ils seraient « sots » s'ils se trouvaient à notre place !

Sans vanité, je crois que peu de monde aurait autant de courage que moi; je m'étonne quelquefois d'en avoir tant, et je remercie Dieu de m'avoir donné cette résignation, qui me donne un air calme et qui trompe tout le monde sur ma position. J'ai été un moment où j'ai cru que j'y succomberais; ma santé était vraiment bien altérée. Croirais-tu que c'est ta nomination (3) qui m'a sauvée ? Le chagrin que j'en ai ressenti m'a donné une grande secousse, et cette crise m'a été salutaire; depuis, j'ai commencé un peu à manger sans me trouver mal. Depuis, ton chagrin m'a été plus sensible que le mien; je dois me trouver mieux que toi, quand je réfléchis que tu es loin de toute ta famille, que tu n'as personne à qui tu puisses ouvrir ton cœur. Cependant, mon cher Eugène, tu peux vivre d'espérance : si le projet de l'Empereur s'exécute (4), tu peux espérer d'être heureux dans ton intérieur; tu peux toujours penser à tes amis et aimer ta femme, si elle est faite, comme on le dit, pour captiver un cœur; pense avec plaisir à ce moment-là; vois-le en beau, et tu ne seras pas tout à fait malheureux.

(1) Murat s'était plaint de n'avoir appris que par les gazettes la nomination d'Eugène comme vice-roi d'Italie et ne l'avait pas félicité. Par une lettre à Murat, datée de Milan, 28 juillet, Eugène s'était expliqué sur cet incident.

(2) La campagne préparée contre l'Angleterre, qui allait devenir celle d'Ulm et d'Austerlitz, à laquelle Eugène, maintenu à Milan, ne devait pas prendre part.

(3) Comme vice-roi d'Italie.

(4) L'Empereur pensait dès lors à marier Eugène à la princesse Auguste, fille de l'électeur de Bavière. Il avait été auparavant question d'un mariage entre le prince et M^{lle} de Périgord, nièce de Talleyrand.

Saint-Amand, 14 août 1805.

On dit que l'Empereur va venir à Lille passer la revue des carabiniers et des cuirassiers qui y sont depuis quelques jours. Comme nous ne sommes qu'à huit lieues de Lille, j'espère que nous irons le voir ; on dit qu'il retournera peut-être bientôt à Paris, mais tu sais que bien fin est celui qui en sait quelque chose.

Le prince et la princesse Murat (1) ont été à Boulogne pour voir le camp ; je pense qu'ils n'y resteront que quelques jours. Le général Baraguay d'Hilliers, qui a le commandement de la réserve en attendant que le Prince (2) y aille, lui envoie un journal de tout ce qui s'y passe. J'ai prié Louis de me le donner pour te l'envoyer, dans l'idée où je suis que cela t'intéresserait.

C'est demain la fête de l'Empereur ; pour la célébrer, nous marions, à Saint-Amand, une jeune fille à un militaire ; j'espère qu'ils seront heureux ; c'est du moins un bonheur que de pouvoir en faire.

Saint-Amand, 26 août 1805.

J'arrive de faire un bien joli voyage, mon cher Eugène (3) ; je suis un peu fatiguée, mais, demain, je t'enverrai un petit journal. En arrivant, j'ai trouvé des lettres de toi. Tu as tort de t'affecter de ne pas recevoir des lettres de maman : dans tout son voyage d'Italie, je n'en ai reçu qu'une petite ; personne n'est paresseuse comme elle ; si tu savais qu'elle ne peut pas encore parler de toi sans pleurer, tu lui pardonnerais sa paresse. J'ai eu bien du plaisir à voir ton aide de camp, et, en même temps, du chagrin de revoir toutes les personnes avec lesquelles tu étais habituellement et de ne plus te retrouver parmi elles. Je dois rendre justice à tous tes anciens camarades qu'ils m'ont beaucoup parlé de toi, qu'ils ont l'air de te regretter beaucoup. Clarke m'a dit qu'il recevait souvent des nouvelles d'Italie et qu'on disait beaucoup de bien de toi.

(1) Murat était alors gouverneur de Paris.

(2) Le prince Louis.

(3) Hortense, invitée par l'Empereur à venir passer quelques jours à Pont-de-Briques, près de Boulogne, où était installé le Quartier impérial, avait quitté Saint-Amand avec son fils aîné, le prince Napoléon-Charles, le 16 août 1805, et y était revenue le 25 août.

Savary m'a dit qu'il n'osait pas t'écrire et te donner des nouvelles, de peur que l'on n'ouvrit les lettres; mais je t'assure que tous t'aiment toujours bien. J'aurais trop de choses à te dire s'il fallait te répéter tout ce que tout le monde m'a dit de toi, et toutes les personnes qui m'en ont parlé : plusieurs m'ont dit qu'ils t'avaient écrit, mais que tu ne leur avais pas répondu.

Adieu, je t'embrasse bien tendrement; à demain. Louis me charge de te dire bien des choses. Napoléon a été bien gentil et n'est pas du tout fatigué du voyage.

J'avais écrit à l'Empereur le jour de sa fête, et c'est en me répondant qu'il m'engagea à venir passer quelques jours avec lui, ainsi que Napoléon. Ce voyage m'a fait du bien. Il n'y a rien de tel que la liberté.

Saint-Amand, 27 août 1805.

Je t'ai promis le journal de mon petit voyage, et, quoique je sois un peu fatiguée, je m'empresse de te le donner.

Je suis partie de Saint-Amand le vendredi 28 thermidor, jour de la fête de l'Empereur. La veille, nous avions fait notre fête en mariant une jeune fille à Saint-Amand, et en ayant un petit feu d'artifice le soir. Le vendredi donc, nous partîmes à cinq heures du matin : j'avais avec moi Adèle, M^{lle} de Mornay, M^{lle} Cochelet, M. d'Arjuzon (1), et toujours Napoléon.

On dit qu'il ne faut pas se mettre en route le vendredi, et je pourrais croire qu'on a raison, car nous avons eu plusieurs malheurs; le plus grand a été de nous tromper de route, car je désirais aller coucher à Montreuil, et, tous mes domestiques s'étant mis dans la tête que j'allais droit à Boulogne, me menèrent à Saint-Omer. Ce n'était pas trop mon chemin de retourner à Montreuil, mais, comme M^{me} Ney m'attendait, je me décide à faire douze lieues de plus. Je n'arrivai chez M^{me} Ney qu'à quatre heures du matin : elle m'attendait; les aides de camp de son mari étaient venus au-devant de moi. Elle est très bien logée dans un petit château, près de Montreuil. La seconde voiture où était la nourrice n'étant pas arrivée, je couchai Napoléon près de moi : il avait si bien dormi dans la voiture qu'il ne demandait qu'à jouer; je

(1) Premier chambellan de la princesse Hortense.

passai donc la nuit blanche, et je partis pour Boulogne à onze heures. J'arrivai chez M^{me} Murat qui a un petit château tout près de Pont-de-Briques; c'est très petit, mais nous nous arrangeâmes; nous étions deux ou trois dans une même chambre. J'allai tout de suite chez l'Empereur qui me reçut à merveille. J'eus le plaisir d'y voir ton aide de camp et de parler de toi. Je comptais t'écrire par lui, mais, vraiment, je n'en ai pas eu le temps. Je dinai chez l'Empereur avec Napoléon, le prince Joseph, le prince et la princesse Murat. Après le diner, je fis quelques parties d'échecs avec l'Empereur : j'étais si fatiguée que je m'endormis en jouant; il s'en aperçut et me renvoya me coucher. Il mit à ma disposition une voiture à six chevaux pour tout le temps que je serais à Boulogne, et il donna l'ordre au général Defrance de m'accompagner partout à cheval.

Le dimanche matin, je vins avec la princesse Murat dire bonjour à l'Empereur, et, de là, nous allâmes ensemble voir Boulogne. Le maréchal Soult, le général Andréossi, l'amiral La Crosse vinrent à cheval nous escorter jusqu'au camp de gauche; nous passâmes toute la ligne en revue; je descendis dans la baraque du prince Joseph pour déjeuner; il me mena, après, voir plusieurs baraques de soldats; de là, je repassai à Boulogne pour aller à la Tour d'Ordre et voir le camp de droite. M^{me} Murat, qui était un peu fatiguée, me quitta là; je visitai de même tout le camp. Le général Saint-Hilaire et plusieurs colonels vinrent de même à ma voiture jusqu'à Wimeux. Je fis le tour du port; je descendis dans un paquebot. Partout les matelots criaient : « Vive l'Empereur ! » Mes chevaux étaient bien fatigués : je m'arrêtai dans la baraque des officiers de marine. Napoléon demanda à manger, et tous ces messieurs s'empressèrent de nous apporter leur diner, entre autres un gigot de mouton qui était excellent; tu sens bien qu'il fallut y goûter; Napoléon était vraiment bien gentil et leur distribuait à tous des petits gâteaux; on but à notre santé, et nous partîmes pour rejoindre l'Empereur qui allait passer la revue des grenadiers près de là. En arrivant à la manœuvre, l'Empereur me fit descendre; il donna la main à Napoléon et nous fit courir, ne s'occupant plus que de ses manœuvres. Il ordonna les feux. Nous étions juste devant la ligne : il me demanda si j'avais peur; mais je lui répondis qu'avec lui, per-

sonne ne devait avoir peur. Napoléon était charmé, il criait : « Feu, tous ensemble. » En sortant de là, il dit : « Mon Dieu, que je voudrais que « Tété » (1) ait vu cela ; comme c'est beau la guerre ! » Je rentrai vite de la manœuvre pour m'habiller et aller dîner chez l'Empereur ; nous fîmes encore une partie d'échecs, ce qui ne m'amuse pas beaucoup, et je retournai à dix heures me coucher.

M^{me} Ney était venue avec moi à Boulogne : elle logeait avec M^{me} Lambert (2) et elle m'accompagnait partout.

Le lundi, il fit un temps affreux, ce qui m'empêcha d'aller sur mer comme j'en avais le projet. J'allai toujours dîner chez l'Empereur et, après le dîner, il envoya chercher Adèle et M^{me} Ney. Elles firent une partie de whist et moi toujours ma malheureuse partie d'échecs : j'avais engagé l'Empereur à les faire venir, car je désirais bien que le général Bertrand vit Adèle. On en dit beaucoup de bien ; je voudrais bien que l'Empereur fit ce mariage-là ; il ne la trouve pas assez riche pour lui, mais, malgré cela, j'espère l'emporter.

Le mardi, M^{me} Ney partit de bonne heure pour me préparer une petite fête qu'elle voulait me donner le soir. Moi, je fus tout droit à Étapes : je vis le port, la baraque de l'Empereur et une manœuvre charmante que le maréchal Ney fit pour moi. Je restai longtemps à pied, ce qui me fatigua un peu, mais cela ne m'empêcha pas de danser le soir chez M^{me} Ney : la salle de bal était fort jolie, toute arrangée en fleurs avec mon chiffre. Je vis le général Dutailly, qui est fort amoureux d'Adèle, mais le maréchal Ney ne veut pas en entendre parler. Aussi ai-je été obligée de lui dire qu'elle était promise. Le bal dura jusqu'à quatre heures ; je devais partir pour retourner à Saint-Amand, mais l'Empereur m'avait engagée à rester quelques jours de plus, espérant que le vent changerait et que je pourrais voir la flottille dehors, ce qui est très beau, mais le vent a toujours été contraire à mes vœux et je suis partie sans voir un petit combat ; ce n'est pas bien gai ; aussi ne le regretterai-je pas beaucoup.

La nuit que j'étais au bal, l'Empereur a embarqué toute l'armée ; ils croyaient tous partir : on dit que cela se fait en fort peu de temps.

(1) Surnom donné au prince Eugène par son neveu, le petit Napoléon-Charles.

(2) Alexandrine Pannelier, baronne Lambert, cousine germaine d'Églé Ney.

En retournant, le mercredi matin, sur toute la route, on nous disait : « L'Empereur est parti, toute l'armée est embarquée. » Tu juges de notre impatience d'être à Boulogne. Le général DeFrance croyait ne pas arriver assez tôt pour être de l'expédition. On dit que toute la nuit l'Empereur courait sur toute la flottille et voyait lui-même si tous les soldats avaient leur place. En arrivant, tout était déjà dans l'ordre accoutumé ; je fus cependant sur-le-champ à Boulogne pour voir encore un peu le remue-ménage. Les chevaux seuls étaient restés embarqués.

Je désirais faire une petite course sur mer, mais les marins s'y sont opposés ; je fus remise au lendemain à la marée qui était à huit heures ; je fus exacte et j'allai dans la chaloupe de l'amiral jusqu'à Wimereux ; le maréchal Soult nous suivait dans la sienne : la mer était fort grosse ; le général DeFrance et M. d'Arjuzon étaient dans un état terrible. J'ai été bien méchante, car j'en ai bien ri. Je suis revenue déjeuner à la Tour d'Odre et dîner toujours chez l'Empereur. Nous avons eu encore un jour de pluie et le samedi, jour de mon départ, je fus le matin dire adieu à l'Empereur. Je m'embarquai sur le vaisseau amiral : je fis à peu près trois lieues sur mer jusqu'à Ambleteuse ; j'étais fort près des Anglais. En arrivant dans le port d'Ambleteuse, le maréchal Davout, ainsi que l'amiral batave (1), vinrent me prendre dans une chaloupe charmante. Je traversai toute la flottille au son de la musique et des cris de « Hourra ! » Le maréchal Davout me donna un fort beau déjeuner sous une tente avec tous les généraux et les colonels de son armée : j'étais entre lui et l'amiral dont tout le monde fait l'éloge, surtout depuis son dernier combat avec les Anglais, lors de son passage avec le maréchal Davout. Pendant le déjeuner, on a chanté des couplets et des rondes et les grenadiers répétaient le refrain ; ils m'ont tous escortée pendant longtemps.

Je me suis arrêtée à Calais pour voir le port et recevoir, dans la fameuse auberge, tous les colonels de dragons ; j'ai été ensuite coucher à Dunkerque.

Le lendemain, j'ai reçu, à six heures du matin, des visites de corps ; j'ai été visiter le camp où il n'y a plus beaucoup de

(1) L'amiral hollandais Ver Huell, commandant la flottille, qui avait rallié Ambleteuse en messidor.

troupes; j'ai vu le port et une frégate que l'on nomme la *Milanaise* et qui sera bientôt lancée.

J'ai vu ce bon M. Emmery (1) et je suis repartie en passant par Cassel, d'où l'on découvre tant de villes de guerre. Je ne me suis pas arrêtée à Lille et je suis arrivée à onze heures du soir à Saint-Amand, très fatiguée comme tu peux bien le penser, mais bien contente de mon joli voyage. On a cherché à me plaire partout, car on m'a beaucoup parlé de toi. Adieu, mon cher Eugène, mon meilleur ami, aime-moi toujours bien.

P.-S. — M. de Flahaut (2) et Lagrange ont été bien aimables pour toi; j'ai eu du plaisir à en parler; ce sont les seuls qui m'entendaient, car, comme ils sont encore jeunes, ils ne connaissent pas l'ambition, et, comme moi, ne voyaient que du triste dans ta position.

30 août 1805.

Toute la division du général Nansouty, qui était à Lille, vient de partir pour aller sur le Rhin; tous les dragons quittent aussi les côtes, et la division de grenadiers commandée par le général Oudinot a aussi l'ordre de marcher. Tu vois que ce sont de grands motifs de croire à la guerre continentale. Le maréchal Duroc (3) est parti incognito de Boulogne, pour aller je ne sais où, mais il est passé par Bruxelles; voilà toutes mes nouvelles.

J'avais oublié de te dire, dans ma dernière lettre, que j'avais parlé de toi avec l'Empereur; je lui ai dit combien tu désirais faire ce qui lui serait agréable, et que, si tu ne remplissais pas exactement ses vues, il n'y aurait jamais de ta faute; que tu étais bien triste d'être séparé de lui; que je désirerais bien que tu fusses marié. Il m'a répondu à cela qu'il faudrait trouver une petite Parisienne. Je t'avoue que cela m'a étonné beaucoup, mais j'ai pensé que, peut-être, il ne se souvenait plus qu'il m'avait parlé autrement cet hiver, et qu'il ne voulait pas me faire part de ses projets.

(1) Banquier de Dunkerque, qui, pendant la Révolution, avait rendu les plus grands services à Joséphine, en lui faisant parvenir les fonds envoyés de la Martinique par sa mère.

(2) Flahaut était alors lieutenant de cavalerie et aide de camp de Murat.

(3) Duroc n'était pas maréchal de France, mais grand maréchal du palais. Il était envoyé à Berlin pour demander l'alliance de la Prusse en échange du Hanovre.

Du reste, il a été fort bon pour moi; il a beaucoup caressé Napoléon. Un jour, devant Murat et sa femme, il nous dit : « Ce pauvre enfant, je le plains; il serait bien plus heureux s'il avait trois cent mille livres de rentes, et qu'il puisse jouir de sa liberté, que de gouverner un grand pays; c'est une chose bien triste (1). » Tu sais que je n'aime pas beaucoup que l'Empereur prédise l'avenir à ce pauvre petit. Qui sait ce qu'il deviendra? Et, en attendant, c'est lui faire des jaloux et des ennemis. Adieu, mon cher Eugène, je t'embrasse comme je t'aime.

Saint-Amand, 9 septembre 1805.

On fait bien des nouvelles, mon cher Eugène. On dit que tu as sous tes ordres en Italie les maréchaux Masséna et Jourdan (2); l'Empereur commande sur l'Inn, ayant le prince Murat pour lieutenant; toutes les armées qui étaient sur les côtes sont commandées de même; seulement elles viennent toutes sur le Rhin. Écris-moi si cela est vrai pour ce qui te regarde.

Maman est à Malmaison avec l'Empereur. On dit qu'ils partiront bientôt pour Strasbourg. Je dois rester encore quinze jours ici, ce qui est bien triste, car j'ai bien peur de ne plus retrouver maman à Paris, et il y a bien longtemps que je ne l'ai vue. On dit que les eaux lui ont fait du bien (3); je parle comme tu vois toujours par « on dit », car elle ne m'écrit pas plus qu'à toi. J'avais un peu hérité de cette paresse, mais, depuis que mon cher Eugène est loin de moi, on ne peut plus me reprocher ce défaut : j'ai trop besoin de ses réponses pour ne pas lui écrire souvent.

Adieu, mon cher frère. Si nous restons encore longtemps dans ce vilain pays, j'ai peur d'avoir le spleen ou les fièvres, car le pays est triste et malsain.

P.-S. — L'Empereur a écrit à Louis pour lui dire qu'il désirait, ne pouvant faire la guerre à cause de sa santé, qu'il

(1) L'Empereur avait eu l'intention d'adopter le petit Napoléon-Charles pour en faire son héritier.

(2) Dans l'organisation nécessitée par la campagne contre l'Autriche, Masséna, qui venait de remplacer Jourdan, commandait l'armée d'Italie, mais il n'était pas sous les ordres d'Eugène.

(3) Pendant que l'Empereur était à Boulogne, Joséphine était allée aux eaux de Plombières.

prit le gouvernement de Paris. Je ne sais pas ce qu'il en résultera, car cela ne fait pas grand plaisir à Louis, et je n'en entends plus parler.

PENDANT LA CAMPAGNE D'AUSTERLITZ

[Paris], ce mardi, 30 fructidor
[an XIII, 17 septembre 1805].

Je suis arrivée dimanche soir de Saint-Amand, mon cher Eugène. L'Empereur avait écrit à Louis pour lui dire de venir sur-le-champ : il est définitivement gouverneur de Paris (1).

Hier matin, Lavallette m'a apporté une lettre de toi : j'ai bien senti le désir que tu montres de faire la guerre.

Je suis partie pour Saint-Cloud à midi ; j'ai pleuré en embrassant maman. Nous avons beaucoup parlé de toi, comme tu le penses bien.

J'ai été voir l'Empereur ; il m'a très bien reçue ; il m'a dit : « Eh bien ! ton frère, qu'est-ce qu'il dit ? » Je lui ai répondu que tu étais bien triste de ne pas faire la guerre, mais que tu l'espérais toujours ; que tu servirais avec plaisir sous Masséna. Il m'a plaisantée en me disant : « Comment ! vous demandez qu'il se batte ? Et, s'il est tué, le pauvre petit frère... » J'ai cru voir cependant, dans son air, qu'il n'était pas très bien décidé à ne pas te laisser servir ; je lui en ai encore parlé une fois, mais il a toujours changé de conversation en riant, ce qui me donne de l'espérance, car tu sais que, quand il ne veut pas une chose, il le dit tout simplement : « Cela ne se peut pas ».

Croirais-tu que cela m'a paru bien extraordinaire de me retrouver dans une Cour ? Toutes les petites intrigues étonnent quand on sort d'une solitude comme celle que j'ai quittée.

Maman se conduit très bien dans tout cela ; elle n'est plus jalouse, ce qui est un grand point ; l'Empereur est fort bien pour elle ; mais adieu, je vais aller voir M^{me} Murat et maman.

Paris, 20 septembre 1805.

Je vais presque tous les jours à Saint-Cloud voir maman. On dit que l'Empereur part bientôt ; il n'est pas encore décidé si maman ira.

(1) Le décret nommant Louis gouverneur de Paris fut signé le jour même où cette lettre fut écrite, le 17 septembre.

La Cour est comme de ton temps, tout aussi triste ; on ne fait pas grand chose ; seulement, avant-hier, j'y ai été seule diner, et quand l'Empereur a été travailler, nous nous sommes mis à danser, à répéter la Monférine et à te regretter, ce qui est notre refrain. Comme j'égaie les soirées de Saint-Cloud, on trouve que je n'y vais pas souvent, et on a la bonté de trouver que, quand je n'y suis pas, on est toujours en cercle, ce qui est bien triste. Cela me donnerait de la vanité, si j'en étais capable.

Maman a causé avec l'Empereur de toi et elle a beaucoup d'espérance, dans le peu qu'il lui a dit, que tu seras employé plus activement, car tout le monde sent bien que tu ne peux pas rester à Milan tranquillement pendant qu'on se battra.

Tu en as sans doute écrit quelque chose à l'Empereur : si tu ne l'as pas fait, je t'engage à lui mander combien tu serais triste de ne pas te battre, et il est bon qu'il le sache de toi.

Paris, 23 septembre 1805.

L'Empereur est dans ce moment au Sénat ; il part cette nuit pour Strasbourg avec l'Impératrice. Ils iront jour et nuit, et les dames rejoindront après. Paris sera bien triste et, malgré toutes les promesses que j'ai de recevoir souvent des nouvelles, j'ai bien peur d'être souvent dans l'inquiétude. Si tu fais la guerre, comme j'en suis presque sûre, j'espère que tu m'éciras. Pense combien je serai tourmentée, et quand tu ne pourras pas, charges-en M. Bataille.

Adieu, mon cher Eugène ; je vais m'habiller pour aller à Saint-Cloud.

28 septembre 1805.

Tout le monde est parti. Paris est triste. La guerre rend tous les esprits inquiets. Louis a l'ordre, si les Anglais débarquent, d'aller sur les côtes, avec ce qu'il a de troupes.

Nous avons appris par le télégraphe que l'Empereur était arrivé à Strasbourg. Je crois qu'il ne tardera pas à passer le Rhin ; aussi les premières nouvelles seront-elles attendues avec bien de l'impatience. Nous sommes dans une crise et j'espère que nous en sortirons aussi heureusement que de celles qui sont passées...

Adieu, mon cher Eugène, je t'embrasse bien tendrement : mes petits-enfants se portent fort bien.

Ce dimanche, 14 vendémiaire [an XIV, 6 octobre 1805].

Je ne reçois plus de tes nouvelles, mon cher Eugène. Dis donc à M. Bataille (1) de m'écrire, si tu n'en as pas le temps. Nous attendons des nouvelles comme le Messie.

Maman a reçu une lettre de l'Empereur, de Sollingen : il paraît fort tranquille; maman reste toujours à Strasbourg. Dans sa dernière lettre, je crois qu'elle s'est trompée, car il est impossible que Marmont ait passé le Danube (2) : comme elle était pressée, elle a peut-être mis un nom pour un autre, et moi je t'aurais mis dans l'erreur en copiant fidèlement sa lettre.

Paris est d'une tristesse affreuse. On ne s'occupe que de politique, et moi-même je suis toute la matinée avec le journal et la carte. Tu vois qu'il n'y a plus d'enfants.

J'ai vu Jérôme : il m'a beaucoup parlé de sa femme (3). Il croit qu'on veut le marier et se dispose bien à refuser, car il aime toujours sa femme et compte bien ne jamais se remarier; du moins c'est ce qu'il dit.

Adieu, mon bon Eugène; des nouvelles, ou je me fâche.

18 octobre 1805.

Je reçois tous les jours des nouvelles, mon cher Eugène, mais je ne te les envoie plus, car je sais que tu en as directement de l'armée. Cependant, maman m'a envoyé hier une lettre qu'elle venait de recevoir de l'Empereur : il disait que tout lui annonçait *la campagne la plus brillante, la plus courte et la plus heureuse qui ait été faite*, ce sont ses expressions. C'est bien encourageant, mais, quand on pense aux pleurs que ces victoires mêmes vont faire répandre, je t'assure que cela rend toute triste. Justement, ce sont deux colonels que je connaissais qui ont péri aux premières affaires. Le bruit court dans le commerce que nous avons gagné la grande bataille qui devait avoir lieu près d'Ulm. Mais on dit qu'il y a beaucoup de monde de tué, entre autres un aide de camp de l'Em-

(1) Aide de camp d'Eugène.

(2) Marmont, le 6 octobre, était encore sur la route d'Eichstadt, comme les autres corps d'armée; il était en vue du Danube, mais ne l'avait pas encore franchi.

(3) Elisabeth Paterson, que Jérôme avait épousée à Baltimore le 24 décembre 1803. Ce mariage avait été annulé par décret impérial du 2 mars 1805.

pereur. Nous attendons les nouvelles ce soir. Mais juge combien on désire et on redoute l'arrivée du courrier.

Je n'ose pas te dire mon bonheur de savoir que tu ne te bats pas : dans quelles inquiétudes je serais, mais sans doute que tôt ou tard ce sera ton tour ; je sais combien tu le désires, et je ne pense qu'avec chagrin à ce moment-là, malgré tout mon désir de penser comme toi.

Ce pauvre Lacuée, comme je le regrette ! Il avait été malheureux, mais, peut-être, après la guerre, aurait-il retrouvé le bonheur qu'il avait perdu par une étourderie (1). Comme on est triste en temps de guerre ! Je pense quelle est la pauvre veuve que nous aurons à consoler ; les aides de camp de Louis sont presque tous mariés. Mon Dieu, ces vilains Autrichiens qui ne veulent pas nous laisser en paix ! Je puis dire que je suis née en temps de guerre et que je n'ai vu que cela ; quand viendra donc le temps où nous serons un peu tranquilles, car, pour le bonheur, qui est-ce qui l'a ? On peut se contenter de *l'intérêt dans le calme*, mais c'est encore bien difficile à trouver.

25 octobre 1805.

Maman m'envoie une lettre qu'elle reçoit de l'Empereur ; il dit qu'il va battre les Russes et il finit sa lettre en disant : « Je pense que Masséna doit être à Vicence ; dès l'instant que je serai tranquille sur l'Italie, Eugène se battra. » Je suis sûre que tu seras bien heureux de cela, et moi je commence à trembler. Moi qui ne connais personne à l'armée d'Italie, je ne m'occupais que de celle du Rhin, mais à présent comme je vais être partagée, et comme je serai inquiète si tu ne me donnes pas souvent de tes nouvelles ! Je me repose sur M. Bataille pour le faire, les jours où tu ne le pourras pas.

Comme les succès de l'armée du Rhin sont inconcevables et comme on est fier d'appartenir à l'Empereur (2) ! Hier au soir, il y a eu une petite dispute entre Louis et Mme Murat. Louis soutenait que, dans cette campagne, tout était dû au génie de l'Empereur et que personne n'avait rien fait. Tout

(1) Gérard Lacuée, frère du futur comte de Cessac, avait été tué à Gunzburg le 9 octobre 1805, étant colonel du 59^e de ligne ; aide de camp du Premier Consul depuis 1800, il avait été cassé de ses fonctions le 6 mars 1804 pour être allé faire une visite à Moreau, pendant le procès de ce dernier.

(2) Mack avait capitulé dans Ulm le 19 octobre.

cela est possible. mais c'était inutile à dire ; M^{me} Murat s'est un peu fâchée et a dit : « Comment ? Vous dites à des personnes qui se fatiguent et qui courent risque d'être tuées, qu'elles n'ont rien fait... » Heureusement, j'étais là et j'ai ramené la paix. J'ai grondé Louis après ; je lui ai dit que c'était mal, qu'il ne fallait jamais humilier l'amour-propre de personne. Il m'a répondu qu'elle en avait trop, et qu'à l'entendre on croirait que Murat avait tout fait, tandis qu'il ne faisait jamais que ce que l'Empereur disait. Je lui ai répondu que c'était toujours un mérite, et notre dispute en est restée là. Je pense cependant que Murat le saura et que ce sera lui qui sera le plus piqué.

L'Impératrice reste, à ce qu'il paraît, tout l'hiver à Strasbourg ; les quatre dames qui ont été avec elle sont M^{mes} de Ségur, de Talhouet, de Canisy, de Turenne, et M^{me} Lavallette. M^{me} Ney a été la rejoindre il y a six jours ; M^{me} de Lauriston est partie avec son mari il y a deux jours : elle restera à Strasbourg et lui va rejoindre l'Empereur. M^{me} Lannes est partie hier. Tu vois qu'il y a beaucoup de dames auprès de l'Impératrice : elles sont plus près des nouvelles et je conçois que ce soit un bonheur.

Adieu, mon cher Eugène, je t'embrasse. Mande-moi tout de suite les nouvelles que tu auras de l'Empereur ; je désire que tu sois content et cependant je tremble.

P.-S. — Je pense que l'Empereur ne veut pas que des revers passent sur ton compte, et qu'il veut être sûr des succès de l'armée d'Italie, ou bien, sachant ce pays tranquille, il te fera venir près de lui.

9 novembre 1805.

Louis vient de recevoir le bulletin que tu lui envoies, mon cher Eugène, mais il m'a paru fâché de toute la cérémonie que tu y mets ; il m'a dit qu'il t'avait écrit comme autrefois ; mais que toi, tu ne le traitais plus comme ton beau-frère et ton ancien camarade, ce qui le fâche.

Tu sais sans doute déjà que j'ai vu quelqu'un qui t'intéresse. J'avais besoin de savoir comment tu te portais et j'ai été heureuse de voir quelqu'un qui t'aime et que tu aimes. Elle est bien gentille et bien intéressante ; il viendra un temps où cette pauvre petite sera bien chagrine, mais, alors, je la

prendrai sous ma protection, car elle est vraiment honnête ; elle ne voit personne ici, et, sans son petit voyage, elle serait morte de chagrin de ne plus te voir.

Nous sommes bien tristes à Paris ; on ne voit que guerre de tous les côtés. Je crois que Louis ne tardera pas à partir, car on parle beaucoup d'une descente en Hollande ; on dit même que le maréchal Augereau a l'ordre d'y aller ; mais tout cela n'est pas officiel.

L'Impératrice est toujours à Strasbourg. Je crois que l'Empereur compte toujours la faire venir à Munich, mais quand tout sera plus tranquille.

Je fais un petit château en Espagne ; mais je ne désespère pas qu'il ne réussisse ; tu sais qu'on parle toujours de ton mariage ; je pense que, s'il y avait une trêve, ce serait le temps de le faire (1) ; j'en ai écrit quelque chose à maman. Mais surtout qu'on ne m'oublie pas et que toutes les autorités soient mises en avant pour me faire venir ; on ne pourra pas me refuser et je serais trop triste si je restais seule loin de toi dans ce moment-là. Sans vanité, je crois qu'il y aura des personnes qui, si elles s'y trouvent, seront heureuses de m'avoir, et puis je te porterai bonheur. Songe que tu n'étais pas au mien, et espérons que le tien sera plus heureux.

14 novembre 1803.

C'est aujourd'hui le jour de ta fête et de la mienne, mon cher Eugène. Croirais-tu que je n'ai fait que pleurer quand on est venu me donner des bouquets ? J'ai pensé à l'année dernière où j'avais eu le bonheur de t'embrasser, et j'ai pensé combien cette année était triste pour nous deux, puisque nous sommes séparés. J'espère toujours cependant que nous nous verrons bientôt ; l'espérance est une bien bonne chose, je m'en aperçois tous les jours ; mais ce qui vaut encore mieux que cela, c'est la certitude réciproque de notre attachement qui ne cessera jamais, j'en suis bien sûre.

Mes petits enfants se réunissent à moi pour t'embrasser et te souhaiter une bonne fête.

(1) Allusions au mariage projeté entre Eugène et la princesse Auguste.

21 novembre 1805.

Combien ton portrait m'a fait plaisir, mon cher Eugène! Je ferai faire pour toi le portrait de mes petits enfants, mais, n'ayant pas regardé le jour de notre fête, elle m'a surprise, et ils n'ont pas été prêts. Je suis bien aise qu'on t'ait fêté; je suis sûre que c'est du fond du cœur, car tu es bien aimé en Italie.

Je ne devine pas ce que l'Empereur va faire en Allemagne; mais M. de Rémusat est venu chercher tous ses habillements du couronnement. On parle beaucoup de la paix. On parle aussi de ton mariage, et puis de te faire roi d'Italie : ce ne sont pas des nouvelles de Paris, mais de M. de Talleyrand. L'Empereur lui a dit un jour en lui parlant de toi : « Comme ce jeune homme s'est formé! A présent, il est en état de gouverner aussi bien que moi. »

M^{me} de Cetto (1) est venue lundi dernier me voir. Elle m'a beaucoup parlé de la princesse Auguste, et combien elle rendrait son mari heureux, qu'elle était sûre qu'elle le serait aussi avec toi; que, si l'Empereur en avait toujours l'idée, cela serait bientôt fait; qu'elle m'en parlait parce qu'elle pensait que je devais le savoir. Je lui ai dit que si elle le rendait heureux, je l'aimerais de toute mon âme, que je savais qu'on en disait beaucoup de bien et que je ne pouvais pas faire un plus grand éloge de toi que d'assurer que, même n'aimant pas ta femme, tu la rendrais fort heureuse. C'est ce que je pense. Aussi, mon cher Eugène, j'ai demandé à M^{me} de Cetto si la jeune personne le savait. Elle m'a dit qu'elle le croyait; que, quand M. de Cetto avait été en Bavière, il avait parlé de toi devant elle, et qu'elle était devenue fort rouge. Son frère, qu'elle aime beaucoup, est enchanté de toi (2); il ne fait qu'en parler. Tâche donc de te plaire dans cette idée-là, d'y penser un peu.

J'espère bien que si tu es roi d'Italie, cela ne t'empêchera pas de venir souvent à Paris, car je maudirais bien ta royauté. C'est terrible, dans notre position, de n'avoir pas un peu

(1) La baronne de Cetto, de la maison de Deux-Ponts, était la femme du représentant de la Bavière à Paris, qui avait puissamment contribué à l'alliance de ce pays avec la France.

(2) Le prince de Bavière, futur roi sous le nom de Louis I^{er}, venait de passer quelque temps à Monza, résidence du prince Eugène.

d'ambition! Nous serions souvent bien heureux de choses qui nous causent du chagrin.

P.-S. — Je t'envoie une relation particulière du combat de Cadix (1).

3 décembre 1805.

Quel bonheur, mon cher Eugène, la paix. J'espère du moins que ce sera pour tout de bon, et pour longtemps (2).

Viens-tu à Paris? Vas-tu à Munich? Mon Dieu, je voudrais être plus vieille d'un mois. On parle beaucoup de ton mariage, et tout le monde s'en réjouit.

La famille de M. de Berchiny est fort inquiète de lui: il est dans l'armée du prince Charles (3); tu serais bien aimable de t'en informer et de m'en donner des nouvelles. Tu te souviens sans doute de lui: étant petits, nous jouions ensemble; il était au collège avec toi.

5 décembre 1805.

Moi qui me réjouissais de la paix, mon cher Eugène, et tu vas peut-être te battre! On parle beaucoup à Paris du débarquement de Naples (4). Lavallette n'avait pas voulu m'en parler, de peur de m'inquiéter, mais il avait tort; est-ce que je n'ai pas de courage? Quand mes fils seront grands et qu'ils iront se battre, je pleurerai en les quittant; mais je ne ferai pas un pas pour les retenir. Dis à Lavallette qu'il ne me cache plus rien de ce que tu lui écris, car je serais bien plus inquiète si, me croyant plus faible que je ne le suis, tu crains de me donner de l'inquiétude. J'ai bien dans l'idée que l'Empereur ira en Italie, tu serais bien heureux de te battre sous ses yeux et je t'assure que je n'en serais pas fâchée non plus. Adieu, je t'embrasse, j'ai toujours recours à M. Bataille pour me donner de tes nouvelles, quand tu n'en auras pas le temps.

J'ai vu avec plaisir combien tu es aimé, car tout le monde prend bien de l'intérêt à ton mariage.

(1) Trafalgar, 21 octobre 1805.

(2) La bataille d'Austerlitz avait été livrée la veille du jour où cette lettre fut écrite et la paix ne fut signée que le 26 décembre; mais, le 20 novembre, le général Giulay et M. de Stadion étaient venus demander les conditions de Napoléon, ce qui avait donné lieu au bruit auquel Hortense fait allusion.

(3) L'archiduc Charles.

(4) Le 20 novembre 1805, une petite armée anglo-russe avait débarqué à Naples.

LE MARIAGE D'EUGÈNE

30 décembre 1805.

Il faut avouer que je suis bien malheureuse; je vais fâcher tout le monde et cependant je serai toujours la plus triste. L'Empereur écrit, du 13, à Louis; il lui mande de me faire partir sur-le-champ, avec Napoléon, pour Munich (1).

Cette invitation met Louis au désespoir; c'est un homme perdu, déshonoré si sa femme part sans lui; aller retrouver sa mère, son beau-père et peut-être son frère, tout cela n'est rien pour lui. Moi, toujours habituée aux sacrifices pour avoir, tout au plus, la paix, je cède, mais je vois qu'il me reviendra de tout cela beaucoup d'ennuis, beaucoup de chagrin si tu y vas, du côté de l'Empereur de la gronde sur ma faiblesse et, du côté de mon mari, pas plus de bonheur qu'à l'ordinaire. Je reste donc avec la consolation qu'il n'y a que moi qui souffre, et que, si l'on me fait du chagrin, je n'en fais du moins à personne.

Si cependant ton mariage, dont on parle beaucoup, se faisait à Munich, je me révolterais peut-être bien un peu et je t'engage bien à passer par Paris, car nous irions ensemble jour et nuit; on n'aurait plus à m'alléguer que je suis seule, car c'est la seule excuse qu'on puisse me donner.

Adieu, mon cher Eugène; si l'on te demande, n'oublie pas de passer par Paris; ne crains pas que je te retarde, tu sais que je ne suis pas petite maîtresse. Malgré mon chagrin, j'ai été bien sensible au souvenir de l'Empereur.

P.-S. — De toute manière, je n'emmènerai pas Napoléon: il fait trop froid, ce serait lui faire du mal.

8 janvier 1806.

J'apprends à l'instant que ton mariage se fait à Munich, mon cher Eugène, et que je n'ai pas le temps d'y aller (2). Je ne puis te dire le chagrin que cela me fait. Depuis que je le sais, je ne fais que pleurer. Comment! je ne serai pas près de

(1) Le mariage d'Eugène avec la princesse Auguste de Bavière allait être célébré à Munich le 14 janvier 1806.

(2) Napoléon, se rendant compte des résistances de la Cour de Bavière, avait décidé de brusquer les choses.

toi dans un moment aussi important ! Pense un peu à moi, mon cher Eugène, car je suis la seule à plaindre. De te voir un instant m'aurait consolée de tant de chagrins ! J'en avais bien besoin ; mais j'espère que tu auras du bonheur pour nous deux. Parle de moi à ta femme, dis-lui combien je l'aime et combien je suis chagrine de ne pas la voir. On en dit tant de bien que ce mariage me rend bien heureuse. Mais, comme elle aura du chagrin de quitter tout de suite sa famille ! Je suis sûre que tu remplaceras tout auprès d'elle quand elle te connaîtra ; mais tu trouveras ses regrets tout simples, car est-il rien de plus triste que de se séparer de sa famille ?

Montre-lui ma lettre : je veux qu'elle connaisse tous mes regrets et qu'elle m'aime un peu. Écris-moi, je te prie. Dis-moi tout ce que tu penses. Fais que j'aie un moment d'illusion et que je me croie parmi vous. Viendras-tu à Paris ? Mon Dieu, que je suis malheureuse de ne pas être près de toi ! Il me semble qu'on ne m'aime plus, qu'on ne pense plus à moi. Maman même ne m'écrit pas ; elle ne sait donc pas tout le chagrin que je dois avoir. Chaque chose que je commande pour ton mariage me perce le cœur, tandis que cela devrait me rendre heureuse puisqu'il s'agit de ton bonheur. Mais je n'y suis pas, et qui sait où je te reverrai ? Il n'y a que toi qui ne m'ait pas fait de chagrin, qui m'aime pour moi, qui, enfin, soit ma seule consolation, et je ne vivrai pas avec toi ! Cette idée me fait bien de la peine. Je ne sais vraiment ce que je t'écris. Ne montre pas ma lettre, car on n'y comprend peut-être rien, mais, toi, tu y verras tout mon attachement et mon chagrin de ne pas être près de toi.

P.-S. — Je t'envoie mon portrait que je t'avais fait faire et que je comptais te donner moi-même.

16 janvier 1806.

Lavallette a du t'écrire, mon cher Eugène, et te raconter toute notre petite fête d'hier. Plusieurs de tes chasseurs, tes trompettes, ton appartement et ton portrait, il n'en fallait pas tant pour me faire pleurer ; cependant la fête m'a été fort agréable (1). J'ai pensé que c'était un jour de bonheur pour

(1) Le 14 janvier, jour où la bénédiction nuptiale fut donnée, à Munich, au prince Eugène et à la princesse Auguste, une fête avait été offerte à Paris à la princesse Hortense.

toi, et qu'il fallait me réjouir, ne plus penser à notre séparation, quoiqu'elle soit bien pénible dans ce moment-ci.

L'Empereur a eu la bonté de m'écrire; il me dit que tu épouses une femme charmante et que j'aurai en tout une sœur digne de moi. Tu vois qu'il me gâte et que cela pourrait me donner de la vanité si je ne connaissais son indulgence pour moi.

J'espère que ta femme m'écrira un petit mot; il me tarde de ne plus être en cérémonie avec elle. Dis-lui bien comme je l'aimerai ou plutôt comme je l'aime déjà, car, à présent, elle est ma sœur, et mon attachement sera partagé entre vous deux. Je crois que tu ferais bien d'écrire un petit mot à Louis; je te dirai que je ne lui ai rien dit de ton mariage; il l'apprendra par les journaux. J'aurais eu trop de reproches à lui faire et j'ai préféré le silence: s'il le sent, c'est assez expressif; mais toi, tu dois ignorer tout cela, et, comme l'Empereur en a fait part à toute la famille et qu'il n'a pas pensé à Louis, je crois que tu ferais bien de le faire.

Écris-moi donc ce que tu deviens. Ta maison est charmante, c'est la plus belle de Paris et la plus soignée (1); l'appartement du bas, qui est le moins beau, a eu le plus grand succès hier. J'ai dansé avec un de tes chasseurs; c'est un capitaine qui a une blessure au nez. Ils parlent tous de toi et demandent toujours quand ils te verront. Tu aurais vu que tu n'es pas aimé par moi seule, si tu avais été hier parmi nous.

Tout le monde était attendri de se retrouver dans cette jolie galerie où nous nous sommes tant amusés et de ne t'y voir qu'en peinture, car ton portrait faisait un peu illusion; il est si ressemblant: c'est celui de Gérard. Il était couronné de myrtes; il ne nous manquait que celui de la princesse Auguste, mais j'espère bien que tu me l'enverras.

Adieu, mon cher Eugène; de tes nouvelles surtout. Pense combien je suis triste et combien j'ai besoin de cette consolation.

(1) Le prince Eugène avait acheté en 1802 l'hôtel de Villeroy, rue de Lille (aujourd'hui ambassade d'Allemagne) et en avait fait l'une des demeures les plus somptueuses de Paris. C'est là qu'avait eu lieu la fête à laquelle Hortense fait allusion plus haut.

4 février 1806.

Comme il y a longtemps que je ne t'ai pas écrit, mon cher Eugène, mais comme j'ai parlé de toi!... J'ai dit à l'Empereur (1) combien tu étais reconnaissant de toutes ses bontés. Je n'ai pas osé montrer tout le chagrin que je ressens de te voir fixé pour toujours en Italie; mais la vérité est que cela me fait bien de la peine. Heureusement pour toi que tu vas avoir un intérieur agréable, mais il n'y a pas pour moi de consolation. L'Empereur disait hier qu'il voulait faire bâtir un beau palais, près du Louvre, pour un Roi qui serait dans le cas de venir à Paris : cela prouve qu'un roi ou un vice-roi peut se déplacer sans inconvénient pour nous faire visite; ces voyages seront rares, mais ce sera un temps de bonheur pour moi.

Depuis l'arrivée de l'Empereur, nous sommes en cérémonie presque tous les jours : il m'a demandé un petit bal pour demain.

22 février 1806.

Je compte toujours t'écrire des détails, mais vraiment, depuis quelque temps, nous sommes toujours en l'air. J'ai reçu ta lettre : que la phrase de l'Empereur ne te fasse pas de peine, c'était un moment de colère (2). Je t'ai écrit par une occasion ; mais je crois que tu n'auras ma lettre que dans longtemps. Fais le sacrifice de ta maison, l'Empereur trouve qu'il est plus convenable que tu loges aux Tuileries. Tu sais le mariage de Stéphanie avec le prince de Bade (3). L'Empereur l'adopte pour fille. Je suis vraiment fâchée de tout cela, car on sera jaloux de nous et on nous aimera encore moins.

Adieu, mon cher Eugène, je t'aime, t'embrasse ; tu me manques à tous les moments de ma vie. Qui pourra jamais te remplacer auprès de moi ?

(1) Napoléon était arrivé à Paris le 26 janvier.

(2) Hortense doit faire allusion à une lettre de l'Empereur à Eugène, du 3 février 1806, dans laquelle Napoléon blâmait très vivement le vice-roi des dépenses exagérées faites par ce dernier dans l'hôtel de la rue de Lille.

(3) Stéphanie de Beauharnais, cousine d'Hortense et que Napoléon venait d'adopter pour sa fille, allait épouser, le 8 avril 1806, le grand-duc héréditaire de Bade, Charles-Louis-Frédéric. Cette alliance mécontenta très vivement la famille de l'Empereur.

LE TRÔNE DE HOLLANDE

26 février 1806.

Ne sois pas inquiet de ma santé, mon cher Eugène, je me porte beaucoup mieux ; j'étais encore malade de n'avoir pas été à Munich quand maman t'a écrit, mais la distraction et l'exercice du cheval m'ont fait beaucoup de bien ; cependant, comme c'est toujours le chagrin qui me fait du mal, je tremble de ne pas être bien dans quelque temps.

Croirais-tu que l'on veut nous envoyer en Hollande (1)? Sans bonheur intérieur et sans ambition, qu'est-ce que je deviendrai? Je ne puis pas y penser sans que les larmes me viennent aux yeux. Il y a tant de personnes qui seraient contentes d'être reine!... Pourquoi ne pas leur donner ce bonheur-là, qui me rendrait, moi, si malheureuse! J'espère encore; mais l'Empereur paraît y tenir et sa politique passe avant tout. Mon Dieu, je crois que j'en mourrai de chagrin!

Maman était hier chez l'Empereur, quand il a reçu une lettre de toi et une de Junot. Tu lui disais ce que tu avais fait et Junot lui demandait conseil sur tout ce qu'il voulait faire. Il a fort bien remarqué la différence et tu as dû recevoir une lettre un peu sèche de sa part (2). On croit bien faire et on se trompe souvent; pourvu qu'il juge l'intention, c'est tout ce que nous pouvons désirer.

Adieu, mon bon Eugène, tu seras toujours ma plus douce consolation dans tous mes chagrins; ainsi pense à moi et aime-moi toujours bien.

16 mars 1806.

Je saisis toutes les occasions de t'écrire, mon cher Eugène, mais je reçois bien rarement de tes nouvelles. Je ne te gronde pas, car je sais que tu es bien occupé : ne te fatigue pas trop, ne va pas te rendre malade pour le mois de mai, car je mets tout mon bonheur dans ce temps-là.

(1) Le projet de création d'un royaume de Hollande datait du lendemain même d'Austerlitz.

(2) Voir la lettre de Napoléon à Eugène du 25 février.

L'Empereur a dit, il y a quelques jours, à maman : « Je gronde quelquefois ton Eugène, mais dis-lui que je l'aime toujours bien. »

Mars 1806.

Ne m'en veux pas, mon cher Eugène, si j'ai été aussi paresseuse depuis que je suis à la campagne ; mais je vais souvent à Saint-Cloud, je suis un peu courant et puis toujours désirant savoir quelque chose de décidé et ne sachant rien (1). Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faudra que je me sépare des seuls amis que j'avais. Te parler de tout mon chagrin, de tous mes regrets, c'est t'en donner aussi sans qu'il soit en ton pouvoir de rien changer. Il me faut donc du courage et j'avoue que, quand c'est à toi que je parle, toi avec qui je ne puis rien dissimuler, je n'ai la force que de pleurer et de me plaindre.

Saint-Leu, mai 1806.

Je suis bien triste, mon cher Eugène ; ce fatal voyage de Hollande est enfin décidé. L'amiral Ver Huell (2) m'en a parlé. Je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. Je lui ai dit que j'avais besoin d'être aimée par les Hollandais pour qu'ils puissent remplacer tout ce que je perdais. Je ne sais pas si nous devons y aller tout de suite. L'Empereur nous permet d'aller aux eaux ; le Prince le désire pour sa santé, mais moi, ce qui me fera le plus de bien, c'est de te voir : ainsi j'aime mieux rester à l'attendre ; mais tu tardes bien à venir ; ce serait cependant une grande consolation pour moi.

6 juin 1806.

Hier, le prince a été proclamé roi de Hollande (3) ; j'ai reçu aussi la députation, et il n'y a plus à présent, mon cher Eugène, qu'à avoir du courage. Tout le monde pleure autour de moi ; maman n'est pas raisonnable, et moi, qui suis la plus

(1) Louis ne fut mis officiellement au courant des intentions de l'Empereur qu'en avril 1806.

(2) La Reine a écrit : l'amiral Verwel. Il était arrivé à Paris, à la tête de la députation de Hollande, le 25 avril.

(3) La réception de la députation de Hollande aux Tuileries, au cours de laquelle Louis fut proclamé roi, eut lieu le 5 juin 1806.

malheureuse, il faut encore que je console tout le monde.

L'Empereur veut que nous partions mercredi prochain ; je vais donc encore m'éloigner de toi ; j'ai la promesse cependant que, quand tu viendras à Paris, on me prévendra tout de suite. Je serais trop triste de ne pas te voir. Écris-moi souvent : tu dois penser combien j'ai besoin, dans ce moment-ci, de ton amitié pour soutenir mon courage. J'emmène mes enfants.

11 juin 1806.

Je t'écris de Saint-Cloud, mon cher Eugène. Je suis venue faire mes adieux à maman. Je pars demain ou après (1) ; ma première lettre sera sans doute datée de La Haye. Ce qui me donne le courage de partir, c'est de penser que je reviendrai dans un mois, et que j'aurai le bonheur de t'embrasser. L'Empereur me l'a promis. Ainsi, j'y compte. Tu as éprouvé tout ce que je sens. Ainsi, je n'en parle plus. J'ai un courage extrême. Je sens même que j'en ai besoin pour maman qui n'est vraiment pas raisonnable.

J'espère que l'Empereur aura toujours de l'amitié pour moi, et qu'il verra combien nous l'aimons puisque nous avons toujours mis notre bonheur à faire ce qui lui était agréable.

J'ai lu ta lettre à maman ; elle m'a fait de la peine. Tu as l'air bien triste ; quand tu m'écris, tu me parles bien peu de toi, cela n'est pas bien : quand on a du chagrin, on le soulage en le confiant à la personne qui doit le sentir aussi vivement que nous-même, et ta lettre est vraiment de quelqu'un qui n'est pas heureux. Songe cependant que tu as le bonheur intérieur, qui n'est pas un petit bonheur et que tout le monde n'a pas. Tu es aimé des personnes qui t'approchent comme de celles qui sont éloignées ; l'Empereur est content de toi : ce sont bien des motifs de consolation. Tu vois que tes chagrins m'occupent encore plus que les miens ; je veux te persuader que tu n'es pas tout à fait à plaindre.

Pour te donner du courage, songe à notre attachement, et quoique nous devions vivre séparés, nos cœurs et nos façons de penser seront toujours les mêmes et nous rapprocheront toujours.

(1) La Reine, le roi Louis et leurs enfants partirent de Saint-Leu pour la Hollande le soir du 15 juin 1806.

De Saint-Leu, ce vendredi 13 [juin 1806.]

J'ai fait tous mes adieux hier, mon cher Eugène. C'est un moment bien triste; mais je cherche à m'étourdir en pensant que je reviendrai à Paris aussitôt que toi. Je sais qu'on te prépare le pavillon de Flore. Ainsi ce ne sera peut-être pas long. Les fêtes sont décidément pour le mois d'août; ainsi je suis sûre de te voir bientôt et de passer quelque temps avec toi. J'ai bien besoin de penser que j'aurai du bonheur dans un mois pour supporter le chagrin présent.

L'Empereur a été bien bon pour moi, mais il ne sait peut-être pas combien je lui suis attachée, car il me semblait quitter mon propre père en le quittant. Il m'a permis de lui écrire souvent; il parle toujours de toi avec plaisir. Ainsi, mon cher Eugène, ne sois pas triste.

Je pars demain. Je quitte la France; je sens malgré cela que je serai toujours Française.

Quelle destinée est la nôtre! N'importe, remplissons-la avec courage, et que notre attachement nous console des grandeurs.

HORTENSE.

(A suivre.)

LA MÉDECINE FRANÇAISE

A L'ÉTRANGER

La Médecine française a pris, au cours du xix^e siècle, une part très grande au progrès scientifique. Bichat, Laënnec, Claude Bernard, Pasteur l'ont placée au premier rang. Mais un premier rang est toujours difficile à maintenir parmi la concurrence des nations.

D'abord, par ses progrès mêmes, la médecine a essaimé. De nombreuses spécialités ont surgi, qu'aucun médecin ne peut connaître à la fois dans tous leurs détails. D'autre part, tous les pays du monde aujourd'hui apportent au développement de la médecine une collaboration féconde. Il y a cent ans, les publications médicales se réduisaient à un petit nombre de journaux et revues qu'un médecin curieux du progrès pouvait lire ou consulter sans trop de peine. Mais, actuellement, des pays qui ne comptaient guère à cette époque dans le mouvement scientifique, l'Amérique du Nord et du Sud, l'Europe orientale, le Japon, sont devenus des foyers de science, et nul ne peut se tenir au courant de tout ce qui se publie en médecine, dans l'étendue de notre globe. L'encyclopédiste est une variété d'homme près de disparaître, non seulement si l'on envisage l'ensemble des sciences, mais encore si l'on considère seulement l'ensemble de la médecine. Aussi, est-il nécessaire, pour une nation soucieuse de son prestige intellectuel, de s'imposer quelques efforts pour faire connaître à l'étranger ce qu'elle produit de nouveau et d'intéressant en médecine, et, pour le faire connaître, de se mettre le mieux possible à la portée de l'étranger.

Deux sortes de moyens peuvent y conduire.

ORGANISATION DES LABORATOIRES ET DU TRAVAIL SCIENTIFIQUE

En premier lieu, chez nous, ce que nous devons faire pour attirer l'étranger, c'est de développer la qualité de l'enseignement et du travail scientifique. C'est affaire d'organisation matérielle des laboratoires et des hôpitaux. C'est affaire aussi de recrutement du personnel enseignant et des chercheurs scientifiques. Sur ce dernier point, notre ministère de l'Instruction publique n'a pas manqué à ses devoirs. Il a créé deux excellentes institutions : la Caisse des recherches scientifiques et la Caisse nationale des sciences, destinées l'une à fournir aux travailleurs des moyens de travail, l'autre à leur assurer une aide matérielle qui leur permette de vivre en consacrant à la recherche toute leur activité. Outils de travail et pain quotidien, c'est tout l'essentiel pour le chercheur désintéressé. Le malheur est qu'il y ait là une question de crédits et que l'imperfection de nos budgets réduise fâcheusement à la portion congrue, matériel et personnel. En Belgique une institution analogue, qu'on pourrait prendre pour modèle, dispose de ressources plus importantes.

Au lendemain de la guerre, le prestige moral de la France, grandi non moins par le triomphe de sa juste cause que par sa victoire militaire, attira chez nous un grand nombre de médecins et d'étudiants étrangers qui se dirigeaient autrefois plus volontiers vers Berlin et Vienne. Or, à ce moment, nous n'avions guère à leur montrer que des hôpitaux quelque peu désuets, que des laboratoires démunis par la guerre et que des travailleurs en petit nombre et désaccoutumés de la recherche scientifique. Il en résulta, parmi ces visiteurs, qui nous témoignaient une admiration préconçue, quelque désillusion. Sans doute, par souci de politesse, certains nous rappelaient que Claude Bernard avait fait ses géniales découvertes dans un simple caveau, mais ils sous-entendaient certainement qu'aujourd'hui les techniques nouvelles ne sauraient s'accommoder d'une pareille indigence.

De louables efforts furent tentés pour améliorer nos services hospitaliers et regarnir nos laboratoires, mais ces efforts durent se limiter aussitôt, faute des ressources espérées. En même temps, les difficultés de l'existence dans la période

troublée que nous n'avons point fini de traverser écartaient de la recherche scientifique nombre de ces jeunes médecins qui trouvaient avant la guerre plus de commodité à vivre tout en consacrant au travail, qu'ils aimaient, une partie souvent importante de leur activité. Aussi notre personnel de chercheurs et de travailleurs de science a-t-il subi une regrettable réduction.

Une autre raison qui détourne de chez nous vers certaines universités d'autres pays les médecins et les étudiants étrangers désireux de perfectionner leurs connaissances médicales, c'est que, dans ces universités, un enseignement spécial et fort bien organisé leur est offert.

Chez nous, l'enseignement donné aux étudiants est plus libre; les cours officiels ne sont pas toujours très fréquentés; l'étudiant français, individualiste de nature, aime à ne pas trop sentir la contrainte; il sait user de son initiative pour apprendre à son gré les matières des examens. L'étranger, à qui notre langue n'est pas toujours très familière, et qui est plus accoutumé à la discipline, se montre plus passif. Ce n'est point la liberté d'apprendre où et comment il veut qu'il désire, c'est au contraire d'être guidé qu'il souhaite. C'est de l'enseignement officiel presque seul qu'il attend les connaissances nécessaires pour les examens.

Si des étudiants nous passons aux médecins étrangers qui viennent suivre chez nous des cours dits de perfectionnement, les mêmes différences apparaissent. Ces médecins demandent d'abord de ne point perdre de temps et d'occuper, pendant quelques semaines, matinées et après-midi à suivre les leçons et les exercices pratiques.

Or, dans nos principales Facultés de médecine, les professeurs, chargés d'occupations diverses, leçons, examens, commissions, recherches scientifiques, ne peuvent prendre que peu de part personnelle à cet enseignement supplémentaire, sans compter que l'accord entre les divers professeurs pour les horaires de ces cours de perfectionnement ne se réalise qu'imparfaitement. Puis ces visiteurs étrangers entendent souvent assez mal le français et nous ne sommes pas assez polyglottes pour leur offrir des leçons en leur langue, comme font certaines universités allemandes.

Une chose excellente serait que nous eussions auprès de

nous des étrangers attachés déjà depuis quelque temps à nos services et capables de faire, sous notre direction, un enseignement à leurs compatriotes dans leur langue maternelle. Un de mes assistants étrangers, jeune médecin grec fort distingué, qui a passé plus de trois ans en France pour compléter ses études et entreprendre des travaux scientifiques, fit ainsi venir de son pays une quinzaine de médecins et leur fit, avec grand succès, en grec, un cours de chimie appliquée à la clinique et les travaux accomplis dans cette matière en France. Mais il est évident qu'il serait bien difficile d'organiser régulièrement de tels enseignements en diverses langues.

PUBLICATIONS ET MISSIONS MÉDICALES

A ces moyens intérieurs d'attirer chez nous les étrangers par les avantages de notre enseignement et de notre travail scientifique s'ajoutent d'autres moyens qu'on peut appeler extérieurs. On peut, en effet, pour répandre hors de nos frontières la médecine française, envoyer très largement à l'étranger nos publications, traduites, s'il se peut, au moins en résumé, en diverses langues, anglais et allemand surtout.

Sur ce chapitre aussi, les subventions officielles ne sont pas suffisantes. Il conviendrait d'organiser, par les soins du ministère des Affaires étrangères, un service régulier d'échange de publications médicales, car les auteurs ont autre chose à faire que de s'imposer cette besogne supplémentaire et d'en supporter les frais.

Parmi nos publications, celle de notre Société de biologie, qui n'a rien d'officiel, mérite une mention particulière. Cette société, qui siège à Paris, a groupé autour d'elle, outre sept sociétés provinciales, dix-sept sociétés étrangères qui lui sont affiliées et dont les comptes rendus sont publiés avec les siens et toujours en français. C'est un excellent moyen, non seulement de répandre au dehors nos travaux et, réciproquement, de nous tenir au courant des recherches étrangères, mais encore de propager dans une importante partie du monde l'usage du français comme langue scientifique.

La formule est applicable à d'autres branches des sciences

médicales. Quelques sociétés de pays amis se sont, en effet, mises en relation avec les nôtres. C'est un mouvement qui mérite d'être suivi et développé.

Ce n'est pas tout de nous faire connaître par la plume; il faut aussi entrer en relations plus directes avec l'étranger par la parole, en y envoyant des missions médicales. Pendant longtemps on ne voyait guère de ces missionnaires de médecine sortir de nos frontières; mais il faut reconnaître que les choses ont heureusement changé, car de nombreux professeurs de nos Facultés de médecine ont parcouru le monde depuis une vingtaine d'années pour faire des conférences ou participer à des congrès.

Les congrès internationaux ont l'avantage de rassembler un grand nombre de personnes de nationalité différente, de sorte que les représentants français peuvent faire connaître à leurs collègues la médecine de leur pays. Ils échangent avec eux leurs idées et nouent des relations personnelles qui pourront durer. De plus, les comptes rendus de ces congrès laissent une trace écrite de leurs travaux.

Ces rencontres entre médecins de diverses nations et les relations courtoises qui s'ensuivent développent entre eux un sentiment de cordialité qui, sans nuire à la puissance des arguments dans les discussions, facilite beaucoup l'entente scientifique.

Ce sont peut-être les missions d'un autre genre, celles qui ont pour objet un enseignement, qui laissent la trace la plus profonde à l'étranger. D'abord le contact est ordinairement plus prolongé; puis le missionnaire ne s'adresse qu'à une ou deux nations au cours de son voyage et concentre ainsi son effort. Il donne davantage et reçoit plus aussi dans ses conversations et dans ses visites d'établissements scientifiques.

Une difficulté qui n'est pas négligeable est celle de la langue. Certes, le français est compris par les médecins en de nombreux pays, mais il n'en est pas de même partout. Au Japon, je me suis bien trouvé du système des leçons fractionnées. J'avais au préalable rédigé mon texte en français; il a été traduit dès mon arrivée en japonais. Chaque leçon était divisée en quatre ou cinq parties et, aussitôt après l'exposé que je faisais en français de chacune, suivait la traduction lue par un professeur japonais. De cette façon, l'attention des audi-

teurs n'était pas lassée par un trop long discours en une langue incomprise ; ils m'avaient vu et entendu, ce qui gravait dans leur esprit le souvenir de ma conférence, mieux peut-être que ne ferait aujourd'hui le film parlant.

Ces missions d'enseignement, qui permettent de lier plus intimement connaissance avec les hommes et de faire avec eux des échanges d'idées plus instructifs, demandent une préparation plus longue ; car non seulement il importe de rédiger les leçons et conférences pour la publication qui en prolongera le souvenir, mais il faut aussi que le missionnaire adapte son attitude au pays qu'il visite.

SUPÉRIORITÉ DE NOTRE ENSEIGNEMENT CLINIQUE

Je ne voudrais point passer pour avoir la prétention d'écrire ici un manuel du parfait conférencier médical à l'étranger, mais je crois pourtant devoir signaler quelques conditions nécessaires.

Il faut que ce missionnaire se renseigne pour ne point s'exposer à froisser sans le vouloir les sentiments de ses hôtes. Aussi doit-il être réservé dans ses propos, s'abstenir de toute remarque qui puisse paraître une critique, abandonner à notre frontière toute ironie, si dangereuse pour l'exportation. Il doit se garder aussi de vanter ou de dénigrer à l'excès ce qui se fait chez nous, — deux travers qui sont parmi les péchés mignons de nos compatriotes.

Le choix des sujets de conférences est subordonné d'abord aux désirs, souvent exprimés au préalable, des universités du pays. Autant que possible, c'est à des questions sur lesquelles le visiteur a des vues personnelles, ou à des techniques qui lui sont propres qu'il devra consacrer ses leçons. En outre, il est bon d'y ajouter une ou deux conférences ou causeries d'un caractère plus général, qui puissent s'adresser au grand public ou du moins à d'autres personnes que des médecins, car il ya presque en tout pays une manière de cercle ou d'institut français qui réunit non seulement nos compatriotes de professions diverses, mais aussi tous ceux qui s'intéressent dans le pays à la culture française.

J'ai presque toujours fait dans mes voyages une conférence sur l'enseignement de la médecine en France, et ce sujet m'a

toujours paru intéresser les professeurs étrangers. J'y insistais sur la façon dont est donné chez nous l'enseignement clinique, dès le début des études, au rebours de ce qui se fait généralement hors de France. J'y exposais les avantages qu'on en peut tirer pour la formation des praticiens, sous la réserve que le professeur, pour ne rien sacrifier de sa fonction d'enseignement supérieur, n'assume que la direction de l'enseignement professionnel, confié à des chefs de clinique. Comme l'étranger veut bien nous reconnaître assez généralement une supériorité pour l'instruction clinique, cette particularité de nos études médicales s'impose aisément à son attention.

Je ne saurais ici indiquer dans le détail ce qu'il conviendrait de faire dans chaque pays pour développer notre propagande ou, si ce mot répugne à certaines oreilles, l'expansion de la médecine française. Je me bornerai à parler des contrées que j'ai visitées dans mes missions.

PAYS DE LANGUE FRANÇAISE, PEUPLES LATINS ET EUROPE

Les pays de langue française sont naturellement au courant de nos travaux. C'est surtout avec les Belges que nos rapports sont étroits, et d'ailleurs nous avons tout à y gagner, car la Belgique possède des universités de premier ordre, notamment en ce qui concerne les recherches de physiologie.

En Suisse romande, nos relations, quoique beaucoup plus fréquentes qu'avec la Suisse alémanique, ne sont pas aussi étroites et même semblent en recul sur ce qu'elles étaient il y a un demi-siècle.

Quant au Canada français, il fait appel depuis une dizaine d'années à nos médecins pour perfectionner son enseignement médical et le mettre en état de rivaliser avec celui des universités britanniques du Dominion et celui des universités voisines des États-Unis. De chaudes sympathies, un accueil profondément touchant attendent toujours sur les rives du Saint-Laurent le visiteur venu du vieux Pays.

Parmi les peuples latins, c'est en Roumanie que sont le plus répandues nos publications médicales. De très nombreux professeurs et médecins d'hôpitaux sont d'anciens élèves de nos Facultés de médecine. Il y a néanmoins pour nous une position à maintenir, l'influence allemande s'exerçant avec une

certaine activité. La tâche paraît facile, avec la franche amitié qui nous unit à nos collègues roumains.

Les pays de langues ibériques, surtout le Portugal et les républiques de l'Amérique latine, connaissent bien nos publications et comptent beaucoup de médecins qui ont étudié en France. Mais l'influence nord-américaine, dérivée elle-même, pour la médecine, de l'influence germanique, se fait sentir chez les Hispano-Américains et le développement des relations économiques avec les États-Unis est de nature à faciliter les relations intellectuelles. Notre position dans ces contrées a besoin d'être défendue, car, si ces pays se réclament jalousement de la culture latine, ils ne peuvent opposer à la puissance d'expansion des États-Unis de l'Amérique du Nord, que la faible résistance des États désunis de l'Amérique latine.

Les peuples de langue anglaise ont des façons si différentes d'enseigner et de travailler qu'un rapprochement de leur médecine et de la nôtre serait fort instructif, surtout s'il aboutissait à des changements réciproques. Mais la Grande-Bretagne, malgré son voisinage, n'a que peu de relations directes avec nous en ce qui regarde la médecine. Ces relations consistent surtout en des échanges de visites fort courtoises et cordiales, mais il n'y a pas vraiment de pénétration mutuelle. Le *channel* est vraiment plus qu'une solide barrière, plus même que l'Atlantique, car les Américains des États-Unis nous connaissent peut-être mieux, encore qu'ils nous jugent souvent d'une façon superficielle. Habités au luxe des laboratoires et des hôpitaux, ils sont enclins à croire qu'on ne peut faire du travail sérieux avec des installations aussi pauvres que les nôtres. De fait, c'est grâce à ce qu'on pourrait appeler la puissance industrielle de leurs laboratoires qu'ils ont pu mener à bien des recherches très fertiles sur certains extraits glandulaires. C'est ce qui a permis aux travailleurs britanniques de Toronto de découvrir l'insuline, entrevue déjà baptisée, avant sa naissance, par Schafer. Instruits selon les méthodes allemandes, les Américains du Nord ne citent guère dans leurs publications que des auteurs d'Allemagne ou de chez eux, et paraissent ignorer nos travaux.

Au surplus, nous ne recevons guère de Grande-Bretagne et des États-Unis que des visiteurs de passage.

Je n'ai point visité les pays scandinaves. Sympathiques à la France, ils n'ignorent pas ce que nous faisons en médecine, mais ils subissent l'influence du voisinage allemand. Une excellente publication, généreusement adressée à nos bibliothèques, contient des mémoires rédigés en allemand, en anglais, et quelquefois en français, qui nous font connaître, avec grand profit, les œuvres de nos collègues scandinaves. Mais ne pourrions-nous apporter plus souvent nous-mêmes aux médecins de ces pays, qui paraissent le désirer, ce qui se fait en France ?

Chez les peuples slaves, le français est généralement compris par les médecins, mais la réciproque n'est pas vraie, et les auteurs polonais, tchécoslovaques et yougoslaves, quand ils se servent d'une autre langue que la leur, écrivent plutôt en allemand qu'en français. Et puis, l'Allemagne est plus proche. Beaucoup de médecins ont fait des études en des universités germaniques et, malgré de vives sympathies pour nous, conservent l'empreinte de leur formation spirituelle.

En Yougoslavie, si la médecine française est très connue à Belgrade, Zagreb a conservé davantage ses relations avec la médecine germanique. Dans ces pays, nous devons accroître nos efforts, attirer chez nous les meilleurs de leurs élèves et envoyer fréquemment chez eux des professeurs, assurés toujours d'un excellent accueil.

En Russie soviétique, le mouvement médical a certainement repris depuis quelques années. Mais les Polonais de l'ancienne Russie ne publient plus rien en russe ; les Russes ne viennent presque plus chez nous et nous n'allons guère non plus chez eux. Ils réclament nos publications, mais nous connaissons fort peu les leurs. Ils ont pourtant quelques périodiques intéressants et possèdent des hôpitaux et des laboratoires où le travail est possible. Le gouvernement a fait de grands efforts pour multiplier les œuvres de médecine sociale, mais avec plus d'abondance, m'a-t-il semblé, que de solidité.

En Grèce, l'influence des universités allemandes s'exerce avec activité. La nôtre conserve de grandes sympathies. Nombre de médecins grecs viennent en France et l'Institut Pasteur d'Athènes est pour notre médecine un élément de prestige.

EN ORIENT ET EXTRÊME-ORIENT

En Orient, où pendant longtemps tout ce qui venait d'Occident se disait « à la franque », le rôle de notre culture est aujourd'hui en décroissance. La Turquie nouvelle s'en éloigne et veut être strictement turque. L'Égypte même tend à s'affranchir des influences européennes, encore que la médecine française y soit très connue et très estimée. Aussi bien notre langue est-elle très répandue sur les bords du Nil, et c'est une grande joie pour le voyageur français venant d'Extrême-Orient, où il en a été longtemps sevré, de goûter de nouveau la douceur de sa langue maternelle, à Port-Saïd, à Alexandrie, au Caire où les noms des rues et les affiches municipales sont rédigés à la fois en arabe et en français. Je sais bien que c'est peut-être moins pour nous-mêmes que contre la Puissance protectrice que nous sommes aimés dans ce pays, très épris de sa personnalité nationale ; mais il n'en reste pas moins que la France occupe une place importante dans la médecine de ce pays, où se conservent la tradition de relations intellectuelles plus que centenaires et le souvenir de la création du premier enseignement médical par un Français, le docteur Clot-bey.

Cependant il nous faut aussi lutter contre d'autres influences européennes. Si au Caire un hôpital français fort bien aménagé et dirigé par un chirurgien lyonnais fait honneur à notre pays, la France, dans la ville à moitié française d'Alexandrie, ne peut montrer qu'un petit hôpital qui s'intitule international, installé dans un couvent sombre et quelque peu triste, où des sœurs françaises secondent de leur mieux un chirurgien français et un médecin grec. Au contraire, dans un faubourg verdoyant de cette ville, un magnifique hôpital Benito Mussolini tout flambant neuf, baigné d'air et de lumière, pourvu d'installations des plus modernes, fait un contraste saisissant avec celui qui nous représente si pauvrement.

En Perse, les études de médecine se font à Téhéran suivant un régime à peu près semblable au nôtre. Les médecins de cette capitale parlent tous notre langue et chaque année un nombre important d'élèves sont envoyés en France pour terminer leurs études. Une excellente habitude est de nous les adresser après deux années passées à l'École de médecine de

Téhéran, pour qu'ils redoublent ces deux années chez nous, ce qui leur permet de s'adapter plus facilement à notre vie, de se pénétrer de nos coutumes et de se perfectionner dans notre langue.

Téhéran possède un corps de médecins instruits, très au courant de la médecine française qu'ils sont venus pour la plupart étudier chez nous. Il n'en est pas de même dans les provinces où manquent les médecins diplômés.

A Ispahan, il n'y a guère qu'un hôpital britannique d'une centaine de lits. J'y ai vu le dimanche un clergyman lire la Bible dans une salle de malades, tous musulmans chiites, qui paraissaient peu goûter cette thérapeutique complémentaire.

Il y a aussi quelques œuvres privées, et je m'en voudrais de ne point rendre hommage au dévouement de trois sœurs françaises qui, avec de maigres ressources, dans leur petite communauté du faubourg chrétien de Djoulfa, donnent de menus soins aux enfants du pays et leur apprennent le français. J'ai pu leur faire envoyer de France quelques médicaments gratuits, mais les droits de douane restent fort élevés et l'œuvre bienfaisante de ces sœurs s'en trouve fâcheusement limitée.

Au Liban, la médecine française est enseignée brillamment à la Faculté de Beyrouth que dirigent les Jésuites. Elle délivre des diplômes de docteur et beaucoup de ses anciens élèves exercent en Orient suivant les principes de l'enseignement français. Mais elle doit compter avec la concurrence de la Faculté américaine, dotée de ressources beaucoup plus importantes, sans avoir encore acquis le même prestige.

En Syrie, la France a créé à Damas une université arabe, afin de restaurer l'ancienne renommée de ce centre de culture, célèbre dans l'Islam. Il ne semble pas que la population indigène nous en ait été très reconnaissante. Quand j'ai visité cette ville, la Faculté de droit restait assez hostile; la Faculté de médecine, où professaient quatre médecins français, était plus favorable et l'on peut même citer ce trait, tout à l'honneur à la fois de ces professeurs et des étudiants : au moment des troubles qui ont abouti au bombardement de la ville, un groupe d'étudiants est venu trouver la femme d'un des professeurs français pour l'assurer que son mari n'avait rien à craindre et qu'ils le prenaient sous leur protection en reconnaissance de son enseignement.

Il est certain que cette fondation d'une université arabe, où les cours sont presque tous professés dans la langue du pays, et où les livres d'enseignement sont aussi rédigés en cette langue, témoigne de l'esprit libéral qui anime la France à l'égard des populations sous mandat. Elle peut avoir sa répercussion plus loin. Dans une réception à la Sorbonne en l'honneur du recteur de l'Université de Bénarès, comme il déplorait de ne pouvoir obtenir l'enseignement officiel en langue indigène, je lui dis ce que la France avait fait à Damas, en ajoutant que tel était l'esprit français. Il en parut frappé : « C'est l'esprit juste, *that is the right spirit* », me répondit-il.

En Chine, dans ce centre d'études qu'est Pékin, la médecine française pourrait trouver l'occasion d'étendre son action. Je n'ai pu le visiter.

A Changhaï, l'Université l'Aurore manque d'étudiants, mais l'hôpital français Sainte-Marie nous fait honneur ; il rend de grands services à la population tant indigène qu'européenne et pourrait servir à l'instruction d'un plus grand nombre d'élèves.

J'ai visité Canton à une période troublée, où la concession française était encore en état de siège. Mais la petite école franco-chinoise de médecine fonctionnait normalement à l'hôpital Doumer, et l'université chinoise me fit un excellent accueil. Son recteur, docteur de l'Université de Strasbourg, exprimait le désir de prendre pour guide l'enseignement français dans la réorganisation des études médicales.

Toutefois, l'instabilité qui ne cesse de régner en Chine est bien peu propice à l'action efficace de notre propagande.

Il en est tout autrement au Japon. Dans ce pays, c'est après notre défaite de 1870 que la médecine fut réorganisée à l'européenne. Le gouvernement japonais fit alors appel à des professeurs allemands, et c'est sur le type germanique que l'enseignement médical est encore donné dans les universités où des professeurs allemands viennent souvent faire des cours. Tous les étudiants et, par suite, les médecins lisent et entendent l'allemand. Astreints à connaître deux langues européennes pour être admis dans les établissements d'enseignement supérieur, les élèves portent leur choix sur l'allemand et l'anglais et presque jamais sur notre langue.

Il ne s'ensuit pas cependant que la médecine française ne soit pas appréciée ni que les Japonais s'en désintéressent. Ils

paraissent sincèrement désireux d'avoir avec nous des relations plus étroites. Depuis l'ouverture de la Maison franco-japonaise, qui coïncidait à peu près avec ma mission, les médecins japonais qui viennent en Europe visitent plus souvent et plus longuement la France; ils nous envoient plus fréquemment leurs ouvrages et demandent les nôtres. Le Japon a sa maison dans la Cité universitaire à Paris. Les pourparlers que j'avais entamés dans les universités de ce pays pour la création d'une Société de Biologie franco-japonaise ont heureusement abouti. Mais l'Empire du Soleil-Levant est fort loin de nous. Peut-être notre Indochine, avec ses instituts Pasteur, ses hôpitaux à l'européenne, ses professeurs de l'école de médecine d'Hanoi, pourrait-elle servir en quelque sorte de relais à notre expansion, et entretenir plus facilement que la métropole des relations suivies avec le Japon.

Il faut remarquer, d'ailleurs, que le désir des Japonais de mieux connaître notre médecine (et la remarque vaut aussi pour d'autres nations) n'implique nullement qu'ils lui attribuent une primauté sur les autres. Il procède tout simplement du sentiment, très vif chez ce peuple profondément patriote, qu'il faut prendre ce qu'il y a de meilleur dans chaque pays pour faire de la médecine japonaise la première du monde. Quoi de plus juste et de plus noble?

L'Orient, l'Extrême-Orient, l'Amérique latine offrent encore à notre influence scientifique de vastes champs d'expansion. Pendant des siècles, en Orient et en Extrême-Orient, la culture intellectuelle était restée surtout littéraire et artistique. Tandis que l'Europe, à l'époque de la Renaissance, secouait les vieux dogmes, tandis que s'y allumait la curiosité de savoir et qu'ensuite s'épanouissaient au *xix^e* siècle toutes les disciplines scientifiques, ces pays demeuraient étrangers à ce mouvement. Je ne sais si, avec le temps, l'Amérique eût fini par découvrir l'Europe, si l'Extrême-Orient nous eût envoyé un saint François Xavier ou un Camoens, ou plus simplement des commerçants réguliers; mais ce qui est arrivé, c'est que l'Europe a découvert le Nouveau-Monde, évangélisé la Chine, chanté les expéditions lointaines, établi des comptoirs jusqu'à cet îlot de Deshima dans le port de Nagasaki, le seul coin de terre où put flotter, à l'époque napoléonienne, le drapeau des Pays-Bas, la Hollande étant incorporée à l'Empire français et ses

colonies aux mains des Anglais. Même l'Orient plus proche est resté séparé scientifiquement de nous par un voile épais, après que se fut éteint le foyer de la science arabe. C'est aujourd'hui seulement que le voile se déchire et que se fait la pénétration de la science occidentale. Le Japon nous a déjà rattrapés à pas de géant ; les autres pays plus lentement suivront.

La France doit à sa situation morale dans le monde de prendre une part active à cette œuvre bienfaisante et la médecine, qui est l'une des applications les plus utiles de la science, doit être une des branches de cette propagande. Un hôpital français à l'étranger peut grouper autour de lui, dans un même sentiment d'humanité, les bonnes volontés de nos compatriotes et de nos amis. C'est ainsi qu'à Buenos-Aires, notre hôpital est un centre de ralliement pour les Français, où se célèbrent nos fêtes nationales.

Quand je suis allé en Extrême-Orient, il m'est revenu qu'on fut quelque peu surpris à Paris que Tokio eût demandé qu'on envoyât un médecin plutôt qu'un philosophe, un philologue ou un historien orientaliste, parce que, disaient les Japonais, un médecin pourrait s'adresser à un public intellectuel plus nombreux. Or, s'il est sûr que, pour la grandeur intellectuelle d'une nation, qualité doit passer quantité, le nombre n'est cependant pas à négliger pour la diffusion des idées.

CE QU'IL Y A A FAIRE

Des considérations que je viens d'exposer, il ressort que, pour l'expansion de notre médecine dans le monde, trois choses sont nécessaires : le savoir, le savoir-faire et le faire savoir. La première est évidemment la principale. C'est le haut développement scientifique de notre pays qui est la base la plus solide de notre prestige et le gage le plus certain d'une propagande de bon aloi.

Les deux autres conditions demandent plus de discrétion.

Le savoir-faire est ici, puisqu'il s'agit de relations extérieures, une forme de diplomatie qui consiste à saisir les occasions de nouer des rapports avec les médecins étrangers sans prétendre à s'imposer à eux, ni à leur faire sentir une apparence de supériorité. Actuellement, il y a seulement quelques

pays à qui nous pouvons prêter une aide réelle pour l'organisation de l'enseignement et pour l'instruction des médecins : ce sont l'Orient, la Chine et quelques républiques latines de l'Amérique. Cette aide peut se traduire par l'envoi de missions et par la venue d'étudiants dans nos établissements d'enseignement. Mais en fait d'étudiants en médecine qu'on pourrait attirer chez nous, il ne faut compter ni sur les Britanniques, ni sur les Italiens, ni sur les Germaniques, exception faite, aujourd'hui et momentanément, pour quelques Juifs chassés d'Allemagne.

Ce sont les médecins désireux de faire dans nos laboratoires et dans nos hôpitaux un séjour assez prolongé avant de s'en retourner prendre dans leur patrie des postes officiels, qui sont les meilleurs propagateurs de notre influence, car il y a **plus** d'intérêt pour nous à former pour l'étranger l'élite des maîtres que la foule des élèves. C'est donc un devoir pour nos services des ministères des Affaires étrangères et de l'Éducation nationale de faciliter la venue en France de cette classe très désirable d'étrangers.

Quant aux simples visiteurs de passage, médecins praticiens ou professeurs, je n'en dirai qu'un mot. Ils sont pressés et nous devons les diriger de préférence vers nos établissements les mieux outillés et les moins désuets, car s'ils ne peuvent en prendre qu'une vue superficielle, encore importe-t-il qu'ils en conservent une impression favorable.

Il faut aussi que ces visiteurs aient le sentiment qu'ils sont partout les bienvenus. Or il y a beaucoup à faire chez nous pour mieux accueillir que nous ne faisons les médecins étrangers, qu'ils soient de passage ou qu'ils demeurent quelque temps pour donner des leçons ou poursuivre des recherches.

Dans toutes mes missions, quelle que fût l'heure de mon arrivée, à la descente du train ou du paquebot je trouvais au moins un professeur du pays pour me recevoir et me guider. Par trente degrés de froid, à sept heures du matin, à la gare de Montréal, j'étais attendu par trois de mes collègues. A Cluj, où j'arrivais avec une heure de retard, à onze heures du soir, une délégation de professeurs et d'étudiants m'attendait, les pieds dans la neige.

Partout à l'étranger des guides nous sont donnés, jeunes médecins ou étudiants parlant français, pour nous accom-

pagner dans nos visites. Nos conférences sont une fête universitaire. Des ministres nous reçoivent ; quelquefois une audience du chef de l'État nous est accordée.

Ici rien de pareil. Le plus souvent, nul ne sait dans notre faculté de Paris le jour ni l'heure d'arrivée de nos collègues étrangers, aucun de nous ne les reçoit. Le programme et la date de leurs conférences nous sont seuls connus. Mais à ces conférences assistent à peine quelques professeurs et quelques agrégés. Une ou deux invitations privées, un banquet parfois sont presque les seules occasions de rencontre, avec quelques visites de laboratoires et d'hôpitaux. Il y a bien le Rapprochement universitaire, qui donne dans une petite salle de la Sorbonne une réception intime ; mais ses ressources sont des plus restreintes et il ne réunit qu'un petit nombre de nos collègues de disciplines fort différentes. Notre hospitalité apparaît bien pauvre en regard de celle que nous recevons au dehors. Le besoin se fait sentir de mieux organiser notre accueil.

Il me reste à parler du faire savoir. Ce terme, qui ne rend pas à nos oreilles françaises un son très pur, ne doit pourtant pas être pris en mauvaise part. Il faut, bien entendu, écarter toute réclame tapageuse, comme toute pression officielle. Je n'ignore pas que, pour les prix Nobel, l'on ne craignit point, outre-Rhin, de faire intervenir parfois les représentants diplomatiques à Stockholm. Ces manières ne sauraient être les nôtres. Mais il est tout à fait légitime et souhaitable de mettre notre médecine à la place qu'elle mérite en la faisant connaître le mieux possible par la plume, par la parole et par l'action. Répandre nos livres et publications diverses, envoyer des représentants dans les Congrès médicaux et des conférenciers dans les universités, enfin créer à l'étranger des hôpitaux, des établissements d'assistance et d'instruction médicale, telles sont les formes diverses que peut prendre notre activité dans la compétition féconde des nations pour le progrès de la médecine.

La médecine, en effet, a sur d'autres branches de la propagande cet avantage qu'elle ne se borne pas à la spéculation, mais qu'elle comporte des effets bienfaisants, et qu'elle travaille, non seulement pour le vrai, mais pour le bien. C'est, parmi les éléments de civilisation, l'un de ceux dont les effets

sont les plus rapides et les plus tangibles. On l'a bien vu au Maroc, grâce à la clairvoyance du maréchal Lyautey.

Mais pour que ces moyens d'accroître le rayonnement de notre médecine soient efficaces, une condition préalable est absolument nécessaire : c'est que la langue française soit plus répandue. Or, elle semble en régression dans quelques pays, même en Roumanie et en Orient où elle était pourtant si en honneur il y a peu de temps.

Au Japon, elle n'a jamais été assez connue. Pourtant les Japonais paraissent très disposés à l'apprendre. Le directeur du lycée français de Nagasaki me disait qu'il avait dû refuser, faute de place, à la rentrée scolaire, une centaine d'élèves. A Tokio, le lycée français qui porte le joli nom d'Étoile du Matin est très fréquenté par les enfants de l'aristocratie et de l'élite de la capitale. Il faut espérer que l'Institut franco-japonais du Kansai, récemment fondé à Kyoto, fera sous ce rapport de bonne besogne ; déjà, en ce qui intéresse la médecine, un vocabulaire franco-japonais des termes médicaux s'y prépare.

Quand on voit combien certains établissements français d'enseignement peuvent rendre de services à l'instruction populaire, quand on considère par exemple le succès du lycée français de Montevideo et l'estime dont il jouit dans le pays, on se convaincra facilement que c'est seulement faute de moyens d'action que notre langue n'est pas plus en usage dans le monde. On ne saurait donc trop aider les œuvres qui se consacrent à l'enseignement du français à l'étranger. Elles travaillent pour le prestige de la France et le rapprochement intellectuel des peuples.

CH. ACHARD.

ERNEST PSICHARI

TEL QUE NOUS L'AVONS CONNU

Sous le titre d'*Ernest Psichari, mon frère* (1), une femme de talent vient de dessiner les traits essentiels de cette noble figure dans un livre, qui n'est pas une biographie suivie, mais un bouquet de souvenirs familiers, cueillis dans un très cher passé un peu au hasard de la promenade. Du naturel, de l'humour, du mouvement, de la tendresse, les mérites les plus divers concourent à faire de ce témoignage fraternel une œuvre qui vous attache, qui vous empoigne. Un recueil de lettres la complète (2).

Depuis qu'Ernest Psichari a été tué le 22 août 1914 à Saint-Vincent-Rossignol, son rayonnement n'a pas cessé de grandir. Sa vie et sa mort sont citées en exemple aux jeunes patriotes et aux jeunes chrétiens; des cercles catholiques portent son nom, que des dévotes mêlent chaque jour à leurs prières, en égrenant leur chapelet; *L'Appel des Armes* demeure un succès de librairie; *le Voyage du Centurion*, tiré à près de soixante mille exemplaires, est lu dans le monde entier. Bien mieux : Ernest Psichari a fini par devenir une manière de symbole. Le petit-fils de Renan s'engage dans l'armée coloniale, se grise d'aventures lointaines au soleil d'Afrique, célèbre dans ses écrits les vertus du soldat, puis embrasse la foi catholique, rêve de reprendre la messe abandonnée par son aïeul et meurt, à trente ans, le chapelet aux doigts, sur un canon : quel magnifique enseignement ! s'exclament les uns ; quelle déception !

(1) Henriette Psichari, *Ernest Psichari, mon frère* ; Plon éditeur.

(2) *Lettres du Centurion* ; Louis Conard éditeur.

murmurent quelques autres. Du contraste entre les valeurs humaines représentées par les deux existences, celle du vieil érudit et celle du jeune officier, son petit-fils, naît en tout cas un pathétique intellectuel, qui a excité l'imagination de Maurice Barrès. Avec lui d'autres écrivains ont fêté la conversion d'Ernest Psichari comme un retour d'enfant prodigue, comme une reprise de l'Église sur la libre pensée. Disons plus largement : de la tradition sur la révolution.

Vie brève et ardente, inépuisable tendresse de cœur, impatience de sacrifice, rupture avec les idées du milieu familial, illumination soudaine de la foi, soliloques exaltés dans le désert, toute cette belle aventure humaine devait séduire les amateurs d'hagiographie. Aussi bien M^{lle} Goichon a-t-elle pu composer une *Vie d'Ernest Psichari* à peu près comme on écrit celle des saints. A cette belle image d'Épinal ou de Saint-Sulpice on préférera cependant la série de croquis moins stylisés que nous apporte aujourd'hui la sœur de l'officier. « Laissons-le, dit-elle, dans cette atmosphère sainte de légende où la ferveur de ses disciples l'a placé, mais humanisons son visage et éclairons-le de traits véridiques cueillis dans notre fraternelle intimité (1). » Sous ce nouvel aspect Psichari nous apparaît plus près de nous : comme nous, il rit, il pleure, il aime et parfois il tombe. Descendu de son piédestal, débarrassé de son auréole, ce grand garçon au regard franc, avec sa pipe entre les dents et sa lavallière autour du cou, ne continue pas moins de nous donner une superbe leçon d'héroïsme.

Tout enfant, il est déjà tendre, spirituel, rieur et un peu fantasque, aimable de caractère, alerte de parole. C'est, écrit sa sœur, un « petit Parisien maigrichon aux yeux clairs », que vers 1890 on peut voir presque chaque après-midi au Luxembourg « faire le tour du bassin sur la margelle, comme tous les garçons de son âge » ou « jouer à cache-cache derrière les statues des reines de France ». Ses parents lui inculquent l'horreur de la mesquinerie et de la vulgarité, le dédain de la vie matérielle et, bien entendu, l'amour des lettres ; car, « dans la famille Psichari, l'amour des lettres et en général l'amour du beau passaient au premier plan » (2). Au dernier

(1) *Ernest Psichari, mon frère*, Introduction, p. IV.

(2) *Ernest Psichari, mon frère*, p. 23.

plan, l'étude des mathématiques, de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, disciplines positives indignes de retenir l'attention d'un humaniste. Pour Jean Psichari, professeur de philologie byzantine et néo-grecque à l'École des hautes études, la science consistait, dit sa fille, « à suivre les changements linguistiques d'une consonne à travers les dialectes et non pas à chercher la liquéfaction de l'air ». La genèse, les métamorphoses et le groupement des mots, les subtilités du vers latin, voilà ce que l'érudit enseignera à ses fils avec, comme étude de fond, la poésie française. Du vieux Villon aux plus récents parnassiens Ernest doit connaître les plus beaux rythmes de notre littérature, et, afin de se les bien graver dans la mémoire, il lui est prescrit d'apprendre chaque matin pendant sa toilette dix vers d'un bon auteur.

Souvent le père se rend aux réceptions du samedi chez Leconte de Lisle. Au retour de l'Olympe il dit à ses enfants la hautaine majesté du dieu, ses superbes dédains, ses impérieux arrêts ; il cite les nouveaux fidèles admis au sanctuaire. Mais d'autres fois, c'est dans le salon même de leurs parents que les petits Psichari peuvent contempler en chair et en os les favoris des muses : Anatole France, Edmond Haraucourt, Charles le Goffic, Pierre de Nolhac et le bel Heredia, qui récite ses sonnets avec un léger bégaiement afin de « mieux détacher la rime, le mot imprévu et sonore dont il a le secret ». Dans une telle ambiance le jeune Ernest ne peut échapper à la tentation de rimer, lui aussi. A dix ans il s'y essaie déjà ; à dix-huit, il se grise de Baudelaire, de Mallarmé, de Moréas et perpètre des poèmes compliqués, pleins d'un obscur symbolisme.

Les années passaient, légères, avec le travail facile du lycée, les visites à l'atelier de l'oncle Ary et au laboratoire de Berthelot, la musique, la peinture, les flâneries devant les bouquins de l'Odéon, les déjeuners hebdomadaires chez M. et M^{me} Havet, les interminables causeries. Descendant de roi, Ernest avait pour compagnons naturels les enfants des dynasties voisines, surtout Olivier Lyon, petit-fils de Berthelot ; mais c'était avec sa propre famille qu'il se trouvait dans le plus complet accord d'idées, de sentiments et d'aspirations. En particulier il ne cessa jamais d'avoir une absolue intimité de pensée et la plus franche ouverture de cœur avec sa mère, dont

la tendresse fut le réconfort de sa vie et dont le noble esprit, aux heures où divergent les consciences, s'éleva toujours à ces sommets qui épurent et où les fois contraires cessent d'apparaître comme des forces hostiles.

Ainsi que l'amour de sa mère, le souvenir de son grand-père illumina l'existence d'Ernest Psichari. La petite-fille de Renan nous raconte comment au Collège de France, dans le salon, l'auteur des *Dialogues philosophiques* leur enseignait, à elle et ses frères, le jeu du pèlerinage : de même que les pieux voyageurs gagnaient jadis Saint-Jacques de Compostelle en faisant trois pas en avant et deux en arrière, les petits Psichari devaient par une marche identique, quoique moins prolongée, se rendre, eux aussi, jusqu'à la terre de leur rêve, c'est-à-dire jusqu'au bout du tapis. Que représentait alors, pour ces enfants de six à huit ans, ce vieux monsieur gros, rond, à la bouche fine, aux longs cheveux blancs, à la tête dans les épaules ? C'était un « bon papa » comme tant d'autres : une sorte de divinité indulgente, qui possède de beaux livres à images, connaît des histoires nombreuses et enfouit ses rhumatismes dans les fauteuils. Il fallut la mort du vieillard et ses pompeuses funérailles pour que sa gloire fût brusquement révélée, sinon expliquée à ses petits-enfants : « Les délégations chamarrées, les robes jaunes et rouges des Facultés, les chars croulant sous les couronnes, les accents funèbres de la musique militaire, tout inondait notre âme d'un orgueil inconnu. Notre grand-père entraînait dans la gloire et nous ne savions pas pourquoi (1). » Plus tard Ernest Psichari lira et admirera les ouvrages du philosophe. Je ne sais si jamais ils imprégneront profondément ses idées. (Les deux hommes différaient tant !) Mais, à défaut d'une doctrine acceptable pour lui sur Dieu, le monde et la vie, le petits-fils retrouvera dans son aïeul certaines dispositions d'esprit qui lui seront toujours chères : la hardiesse et la probité de la pensée, le sens des valeurs chrétiennes, voire de la prière, le dédain du siècle, le respect des vertus cléricales, la foi dans la primauté de l'intelligence. « Quoi que nous fassions, déclarera un jour le petit-fils de Renan, nous mettrons toujours l'intelligence au-dessus de tout. Il est possible que la pureté du cœur vaille mieux.

(1) Ernest Psichari, mon frère, p. 64.

Mais un Français croira toujours que le péché est plus agréable à Dieu que la bêtise (1). » « Au hasard de sa vie errante, la photographie du grand-père, ballottée de cantine en cantine, vint enfin, dit la sœur d'Ernest, se clouer au mur de la petite maison de Cherbourg, à quelques centimètres des pieuses images. Il avait à huit ans, en jouant, mis sa petite main dans la main du vieillard, il ne la lui retira pas (2). »

L'auteur d'*Ernest Psichari, mon frère* insiste sur son don de rayonnement, de séduction et de prépotence. Enfant, il tient à la table familiale une place considérable; il est au milieu de ses petits camarades celui qu'on écoute, et qui anime, et qui conduit; au lycée, il s'impose par son brio; en voyage, il conquiert le wagon et la table d'hôte. Que parfois sa faconde tourne à une sorte de griserie verbale ou que son aplomb risque de passer aux yeux de certains pour une naïve fanfaronnade, ce n'est pas impossible; mais, partout où il se trouve, Ernest attire et souvent il domine. Jeune homme, il pourra s'enorgueillir des plus nobles amitiés; lieutenant d'artillerie coloniale, il exercera sur sa batterie un pouvoir magnétique d'entraînement. « Un mot de lui, on marchait », dira un de ses canonniers. Un tel prestige a sa source dans un inépuisable altruisme : le plaisir d'Ernest, c'est de se donner. Et, quand une nature aussi ardente se donne à un ami, à un maître, à une idée, à une foi, elle se livre tout entière dans un invincible élan de confiance et de sacrifice.

Les moindres gestes de l'enfant ont une candeur et une franchise charmantes. Même la gloriole qu'il tire de ses petits exploits ou le sérieux avec lequel il aborde les plus hauts problèmes sont empreints d'un naturel et d'une bonne grâce qui forcent la sympathie. Encore potache, c'est d'homme à homme qu'il discute peinture avec l'oncle Ary, linguistique avec Louis Havet, ou chimie avec Berthelot. Quand l'illustre savant quitte en 1896 le ministère des Affaires étrangères, Ernest annonce dans une lettre à sa mère les modifications survenues de ce fait dans le cabinet Bourgeois, et gravement cet informateur de douze ans ajoute : « Tu ne te doutes pas combien elle est agitée cette vie que je mène, courant de ci, de là, au ministère,

(1) Lettre à M. Henri Massis, citée dans *les Jeunes gens d'aujourd'hui*, p. 193.

(2) *Ernest Psichari, mon frère*, p. 66.

à l'Institut, entouré de gloires, de grandes et de belles choses (1). »

Au don spontané qu'il fait sans cesse de lui-même Psichari doit être son inépuisable gaieté; car il est gai, et bon vivant, et rieur, et parfois blagueur. Il connaît le tourment de l'amour, les épreuves des expéditions lointaines, la soif au désert africain et les plus graves perplexités de la conscience; il transformera de fond en comble non seulement la physionomie extérieure, mais les principes mêmes et l'axe de sa vie, sans que disparaisse jamais bien longtemps cette gaieté des cœurs purs et des âmes foncièrement religieuses. Dans un feuilleton célèbre Jules Lemaitre se demandait un jour pourquoi, avec tant de raisons politiques, historiques et métaphysiques d'être triste, Ernest Renan était cependant « gai, très gai, et, qui plus est, d'une gaieté comique ». Après avoir essayé bien des explications, Lemaitre finissait par conclure, ou tout au moins par conjecturer, que le philosophe devait peut-être cet enjouement à son parti pris de traverser le monde en simple spectateur, sans jamais le prendre trop au sérieux. Mais avec une attitude exactement contraire le petit-fils, assez peu renanien, d'Ernest Renan, ne fut pas, lui non plus, un abîme de désespoir.

L'INTELLECTUEL

En lisant *Ernest Psichari, mon frère*, j'ai cru revoir notre ami tel qu'il nous apparaissait dans l'heureux épanouissement de ses dix-huit ans avec sa longue figure un peu molle, ses yeux bruns, sa physionomie mobile et rêveuse, son geste vif, ses cheveux châains portés à l'artiste. Il se grisait alors de poésie, jouait du violon, maniait les pinceaux, et discourait avec une verve intarissable, un luxe magnifique de mots sonores, de citations, de paradoxes. Il était joyeux, fantaisiste et peu timide.

C'était dans les toutes premières années de ce siècle. Les parents d'Ernest venaient de s'installer rue Chaptal, dans le petit hôtel où Ary Scheffer avait exhalé sa sentimentalité germanique dans tant de romances picturales et fourni aux bour-

(1) *Ernest Psichari, mon frère*, p. 69.

geois de Louis-Philippe tous les Faust placides, les Marguerite inexpressives et les Christ au regard vide que pouvaient souhaiter ces imaginations sans fièvre. Peu de maisons sont à Paris plus enveloppées d'atmosphère spirituelle que cette demeure, à l'aspect provincial, dont la paix est à peine troublée le soir ou le dimanche après-midi par le voisinage du *Grand Guignol*. La longue allée bordée de lierre, les arbres grêles, les lilas, le vieux logis, les deux ateliers, le jardin d'hiver avec ses rocailles, tout ce paysage urbain n'a pas dû changer beaucoup depuis que vers 1853 le jeune Ernest Renan, attaché à la Bibliothèque impériale, rencontra chez Ary Scheffer M^{lle} Cornélie, sa nièce, qu'il allait bientôt demander en mariage. Que d'ombres, charmantes ou illustres, n'évoquerait-on point parmi ces pierres et ces rares verdure! De belles amoureuses ont été attirées là par le cœur ardent du peintre à succès; Lamennais s'est assis devant le chevalet de l'artiste et Chopin à son piano; Pauline Viardot a chanté; Gobineau a conté ses voyages; Bixio, Manin, Tourguéniev, tout un cortège de glorieux proscrits, ont promené leur grand rêve de liberté. Cependant, au début de ce siècle un souvenir domine tous les autres rue Chaptal : celui de Renan. Il est là partout : non seulement dans son mobilier, ses objets intimes et les images nombreuses de sa personne, mais encore dans tout ce que disent et croient les habitués de la maison, ces savants, ces écrivains, ces hommes politiques dont il a pétri la pensée.

En 1917, en pleine guerre, Clemenceau viendra visiter la fille du philosophe et devant le fameux portrait de Bonnat il déclarera : « Je ne m'incline pas devant beaucoup de monde; mais je m'incline devant celui-là; car il nous a faits. » Avec le prince du doute et de la nuance quelles affinités morales pouvait-il bien se reconnaître, le vieux dur-à-cuire, l'âpre jacobin à la volonté roide et à l'esprit intransigeant? L'universelle bienveillance? Le sens de la mesure et des ménagements? Le parti pris d'optimisme et de spiritualisme? Le goût de la monarchie constitutionnelle, de l'Empire libéral? Clemenceau se retrouvait tout au moins avec Renan dans l'amour de la libre critique, l'éloignement pour la théocratie, et peut-être dans un certain dédain de la foule. Comme les libres-penseurs de sa génération, il devait en tout cas lui être reconnaissant d'avoir introduit un peu de rêve dans le morne

positivisme et fourni aux gens dépourvus de foi religieuse le succédané d'une théologie.

L'homme dont on honorait la mémoire rue Chaptal n'était pas, il va sans dire, le nihiliste raffiné et démoralisant qu'avait imaginé Maurice Barrès dans ses jours d'aimable impertinence, mais l'infatigable travailleur des bibliothèques, l'érudit dévoué au service du vrai : le Renan qu'avaient connu au Collège de France, à l'Académie des Inscriptions, ces philologues, archéologues, linguistes, hellénistes, hébraïsants, celtisants assidus chez M. et M^{me} Psichari. Peut-être dans ce milieu « avancé », certains fervents de la « défense républicaine » tournaient-ils un peu trop à gauche l'auteur de la *Réforme intellectuelle*, l'ancien ami des princes Bonaparte. Par une ironie dont il n'aurait pas manqué de sourire, cet aristocrate, si hostile aux principes de 89, était invité à devenir un pontife de la démocratie et comme le maître à penser de Caliban. Aux fêtes de Tréguier en 1903 les amis de M. Combes allaient même le sacrer « bleu de Bretagne », l'enrôler sous la bannière du « bloc ».

Mieux qu'aucun disciple, la fille du maître entretenait vivant l'état d'âme renanien par sa noblesse morale, son exquise simplicité, sa largeur de vues, son aisance à s'élever au-dessus des misères humaines. Elle contribuait à répandre dans son milieu une haute bienveillance intellectuelle, une générosité, un optimisme auxquels M. Henri Massis a naguère rendu hommage. Avec Jacques Maritain il a souligné ce détachement du réel ou plutôt cette « sublimation », grâce auxquels la mesquinerie, le vice, la passion, le drame semblaient presque échapper au regard de ces très nobles esprits. Certes le petit groupe ne professait aucune foi religieuse ; mais, sauf deux ou trois fanatiques de la libre pensée, il n'était pas violemment anticlérical : sans mépris pour aucune forme de la croyance et de la piété, il s'imaginait simplement que l'espèce humaine avait « dépassé » le point de vue théologique, l'avait intégré à une conception plus large du divin, comme elle dépasserait, — du moins on l'espérait, — le stade des armées permanentes et des conflits sanglants. Par la pente naturelle de leur esprit ces hégéliens étaient portés vers la synthèse plus que vers l'antithèse. L'étroitesse d'esprit et le dénigrement leur étaient inconnus.

Un grand élan humanitaire emporte alors les intellectuels français. La génération antérieure a été celle du politique, la suivante (la génération d'aujourd'hui) sera celle de l'économique; entre les deux l'époque de 1910 est marquée par le signe du social. Les mots de politique sociale, de littérature sociale, d'art social, de morale sociale, de psychologie sociale, d'économie sociale flottent dans l'air. Zola construit la cité future avec les pavés de ses romans idéologiques; Anatole France se rallie au socialisme; Mirbeau porte à la scène ses réquisitoires contre les hommes d'argent; Hervieu y défend les femmes du monde en rébellion contre le code civil; Brioux y développe de vertueuses considérations sur le divorce, l'allaitement maternel, les tares de la magistrature; Gustave Charpentier, dans une œuvre d'un lyrisme médiocre, réclame pour les midinettes montmartroises le droit à l'amour libre; les architectes, les peintres, les sculpteurs veulent bâtir ou décorer les « maisons du peuple », les « palais du peuple »; Durkheim fonde une philosophie sur l'idée de groupe et les représentations de la conscience collective; Léon Bourgeois donne pour base à la politique une théorie de la solidarité. En même temps, des coopératives s'ouvrent; la législation sociale s'étend; l'armée devient comme un prolongement de l'école, une œuvre « post-scolaire ». Hommes de plume, de tribune et d'épée sentent en eux le besoin d'instruire et d'aider les masses travailleuses. C'est avec une sorte d'ardeur apostolique qu'ils vont dans les faubourgs répandre sur le peuple leurs lectures et conférences.

Ces effluves passent trop près d'Ernest Psichari pour ne pas le pénétrer. L'œuvre éducatrice qui s'ébauche autour de lui satisfait d'ailleurs ses penchants altruistes ainsi que le plaisir, vif à son âge, de monter sur une estrade. Il se rend aux universités populaires de la rue Mouffetard, du faubourg Saint-Antoine. Un jour au petit phalanstère de Montreuil-sous-Bois notre ami lit avec entrain le rôle de « Poulot dit Capoul » dans la *Clairière* de Donnay et Descaves, singulière pièce entre parenthèses pour inspirer aux ouvriers l'amour de la vie commune.

Nous suivions alors au lycée Condorcet la classe de philosophie, où notre jeune maître, M. Léon Brunschvicg, découvrait à nos yeux éblouis la magnifique aventure de la pensée

humaine. Nous aimions ses leçons substantielles, faites dans un esprit libéral, sans appareil, presque sur le ton de la causerie. Elles se terminaient toujours par le triomphe de Spinoza, Kant, Fichte et Jules Lachelier sur les éclectiques, matérialistes, phénoménistes, positivistes et autres adversaires. Dans tous les exercices de la classe Ernest apportait une admirable fantaisie. M. Brunschvicg se rappelle encore, je crois, l'étonnant devoir qu'il lui apporta au début de l'année et où, en je ne sais combien de pages, il fit dialoguer à la manière de Renan quelques personnages abstraits sur les causes efficientes, les causes finales, les buts de la nature. Quant au cours d'histoire, nous le méprisions : que nous importaient en effet ces contingences, les campagnes de Napoléon, les ministères de Louis-Philippe, à nous autres penseurs, préoccupés de savoir si le monde sensible n'était pas une apparence, l'idée générale un simple amalgame d'images et le temps une vaste illusion ?

Encore perplexes sur les grands problèmes de l'univers, nous tenions au moins la certitude dans le domaine politique : le socialisme était à nos yeux le plus beau, le plus souhaitable et par bonheur le plus inévitable des régimes. Nous nous réjouissions que toute l'évolution morale et économique de l'humanité y conduisît presque mécaniquement. Il faut dire qu'avec son lyrisme somptueux Jaurès paraît alors la doctrine des plus séduisantes couleurs, l'adaptait fort bien aux besoins intellectuels et sentimentaux de jeunes bourgeois cultivés et pleins de bon vouloir. On doit ajouter qu'en ce temps la révolution sociale était encore une simple vue de l'esprit, une conjoncture possible entre d'autres, au lieu d'être devenue maintenant une réalité, un fait d'expérience, observable sur une vaste portion de l'Europe et de l'Asie. Comme de la guerre, nous n'en parlions que par ouï-dire.

Avec fougue Ernest Psichari s'abandonnait à ces théories humanitaires, qui satisfaisaient les exigences de son cœur ; car il avait beau discourir sur le « matérialisme historique », citer Jules Guesde et Arturo Labriola, il est évident que la doctrine socialiste le séduisait surtout par son côté fraternel. Dans le socialisme d'Ernest « il y avait cette bonne camaraderie qui facilite l'expansion, la simplicité du décor, les groupes où l'on se faufile pour discuter coude à coude, l'adorable sentiment de

ne pas faire le fier et le bien-être des barrières abolies (1) ». Nous avons pris alors un intérêt passionné à l'élection du typographe Jean Allemane dans le XI^e arrondissement. Afin de faire triompher le candidat du « parti », nous avons même organisé une collecte parmi nos camarades et ce n'est pas sans fierté qu'un jour, après la classe du soir, nous portâmes à la permanence du vieux militant l'offrande de la « philosophie C », c'est-à-dire, je crois me rappeler, environ soixante-dix francs. « Quand je vois, disait jadis Barrès, une génération qui, dans l'âge où le plus souvent on est révolutionnaire, professer la doctrine de l'ordre, j'ai peur d'abord que cette sagesse ne s'accompagne de froideur et qu'en coupant au court, en évitant notre long chemin d'erreurs, des enfants ne se privent de parcourir le chemin du printemps. » Le « chemin du printemps », notre camarade en savait tous les détours et toutes les griseries.

Son principal guide intellectuel était alors Jacques Maritain, autre petit-fils d'homme célèbre. Il l'avait connu deux ou trois ans plus tôt au lycée Henri IV, et depuis ce jour une affection fraternelle liait les deux jeunes gens. Maigre, délicat, le teint pâle, la haute taille penchée, Maritain exerçait déjà sur ses camarades une influence singulière, qu'assuraient la force et l'agilité de son esprit, l'intransigeante ardeur de ses convictions, l'étendue de son savoir et le regard très doux de ses yeux très bleus. Amateur de poésie et de peinture, métaphysicien de race, jauréssiste passionné, il joignait pour nous à ces mérites celui d'apparaître comme le délégué de la science, le représentant des laboratoires et de leurs méthodes objectives ; car, un peu plus âgé que nous, il était déjà parvenu dans ses études à cette étape supérieure où l'on peut suivre des cours à sa guise et disséquer librement des grenouilles.

Ernest fréquentait avec son ami la librairie Bellais, rue Cujas. Parmi de nombreux volumes invendus, Péguy y confessait sa foi dans l'avènement des temps nouveaux et y développait cette idée, bien ancrée en lui, que la révolution sociale devait être avant tout une révolution morale. Entre la rue d'Ulm et la place Saint-Michel ce petit homme maigre et impérieux, aux allures paysannes et à la gaucherie étudiée, était

(1) Ernest Psichari, *mon frère*, p. 16.

déjà reconnu comme un chef par une poignée d'agregés, d'étudiants, de jeunes écrivains, qui admiraient son mépris des puissances temporelles et son inépuisable capacité de ferveur. Ernest Psichari se sentait une amitié particulière pour cet idéaliste, dont les cheveux ras, la large pèlerine, les gros souliers vous rappelaient pittoresquement la campagne et dont les terribles bourrades secouaient de façon si hygiénique cuistres, sociologues et députés. Par leur assurance d'autodidactes et leur verve drue, jaillie de la prairie ou de l'atelier, ces génies plébéiens en imposent aux intellectuels bourgeois de vie trop douce, et jadis le fruste Proudhon attirait, lui aussi, certains délicats, comme Sainte-Beuve, par le prestige de l'homme fils de ses œuvres, qui a peiné à un métier manuel et connu la misère vraie. Quand Péguy transporte ses bouquins rue de la Sorbonne et fonde les *Cahiers de la quinzaine*, Maritain et Psichari deviennent de plus en plus assidus dans l'étroit bureau où va s'élaborer une mystique nouvelle.

Le vendredi à cinq heures tout le petit groupe se retrouve au cours de M. Bergson. Le philosophe a été nommé depuis peu professeur au Collège de France et ses leçons ne figurent pas encore parmi les curiosités de Paris. Les duchesses n'en ont pas appris le chemin. Les auditeurs sont des normaliens, des étudiants en Sorbonne, des ecclésiastiques et aussi quelques collègues, comme MM. Brunschvicg, Élie Halévy, Xavier Léon : groupe de gens sérieux, accoutumés aux spéculations de l'esprit et venus là pour assister au spectacle, toujours émouvant, d'une grande pensée en train de se former. Un silence religieux s'établit. Le maître s'assied devant sa chaire étroite et commence d'une voix frêle, les mains croisées, à exposer le résultat de ses prospections dans le tréfonds de la conscience. De loin on ne voit, éclairés par la lampe, qu'un crâne, le haut d'un corps très mince, une petite cravate noire, une table sans aucun papier. Cette année-là, M. Bergson a pris comme sujet « l'idée de temps » : c'est dire qu'il développe de vive voix la thèse de son premier ouvrage, l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*. Analyses subtiles, intuitions lumineuses, images rares, sublimes échappées de poésie, pendant une heure l'enchantement se prolonge. Fraîche, voisine encore du grand élan vital et gonflée néanmoins des plus modernes sucs, la pensée bergsonienne ébranle chez ces cent

cinquante ou deux cents méditatifs réunis les puissances les plus hautes de l'imagination intellectuelle. Ils se sentent transportés très loin : dans le monde fluide du pur devenir, où ne jouent plus ni les signes du langage, ni les déterminations de la science, ni les commodités de la vie sociale, ni les mesures de l'espace et du temps. A travers une brume mystérieuse ils aperçoivent le moi libre et sans cesse renouvelé, au fond duquel l'artiste crée, l'inventeur découvre, le mystique entend l'appel de Dieu.

Dès que sonne à l'horloge le dernier coup de six heures, l'esprit cesse de souffler sur l'amphithéâtre ; Ariel disparaît derrière le tableau noir par la petite porte où il est entré, et les fidèles se répandent rue des Écoles. Péguy rentre aux *Cahiers* avant de prendre son train à la gare du Luxembourg ; Georges Sorel, futur maître de Lénine et de Mussolini, coiffe son chapeau melon, enroule autour de son cou un gros cache-nez, puis s'en va, accablant de son énorme science les amis et remâchant contre les bourgeois, les démocrates, la littérature russe, ses invectives de retraité apoplectique. Quant à Maritain et à Psichari, ils se rendent dans une maison amie, où, après avoir discuté le cours, ils se font traduire un livre de sir Frederic Pollock sur Spinoza. Mais Ernest ne s'attarde guère à ce rendez-vous métaphysique ; car le vendredi est le jour du grand dîner chez ses parents, et il s'agit d'être à l'heure rue Chaptal, afin de passer son habit et de faire honneur à Anatole France ou à Clemenceau.

LE SOLDAT

Quelques années de Sorbonne, l'école des Hautes études, une sérieuse thèse de doctorat sur un sujet de grammaire comparée, des recherches patientes à l'ombre du « père Bréal » et de M. Meillet, avec, de temps à autre, comme divertissement, la publication d'un poème à la *Revue blanche* ou d'un roman chez Calmann-Lévy ; vers la trentaine, un mariage dans le milieu du « Collège » ; puis le retour aux Hautes études, comme maître de conférences, la Société de linguistique, le ruban rouge, quelques missions à l'étranger et vers le crépuscule l'Académie des Inscriptions : tel était à peu près l'avenir que pouvaient imaginer pour Ernest sa famille et ses amis,

quand ils considéraient sa formation intellectuelle, ses aptitudes visibles et ses meilleures chances de réussite. Pourquoi le rythme de sa vie déjoua-t-il toutes les prévisions?

Avec une éducation aussi ouverte à tous les souffles du dehors un esprit de ce genre devait nécessairement s'éparpiller. Dans le grand carrefour d'idées où se trouvait notre camarade, indécis entre tant de flèches indicatrices, quelle force surhumaine de résistance et de concentration ne lui aurait-il pas fallu pour circonscrire à vingt ans sa pensée et vaincre son tumulte intérieur? Son atavisme complexe, son caractère mobile et sa très libre formation le prédisposaient à souffrir particulièrement d'un vertige mental, auquel son hygiène de jeune intellectuel, dédaigneux de sa guenille et étranger à tout sport, n'offrait guère de contre-poids. Épuisé par le tourbillon de ses idées, affaibli dans son corps, inquiet, maigre, nerveux, il traverse une sombre période. C'est en vain qu'il passe un hiver à Montpellier : ni les plaisirs faciles, ni la littérature décadente n'améliorent son état, qu'exaspère une violente déception amoureuse. La tête vide, le cœur en lambeaux, ce grand garçon, naguère si alerte, si joyeux, si enflammé d'espérance, n'est plus qu'une pauvre machine au ressort brisé, une épave à la dérive.

Quand, au printemps de 1903 il revient chez ses parents, sa santé morale semble gravement atteinte. La nuit il vagabonde dans les rues et parfois s'attarde, fou de désespoir, devant les fenêtres de la maison lointaine où habite, mariée maintenant, la jeune femme qu'il aime toujours. Il s'abreuve aux philtres d'oubli, il rêve de s'étourdir dans les bas-fonds du Paris interlope. Certain soir la vie lui apparaît si odieuse qu'il résout de s'en affranchir. Seule, l'énergique intervention d'un ami l'arrache à la mort. Une autre fois le malheureux quitte la maison familiale et pendant plusieurs jours déambule à l'aventure : il mange aux soupes populaires, dort dans les taudis, veut s'embaucher comme ouvrier. Un dur labeur manuel ne lui procurerait-il pas l'abâtissement salutaire? Ne serait-il pas aussi une sorte de rédemption? Enfin Ernest accepte de se rendre à la campagne et d'y restaurer ses forces. Dans la banlieue de Paris il se soigne, se recueille, analyse son désarroi.

La secousse dont il vient d'être ébranlé est de celles, il s'en

rend bien compte, qui vous terrassent un homme... ou qui le redressent. S'il reconquiert sa santé morale, ce ne sera que par des moyens héroïques. Or, pour accomplir cette transformation, ou, comme dirait un gymnaste, ce rétablissement, une voie se présente : le broyage de la volonté par la discipline militaire. La « classe » d'Ernest ne doit partir que dans un an ; mais il peut devancer l'appel. Pendant l'automne de 1903, il rejoint donc le 51^e d'infanterie à Beauvais. Sans trop d'effort il s'adapte à cette vie rude. Peu douillet, assez indifférent au confort du logis et de la table, les fatigues de l'exercice, les rudesses de la chambrée ou du réfectoire le rebutent moins qu'un autre. D'autre part, le fraternel coude-à-coude avec les gars de la compagnie satisfait à merveille son goût des contacts populaires. Naguère il a rêvé de se faire instituteur, afin de vivre près du prolétariat et de lui venir en aide. Or la caserne ne lui offre-t-elle pas l'occasion de rapprochements analogues ? Il est possible que le métier des armes, comme tel, ne l'attire pas encore d'une manière impérieuse ; mais il apprécie déjà le bonheur de se sentir encadré et commandé, de se soumettre à une règle, vieille comme l'ordre social lui-même et qui a vaincu, — ne le sait-il pas ? — bien d'autres cerveaux effervescents.

Le coup de barre est donné. Ernest Psichari n'a plus qu'à suivre la voie sévère et monotone au bout de laquelle est l'apaisement. Instable, bavard, parfois un peu hâbleur, il apprendra les vertus de patience, de silence et de modestie ; il cessera de faire l'extravagant, de discuter et de ratiociner ; il concentrera et stabilisera dans l'exercice d'un métier ses forces et ses pensées qui se dispersent : il sera le soldat anonyme, qui simplement reste dans le rang et veut y « servir ». Licencié ès lettres, il doit être libéré après un an de caserne ; mais l'expérience de thérapeutique morale à laquelle il s'estreint commence à porter de trop bons fruits pour qu'on l'arrête si tôt : à la stupéfaction de ses anciens condisciples il signe donc un engagement de cinq années et demande bientôt son transfert dans les troupes coloniales, ce corps fermé de soldats professionnels lui paraissant de traditions plus strictement militaires que l'armée de la métropole. Il passe un an dans l'artillerie à Lorient, devient maréchal des logis et obtient la faveur de suivre le commandant Lenfant dans sa

mission du Haut-Logone, cette région de l'Afrique centrale comprise entre le Chari, tributaire du lac Tchad, et la Sangha, affluent du Congo. Débarquée à Matadi le 13 septembre 1906, l'expédition remonte le Congo, puis la Sangha jusqu'à Nola, gagne à travers la forêt le poste de Bania, passe à Carnot et s'aventure dans le pays des Bayas cannibales. Au début de 1907 elle atteint Yadé et bientôt après, sur le bas Logone, Lai, terme septentrional de la mission. Psichari passe quelques semaines dans ce pauvre village aux cases blanches, aux rustiques canhas sans fenêtres ; puis, pendant que son chef explore d'autres régions, il s'en va reconnaître le cours de la Penné, affluent du Logone, et à l'est de la Sangha le pays Yanghéré et le cours de la M'Baéré. Par Bania la colonne rejoint la Sangha et le Congo. Au début de 1908 elle est de retour en France.

Ernest revient rue Chaptal avec la médaille militaire. Il revoit le salon, qui semble avoir conservé la livrée des temps révolus, avec ses hautes fenêtres sans rideaux, ses épaisses portières aux couleurs naïves, ses petits meubles noirs, où aux verres de Venise et aux figurines en bois de la comédie italienne se mêlent les cadeaux donnés jadis par la dynastie d'Orléans à Ary Scheffer, son peintre officiel. Sur les murs, tendus d'un « tabac » un peu décoloré, le revenant admire d'anciennes connaissances : les dessins de Delacroix, le mâle et expressif portrait d'un ancêtre Scheffer, le profil de Renan en émail par Claudius Popelin. Dans l'atelier, confortable et vétuste, Ernest retrouve les vastes bibliothèques aux livres bien alignés, enrichis de dédicaces illustres, et les compositions mythologiques de l'oncle Ary, et les études de Puvis, et le grand tableau de Bonnat : ce lourd Renan aux tissus amollis, aux pupilles atones. Les fauteuils, tapissés par de lointaines aïeules, tendent à l'explorateur leurs vieux bras fatigués, qui, de Manin à Zola, ont entouré tant de bustes fameux ; et dans un coin branle toujours le modeste guéridon sur lequel fut écrite la *Vie de Jésus*.

L'œil clair, la démarche libre, l'esprit nettoyé, Ernest a repris ses franches allures de naguère. Il monte à cheval ; il fume la pipe comme un vieux briscard. Désormais sa résolution est prise de rester soldat colonial ; car aucune autre forme d'activité ne lui semble mieux exalter l'ardeur de vivre, satis-

faire plus magnifiquement la soif d'aventures et de conquêtes qui dévore un homme de noble sang. « Je vous dois d'avoir donné à ma vie sa raison et son but », déclare à son chef le maréchal des logis dans la dédicace du livre où il raconte son voyage.

Le jeudi il aime se rendre aux *Cahiers de la quinzaine*, où Péguy déplore l'avilissement de son époque, s'indigne à l'idée que le patrimoine spirituel de la France se dévalorise : travail, famille, religion, armée, humanités classiques, ne discute-t-on pas, n'amoindrit-on pas tous nos vieux cultes ? Le petit homme est triste : sous les traits du « père Combes » M. Homais vient d'assouvir ses rancunes : il a jeté à la rue les bonnes sœurs, vendu à l'encan les crucifix, substitué à la domination cléricale la domination franc-maçonne, établi le mouchardage officiel, livré la défense nationale aux ministres désorganiseurs, et, atroce déception, le grand Jaurès a prêté à l'entreprise sa voix éloquente.

Ernest Psichari apprend auprès de son ami à railler la superbe d'un bas rationalisme électoral. La réaction contre le despotisme anticlérical ramène alors quelques esprits vers l'Église, d'où l'horreur de la tyrannie cléricale a jadis éloigné leurs grands-parents ; et, pour rompre les chaînes d'un positivisme trop fermé au divin, les néo-chrétiens de 1910 fouillent l'arsenal de M. Bergson, tout comme les libres-penseurs de 1865 fouillaient celui de Renan et de Taine, afin de briser d'autres liens. Renan, Taine, Bergson, grands clercs désintéressés, dont les négations sont exploitées en vues de fins temporelles.

A vrai dire, on débite rue de la Sorbonne, dans la petite boutique de Péguy, autant de lieux communs et de rhétorique que dans la grande maison d'en face ; car le couplet vieille France tourne parfois au poncif comme la ritournelle humanitaire. Les anti-pédants ont du reste eux-mêmes leur pédantisme, et il ne suffit pas à un normalien en rupture de pupitre de malmenier à tort et à travers le haut enseignement pour faire oublier qu'il a passé, lui aussi, par la rue d'Ulm. Le plus grave, c'est qu'en lançant leurs boutades contre la raison et les docteurs, Péguy et ses amis contribueront, comme bien d'autres, à l'avilissement de l'intelligence et au discrédit de l'esprit critique, dont nous souffrons aujourd'hui.

Ernest Psichari rencontrait rue de la Sorbonne des bergso-

niens, des barrésiens, des néo-thomistes, des syndicalistes, des pragmatistes. Tous ces hommes de cabinet, habitués à ne se battre que contre des adjectifs, admiraient ce guerrier de belle allure, qui montait à cheval, portait un sabre, s'en était même servi et réalisait l'idéal de vie rude toujours cher aux cérébraux raffinés. Parmi ces civils il était le seul militaire. Seul, il représentait les habitudes de pensée, les vertus, la mystique de ce type social alors peu connu des intellectuels : le soldat de métier.

Après avoir passé un an à l'école des élèves-officiers, à Versailles, le maréchal des logis, promu sous-lieutenant au 2^e d'artillerie coloniale, gagne Cherbourg, sa garnison ; mais il ne s'y attarde guère et à la fin de 1909 repart pour l'Afrique. Sous les ordres du colonel Patey il va commander un détachement de méharistes et concourir à la pacification de la Mauritanie, soumise récemment par le colonel Gouraud. Trois années durant, il « nomadise », réprime les pillards, maintient l'ordre, recrute des partisans, lève des impôts, habituellement sous forme de chameaux. Arrivé à Saint-Louis en décembre 1909, il remonte le Sénégal, traverse le Tagant, séjourne à Moudjéria de juin 1910 à février 1911 ; puis il s'avance au nord dans l'Adrar, pousse jusqu'à Chingueti, la cité religieuse, et jusqu'à Ouadan, la ville militaire. Rebrous-sant chemin, la colonne de méharistes traverse à nouveau le Tagant. Le 16 janvier 1912, après l'occupation de Tichitt et la capture du sultan, Psichari poursuit une bande de rebelles et s'en empare : exploite qui lui vaut une citation à l'ordre de son armée. Envoyé au nord-ouest, dans le Tiris et l'Adrar Souttouf, il séjourne deux mois à Zoug, exécute dans des conditions particulièrement rigoureuses une reconnaissance en plein désert, à Tagnedest, pour protéger un convoi de vivres ; puis il reprend les pâturages jusqu'à son départ pour la France, à la fin de 1912.

En quittant la métropole, il a dû rompre avec sa famille, avec ses amis des liens qui lui étaient chers. « J'ai en France une vie facile et heureuse, et rien, absolument rien ne manque à mon bonheur », écrivait-il à M^{me} Favre quelques semaines avant de s'embarquer pour l'Afrique (1). Mais pour une âme

(1) 13 octobre 1909. *Lettres du Centurion*, p. 45.

aussi assoiffée de changement et d'aventure le départ est une exigence du démon intérieur. S'évader du quartier et de ses paperasses vers des terres vierges où l'on se sent libre, léger, hardi ; connaître à vingt-cinq ans l'allégresse d'être le maître d'un vaste pays : quel jeune officier résisterait à cet attrait ? En débarquant au Sénégal, le sous-lieutenant Psichari dut éprouver un sentiment de dilatation intérieure et de renouveau assez analogue à celui qui quinze ans plus tôt exaltait le commandant Lyautey à son arrivée en Indochine et dont ses inoubliables lettres conservent le témoignage enthousiaste.

À l'armée parmi ses chefs ou ses camarades le petit-fils de Renan a connu quelques Français de vieille formation : des hommes respectueux de l'ordre social et qui ne ratiocinent pas sans cesse sur les principes de vie éprouvés par l'expérience. Au contact de ces traditionalistes il veut se faire, lui aussi, une âme droite et nue de soldat : une âme éprise, avant tout, de fidélité et de renoncement. Il se rend compte d'ailleurs qu'une bonne santé psychique exige des convictions stables, des certitudes, et qu'on n'agit pas dans le siècle sans quelques vigoureux partis pris.

Les conditions de son existence servent à merveille son effort de renouvellement. Seul en face de lui-même dans la solitude des sables blancs, rien ne vient le distraire de sa méditation. A part son *Règlement d'artillerie* et sa *Table de logarithmes* il possède tout juste quatre livres, mais de valeur nutritive suffisante pour alimenter longtemps la vie spirituelle d'un soldat avide de hautes réflexions : ce sont les *Commentaires* de César, les *Pensées* de Pascal, les *Sermons* de Bossuet, *Servitude et Grandeur militaires* de Vigny. Les *Cahiers* de Péguy, reçus par le courrier de France, viennent à de longs intervalles compléter ce viatique. Après réquisitoire contre le désordre des esprits, incessants appels aux vieux instincts de la race, sursauts de colère devant les politiciens ou les Sorbonnards qui méconnaissent nos vertus héroïques et n'ont plus foi dans la mission de la France, Ernest retrouve chez son ami les dégoûts et les espoirs dont il bouillonne lui-même. Sans connaître très bien l'histoire, ni lire beaucoup de journaux, ni causer souvent avec les puissants du jour, Péguy avec une admirable prescience sait d'instinct ce qu'ignorent ou contestent certains hommes très informés : il est convaincu

que la guerre éclatera avant peu, il n'en doute pas une minute. Dans cette attente il tient prêt son paquetage; et prêts ses pensées, son héroïsme, son sacrifice.

Dans les postes de l'Adrar le sous-lieutenant fait sauter la bande des brochures jaunes; il lit des titres : *le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, *Notre jeunesse*, *le Mystère des Saints innocents*. Un jour, dans un cahier intitulé : *Victor-Marie, comte Hugo*, il apprend que son ami, bientôt quadragénaire, voudrait grouper en un parti nouveau les hommes de quarante ans.

Ce... parti, écrit Péguy, quelque jour aussi vous en serez, ami lointain, cher entre tous, ... qui, dans une maison glorieuse des travaux de la paix, avez réintroduit la guerre et l'antique gloire guerrière; vous en serez, homme jeune, jeune de sang, homme au cœur pur, qui dans une maison laïque avez réintroduit la gloire antique, la première gloire, la gloire de la guerre; grand enfant, grand ami, homme au grand cœur, vous qui fondez des camps et qui fondez des villes; artilleur, colonial, vous qui, réveillant votre vieux sang breton et votre vieux sang méditerranéen, et votre vieux sang de patience hollandaise, nous restituez la vaillance antique aux héroïsmes des guerres mauritaniennes; vous en serez, Latin, Romain, Français, vous qui de tous ces sangs vous faites un sang français et un héroïsme à la française; Romain, héritier des guerres numidiennes; Français, héritier des guerres jugurthiniennes; artilleur, héritier des antiques artilleries, des balistiques romaines; cavalier, héritier des cavaleries antiques, des antiques Numides; artilleur, héritier des frondeurs baléares; colonial, héritier des colonies romaines et des autres colonies grecques; ... gardien de notre culture, héritier, décuple héritier, héritier de toutes parts, vous qui savez ce que c'est que de fonder une ville, ce qui était le métier d'Alexandre et le métier de César, fonder une ville où il n'y a rien; grand ami, qui avez voyagé comme Ulysse et connu les mœurs de beaucoup d'hommes; homme de grand soleil, homme aux yeux frais, au cœur émerveillé; vous qui connaissez le désert et l'oasis dans le désert et ce que c'est qu'un pays où il n'y a personne, et ce que c'est qu'un pays où il n'y a rien (1)...

(1) *Victor-Marie, comte Hugo*, premier cahier de la douzième série, p. 249.

L'influence de Péguy éclate dans le roman *l'Appel des Armes*, commencé par Psichari à Cherbourg et achevé au désert dans les plus extraordinaires conditions où auteur ait jamais écrit.

Au début, dit sa sœur, cela allait encore ; il ne quittait guère les postes peu avancés, en liaison perpétuelle avec ses chefs, soutenu par les camarades souvent rencontrés, recevant des nouvelles familiales. Mais le voici qui avance, seul chef de sa colonne, dans les sables brûlants de l'Adrar ; voici les vivres qui manquent, les points d'eau qui fuient devant les méharistes assoiffés, les tourmentes de vent qui collent à chaque feuillet les grains de sable, des jours entiers où l'on se contente de quelques poignées de riz et d'un peu d'eau ; voici les graves décisions à prendre, les pillards signalés dont il faut suivre la trace au clair de lune, le châtimement des rebelles et les rançons discutées minutieusement avec les chefs, en langage maure ; voici les rigueurs de l'été saharien, les partisans dont le courage faiblit, les vêtements qui s'usent, les bagages qui s'éparpillent à chaque campement. Le jeune lieutenant, au milieu de ces épreuves, garde précieusement deux objets : une liasse de papiers qu'il noircit sans trêve, une peau de mouton pleine de tabac, son idéal et son plaisir (1).

On connaît le sujet du livre, tout ensemble roman d'idées et autobiographie. Un jeune homme, Maurice Vincent, fils d'un instituteur anticlérical et antimilitariste, s'attache à un officier de vieilles traditions, fier de son métier, le capitaine Timothée Nangès. Il s'engage dans son régiment d'artillerie coloniale, fait campagne en Mauritanie et revient avec une blessure, qui le rend infirme pour l'existence. Sous les traits du canonnier Vincent, Ernest Psichari décrit l'origine et le développement de sa vocation militaire et par la bouche du capitaine Nangès il célèbre la beauté des combats.

L'idée qui domine l'ouvrage, c'est, selon le mot de l'auteur, le *militarisme intégral*. « Les canons, dit-il, sont les réalités les plus réelles qui soient, les seules réalités du monde moderne. » Et un personnage explique :

J'estime nécessaire qu'il y ait dans le monde un certain nombre d'hommes qui s'appellent soldats et qui mettent leur idéal dans

(1) Ernest Psichari, mon frère, p. 49.

le fait de se battre, qui aient le goût de la bataille, non de la victoire, mais de la lutte, comme les chasseurs ont le goût de la chasse, non du gibier... Notre rôle, à nous, ou alors nous perdons notre raison et nous n'avons plus de sens, c'est de maintenir un idéal militaire ; non pas, notez-le bien, nationalement militaire, mais, si je puis dire, militairement militaire (1).

Outrances de guerrier néophyte, réaction juvénile contre le pacifisme de l'époque. D'ailleurs Ernest Psichari s'abusait quand il voyait dans l'armée une force du passé, une force de tradition et de résistance, qui, comme l'Eglise, se maintiendrait en demeurant réfractaire au progrès, hors du siècle. « La nation, affirme un camarade du capitaine Nangès, ne nous ressemble pas : elle roule dans le progrès. Nous, notre rôle, c'est de conserver un certain fonds moral, tel que nous l'avons reçu (2). » La guerre montrera au contraire que les immenses luttes actuelles exigent l'utilisation non seulement de toutes les énergies et de toutes les techniques, mais de toutes les croyances aussi, et de tous les espoirs. Pour vaincre, la France en péril appellera à la rescousse les élans générateurs d'héroïsme ou de sacrifice, quels qu'ils soient, et dans le ciel, au-dessus des tranchées, patriotes de la stricte observance, idéologues, humanitaires, enfants du Christ, dévots de la raison mêleront les fois les plus diverses.

LE CHRÉTIEN

En même temps que les *Cahiers de la quinzaine* Ernest recevait en Mauritanie des lettres affectueuses, dans lesquelles Jacques Maritain lui confiait son vœu de le voir devenir chrétien. Lors du voyage au Congo le philosophe avait écrit à son ami : « J'espère que tu nous reviendras de ces solitudes, croyant en Dieu. » Un peu plus tard il rêvait de le « voir retourner là-bas en vrai dominateur cette fois, et sous un autre habit que celui du soldat ». Mais le maréchal des logis n'imaginait pas alors plus beau vêtement à porter que l'uniforme de l'artillerie coloniale. Quand, à son second départ pour l'Afrique, Maritain lui donna des médailles bénites, Ernest se

(1) *L'Appel des Armes*, p. 200.

(2) *L'Appel des Armes*, p. 38.

borna
souven
Per
en Ma
il ne n
pouvoi
part il
pays d
musul
rieur n
fin de
ni les
implor
peu la
roum,
note-t
comm
l'étais
sentai
m'étais
Dè
plus c
vertus
au dé

Ri
d'une
prépa
sensib
cœur
désir
la dev
aidés
et l'a
spirit
savoir
à per

(1)
(2)

borna à les mettre dans son porte-monnaie, comme un simple souvenir d'amitié.

Pendant les quinze ou vingt premiers mois de son séjour en Mauritanie, le désir de croire ne le tourmente guère. Certes il ne méconnaît pas la valeur de la morale chrétienne, ni son pouvoir de discipline, de soutien et de consolation ; d'autre part il aperçoit la nécessité, pour les Européens, d'opposer en pays d'Islam une autre croyance à celle, toujours si vive, des musulmans. Cependant son désir de perfectionnement intérieur ne prend pas au début une forme très religieuse. Or à la fin de 1911 une grande inquiétude l'envahit, que n'apaisent ni les soins minutieux du service, ni les longues marches. Il implore le secours de Dieu, et ses méditations prennent peu à peu la forme de prières. Quelques jours après Noël, à Edde-roum, il tombe à genoux. « C'était la première fois de ma vie, note-t-il, mais le geste, si nouveau pour moi, m'avait été commandé de très loin, et toute résistance eût été impossible... J'étais bien sûr que je serais un jour catholique, et je ne ressentais qu'une impatience sans nervosité du bonheur qui m'était promis (1). »

Dès lors les épreuves de son existence ne lui apparaissent plus que comme les occasions de développer les plus hautes vertus. Dans des pages magnifiques il se félicite d'avoir connu au désert la pauvreté et la faim.

Rien ne nous avance dans la vie spirituelle comme de vivre d'une poignée de riz par jour et d'un peu d'eau salée... Rien ne prépare une âme à recevoir son Dieu que de la vider de tout plaisir sensible. Tout naturellement, la pensée de l'éternel naît d'un cœur d'où tout l'éphémère de la vie a été chassé, qui n'a plus de désir que de la croix de son Dieu... *Esurientes implevit bonis*. C'est la devise du Sahara. Il n'est pas douteux que les Maures ne soient aidés dans leur désir de Dieu par leur extrême dénuement, et l'ascétisme est encore aujourd'hui une des plus belles fleurs spirituelles du désert. Dieu nous donne la pauvreté. A nous de savoir la prendre, et que nos heures de jeûne ne nous soient point à perte (2) !

(1) *Les Voix qui crient dans le désert*, p. 174.

(2) *Les Voix qui crient dans le désert*, p. 243-244.

Au cours de la reconnaissance sur Tagnedest les privations deviennent plus rudes encore. La chaleur, au début d'août, est accablante; le pays du Tiris, infesté d'ennemis; la colonne, dépourvue de toute communication avec le monde extérieur. Pendant trois semaines les méharistes, dont le riz et la farine s'épuisent, courent après un convoi de ravitaillement. Quelques jours de plus, ils peuvent mourir de faim.

Arrivé à ce point, que pouvais-je faire, sinon bénir de toutes les forces de mon être Celui qui avait daigné m'envoyer de tels avertissements? Non seulement je le bénissais, mais je bénissais aussi ma misère, puisque c'est au milieu d'elle que j'ai découvert les trésors infinis que recèlent les Évangiles (1).

De plus en plus Ernest Psichari se rend compte que la souffrance est une grâce et que le fondement de la religion chrétienne, comme celui de la patrie, réside dans la vertu purifiante et rédemptrice du sang versé. Pour ne pas l'avoir compris, pour ne pas avoir « un Dieu qui soit mort sur une croix de bois », l'Islam demeure une doctrine irrémédiablement stérile.

Si assoiffé d'amour et de sacrifice que soit Psichari, il entend ne pas venir au catholicisme par la seule voie du sentiment. Certes il ne cherche pas « dans la raison des raisons de croire »; il estime néanmoins que l'intelligence doit servir la foi et il approuve son ami Maritain d'opposer la philosophie de saint Thomas à des conceptions religieuses trop exclusivement affectives.

Besoin héréditaire de croyance chez le descendant d'une vieille famille bretonne; élan mystique d'un petit-fils, dont l'aïeul n'avait peut-être contracté avec Pallas Athénée qu'un mariage de raison: on a beaucoup invoqué l'atavisme pour expliquer le « cas » Psichari. Sa sœur n'a pas tort de faire intervenir aussi en la matière « cette grande loi de l'éducation qui réside dans la contradiction » et M. André Chevrillon ne voyait pas moins juste en suggérant que le goût celtique des aïeux, des *au-delà* pouvait bien entraîner cet enfant de la côte vers les lointaines aventures de l'âme et les inconnus de la vie morale, après l'avoir conduit dans les régions inexplorées de la terre africaine.

(1) *Les Voix qui crient dans le désert*, p. 301.

Le 16 novembre 1912 le lieutenant repart pour la France ; au début de décembre il est à Paris. Il s'abandonne à la douceur des affections familiales. Il aime s'entretenir avec son frère, qui, lui aussi, cherche dans la doctrine nationaliste un antidote à l'anarchie intellectuelle de sa jeunesse et manifeste pour l'armée une vive passion : gendre d'Anatole France, dont il répudie toutes les doctrines politiques, Michel Psichari est un esprit charmant, à la fois fantaisiste et mesuré, qui fait goûter aux lecteurs de *l'Illustration* les qualités aimables et légères requises d'un journaliste « bien parisien ». Cependant, quelles que soient la tendresse et l'intelligente admiration dont le frère d'Ernest et ses sœurs l'entourent, c'est toujours avec sa mère qu'il se sent dans la plus complète intimité morale.

A vrai dire, pendant ces premières semaines il ne se sent pas autrement pressé de faire des confidences sur son évolution religieuse ; car les distractions de Paris, l'emprise de son ancien milieu, le regain en lui d'un traditionalisme tout militaire (il va faire paraître *l'Appel des Armes*) ébranlent son désir de la foi. « Nullement semblable à l'aveugle qui ne demande pas sa guérison, j'appelle à grands cris le Dieu qui ne veut pas venir (1) », écrivait-il à Jacques Maritain il y a quelques mois à peine. Or voici qu'il déclare maintenant à la mère de son ami : « Tout cela, c'était bon en Afrique. A présent, un bon coup de vent, et ce sera balayé. »

Le vent qui s'élève dans l'âme d'Ernest, c'est le souffle du mysticisme. Dès le mois de janvier une extraordinaire ferveur religieuse recommence à l'enflammer. Il lit le catéchisme des enfants, le *Missel*, la *Vie de saint Dominique* par Lacordaire ; il prie ; il s'abandonne à l'influence de Maritain, qui va l'aider à donner vers l'Église le coup de barre décisif. Le 21 janvier, Ernest lui demande de le mettre en rapport avec un prêtre. Dix jours plus tard, il rencontre chez ses amis à Versailles le Père Clérissac, un Dominicain de vaste intelligence.

Le 4 février, il se confesse à lui ; le 5, il reçoit les cendres à la cathédrale de Versailles ; le 8, il est confirmé par Mgr Gibier dans la chapelle du petit séminaire à Grandchamp. D'une voix vibrante d'émotion il scande les syllabes latines du *Credo*. « Monseigneur, il me semble que j'ai une autre âme ! »

(1) De Zoug (Mauritanie), 15 juin 1912. *Lettres du Centurion*, p. 182.

déclare-t-il à l'évêque. Le lendemain Ernest fait sa première communion chez les sœurs de la Sainte Enfance. Après avoir dit la messe, à laquelle n'assistent que Jacques Maritain, sa femme et sa belle-sœur, le Père Clérissac emmène les deux amis à Chartres en pèlerinage. « Je sens que je donnerai à Dieu tout ce qu'il me demandera », dit au retour le nouveau converti.

Tous ceux qui l'approchent sont frappés de la lumière, de la confiance, de la tendresse qui rayonnent alors de son âme enfin unifiée. Le matin il va entendre la messe dans une église de la rive gauche : à Notre-Dame-des-Champs, à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à la chapelle des Saints-Anges. Il prie avec ferveur ; chaque jour il communie. Souvent une jeune femme s'agenouille à son côté : cette amie, à qui il a jadis donné tout son cœur et dont le souvenir, depuis, ne le quitte plus jamais. Comme lui, elle a souffert ; comme lui, et bien avant lui, elle a connu les grands élans de la foi. La conversion d'Ernest l'a profondément remuée, et ce n'est pas sans émoi qu'elle échange avec lui médailles bénites, livres pieux, rameaux de buis et autres témoignages d'une fraternité mystique, à laquelle un sentiment plus humain ajoute peut-être une douceur secrète.

Afin qu'aucune ombre terrestre ne risque plus de troubler leurs effusions religieuses, ils décident bientôt de se rendre séparément à l'église. « Vous avez su, écrit Ernest à son amie, renoncer à un plaisir qui n'était pas selon l'ordre chrétien, et vous avez senti que ce plaisir, tout spirituel qu'il était, risquait de compromettre cette pureté parfaite à laquelle nous aspirons de toutes nos forces (1). »

Sous le couvert de la dévotion la jeune femme voudrait faire oublier ses anciennes rigueurs au prétendant jadis éconduit. « J'ai pleuré d'amour pour Dieu, pour son Paradis et pour vous », lui déclare-t-elle dans une de ses lettres. Ernest répond :

Vous dites m'aimer. Réservons ce mot pour celui seul qui est aimable, c'est-à-dire pour Jésus et pour sa mère, et ne donnons pas à l'amour son sens vulgaire qui est à la portée de tous. Dites seulement que vous me venez aider dans ma solitude, que vous avez pitié de moi, que vous m'ouvrez tout grand votre cœur

(1) *Lettres du Centurion*, p. 221.

incomparable, afin que je puisse mieux voir la quantité du ciel que peut, en effet, contenir un cœur humain (1).

Libre maintenant du lien conjugal, souhaite-t-elle devenir un jour l'épouse de ce grand chrétien? Ernest cependant n'a pas oublié l'affreuse détresse où l'a plongé il y a juste dix ans le mariage de cette femme. Il est d'ailleurs trop détaché des joies profanes pour souhaiter une union qui ne serait pas l'alliance toute mystique de deux âmes jointes dans la prière.

La publication de son roman, *l'Appel des Armes*, le força à descendre un moment de ces sommets. L'ouvrage avait paru les semaines précédentes dans *l'Opinion* quand au printemps de 1913 il fut édité en librairie. Rien ne manqua à son succès : ni les éloges des maîtres, ni les articles favorables de deux ou trois critiques notoires, ni un « éreintement » de Paul Souday, chance inespérée selon Ernest pour « lancer » un volume. A cette époque de redressement national, après l'élection de M. Poincaré à la présidence de la République, le livre apparaissait comme porté par un irrésistible courant d'opinion : il se trouvait traduire à l'heure voulue les pensées secrètes de nombreux Français. Les exemplaires de *l'Appel* s'enlevaient chez les libraires, l'Académie songeait pour le jeune auteur à son grand prix de littérature. Ernest était un homme heureux.

Quand son congé de six mois fut expiré, il n'en quitta pas moins Paris avec allégresse. A Cherbourg, sa garnison, il loua un petit appartement ; il disposa dans la chambre un lit de fer, une chaise de paille et une table ; dans le cabinet de travail, ses livres, les photographies de sa famille et de quelques ecclésiastiques, un portrait de Renan par son fils Ary, une statuette bretonne de la Vierge, un crucifix d'ivoire, la Sainte Ursule de Memling, l'Adoration des Mages ; puis sans tarder Ernest voua à la vie eucharistique tous les loisirs que lui laissait le régiment. Il remplissait avec zèle les devoirs de son état, se dévouait fraternellement à ses hommes, surtout à ses « bleus », visitait les pauvres de la ville, fréquentait la « conférence de Saint-Vincent de Paul » et avec tendresse écrivait à ses amis parisiens, à sa mère, à sa sœur Corrie. Jamais

(1) *Lettres du Centurion*, p. 272.

on ne découvrait en lui une négligence de cœur, un oubli de charité. « En de tels moments la conscience presse », a dit un jour Bossuet. Pour Ernest Psichari la conscience pressait toujours.

Parmi toutes les obligations du chrétien il estimait que celle de l'apostolat lui était particulièrement réservée par sa position sociale et sa culture. Aussi entreprit-il de composer une grande œuvre apologétique à la gloire de l'Église : *le Voyage du Centurion* montre un officier français se convertissant au catholicisme dans les solitudes africaines. Maxence, « humble lieutenant des armées de la République », quitte sa patrie qu'il hait pour en avoir connu seulement « les désordres et la misère ». Il va se battre en Mauritanie, où il admire l'élan religieux des indigènes. Devant l'ardeur de leur foi il a honte de son athéisme. « Nous croyons », déclare-t-il aux musulmans, malgré lui et comme par anticipation. Puis il réfléchit sur la condition du soldat : il se demande pourquoi, ayant choisi la voie de la fidélité, il s'arrête à l'obéissance humaine et ne se soumet pas aussi à l'autorité de Dieu. Convaincu que le dévouement à la patrie est la première étape du dévouement chrétien, Maxence tombe à genoux. Avec timidité d'abord, puis d'une voix toujours plus forte, il récite sa première prière. « Mais quoi, Seigneur, conclut-il, est-ce donc si simple de vous aimer (1) ? »

De plus en plus Ernest Psichari se sentait attiré vers l'ordre de Saint Dominique, dont il aimait la haute discipline intellectuelle. Les six ou sept ans d'études, avec, à leur terme, le Collège aulique de Rome ; l'œuvre de prêche et de missions ; le triple vœu de prière, de parole et de sacrifice ; les longs jeûnes ; la force grave et joyeuse des moines ; leur défiance des malsains repliements sur soi-même ; la paix de leurs demeures : tout dans l'apostolat des Frères aux blanches robes séduisait ce soldat éloquent et nomade, licencié de philosophie, fils et petit-fils de professeurs. Comme tous les siens, il était du reste attaché à cette idée renanienne, que la possession des richesses suppose toujours un certain rétrécissement de l'âme, et que seule la pauvreté anoblit.

Afin de se faire recevoir dans le Tiers-Ordre, Psichari se

(1) *Le Voyage du Centurion*, p. 242.

rend en octobre 1913 dans le Limbourg hollandais, au couvent de Rijckholt, construit par les Dominicains de Lyon.

La franche et gaie nature d'Ernest se sent à l'aise dans ce cadre accueillant où les austérités mêmes paraissent tentantes. Les frères sont déjà assis sur les stalles de bois sculpté quand Ernest entre dans la chapelle et s'agenouille devant l'autel. Le Père Supérieur, revêtu de son étole blanche et or, prononce la phrase rituelle :

— Que demandez-vous ?

— La miséricorde de Dieu et la vôtre, répond Ernest en frissonnant, car il la souhaite de tout son cœur cette grâce dont il attend la paix.

Le Père Clérissac est là, son conseiller et son appui, son vrai père devant Dieu ; il se lève et lui adresse une courte exhortation...

Ernest tient un cierge allumé, et le prêtre, agenouillé sur le dernier gradin de l'autel, entonne le *Veni Creator* dont les frères chantent alternativement à deux chœurs chaque strophe.

Voici maintenant l'habit du Tiers-Ordre, représenté seulement par le scapulaire et la ceinture de cuir. Le Père l'asperge d'eau bénite avant de le remettre au jeune novice, ce scapulaire qu'il ne quittera plus (1)...

Les Dominicains dont Psichari fut l'hôte ne doutent pas que leur tertiaire, le « Frère Paul », ait voulu s'agréger un jour définitivement à l'Ordre. Mais sur lui d'autres influences agissaient, qui tendaient à l'introduire dans le clergé séculier. Des prêtres lui répétaient que son devoir était de réparer les erreurs de son aïeul, de reprendre la soutane abandonnée par l'apostat ; car déjà une campagne s'ébauchait pour exploiter contre l'incroyance du grand-père la foi du petit-fils.

Serait-il jamais devenu, comme on le lui suggérerait, un simple curé de campagne, le recteur d'un pauvre village breton ? Ou plutôt le serait-il resté ? Pas plus que son aïeul, il ne possédait certaines qualités pratiques nécessaires à l'administration spirituelle d'un petit troupeau engourdi dans la médiocrité des habitudes paysannes. D'ailleurs Ernest répugnait à quitter cette armée, dans laquelle il venait de passer dix années si pleines et où les occasions d'héroïsme et de sacrifice

(1) Ernest Psichari, *mon frère*, p. 193 et 194.

allaient bientôt apparaître. Il n'en doutait pas. Comme ses camarades, il était impatient de se battre ; mais la vie de garnison était, en attendant, loin de lui déplaire avec la régularité de ses travaux et les longs loisirs qu'elle laisse à la méditation. Il s'était lié dans le clergé de Cherbourg avec quelques prêtres. Il fréquentait volontiers aussi une famille, chez qui il trouvait toujours le plus cordial accueil. Une jeune fille de dix-huit ans était là, qui charmait Ernest par sa bonne grâce et sa piété. Elle avait des bandeaux noirs, un teint clair, un délicieux sourire. Elle s'était éprise du lieutenant, et lui-même rêvait qu'auprès d'une si douce compagne il trouverait peut-être la quiétude. « Un mariage d'amour, une vie bourgeoise, de beaux enfants, une femme chrétienne et tendre plus reposante que l'intellectualisme à haute dose, voilà ce qu'il n'avait qu'à cueillir, voilà ce qu'il pouvait lire dans les yeux noirs allongés en amande dont il recevait la caresse (1). »

Il s'interroge. Cédra-t-il à l'attrait de Rijckholt ? Se laissera-t-il entraîner vers le ministère paroissial ? Outre qu'elles affligeraient également sa mère, les deux solutions forceraient le lieutenant de quitter sa batterie à la veille peut-être des combats désirés. Fondera-t-il une famille chrétienne avec la gentille enfant qu'il a connue à Cherbourg ? Il semblerait renier ainsi le grand amour qui a embrasé toute sa vie. Désespérant de concilier ses vœux, ses devoirs et ses scrupules, il ne compte plus que sur la Providence pour le tirer d'embarras. « Sûrement, dit-il à Maritain, il arrivera quelque chose pour me tirer de là... Sûrement il y aura quelque chose. »

A la fin de juillet 1914 le 2^e régiment d'artillerie coloniale exécute à Fougères des écoles à feu, quand ordre lui est donné de rejoindre au plus vite le dépôt. Le 6 août il part pour la frontière belge, où il arrive le 20 entre Montmédy et Virton. Il forme dans la IV^e armée l'artillerie de la 3^e division coloniale. Depuis longtemps Ernest Psichari est entré de plain-pied dans l'héroïsme. C'est joyeusement qu'il a fait à sa patrie et à Dieu l'offrande de sa vie.

Le 21 au soir le régiment campe à Gêrouville, d'où il repart le lendemain matin à quatre heures et demie en direction de Neufchâteau. Égaré par de faux renseignements, le

(1) *Ernest Psichari, mon frère*, p. 123, puis 227.

général commandant la division assure que l'ennemi est très loin, à trente ou trente-cinq kilomètres. « Aucune rencontre à prévoir », note-t-il dans son ordre de marche pour le 22 août. Or, dès six heures et demie ses troupes sont attaquées à Saint-Vincent par d'immenses forces allemandes, qui ont vite fait de massacrer dans les bois le 1^{er} et le 2^e d'infanterie coloniale. Avec peine le régiment d'Ernest gagne au nord de la Semoy la croupe de Rossignol-Mesnil, d'où il bat à l'est la lisière de la forêt. Mais, c'est en vain qu'il canonne les batteries ennemies : il se rend compte que tout un corps d'armée encercle les restes de la division française.

Des balles sifflent, maintenant, dans le dos des artilleurs. Le plus obscur des soldats comprend le sens de la bataille sans qu'il soit nécessaire de lui donner aucune explication. On exige d'eux de tenir contre une marée montante d'ennemis débouchant de la forêt, d'être sous un feu constant d'artillerie, en avant, en arrière, de côté... Dès lors, c'est l'agonie du régiment qui commence. Les batteries du 2^e travaillent jusqu'au soir, chargées à elles seules de la défense du village, coupées du reste de l'armée, ne pouvant ni changer de position, ni être ravitaillées, ni même se retrancher au sud de la Semoy.

A quatre heures de l'après-midi les Allemands se lancent à l'assaut de Rossignol, vite réduit en flammes par les obus. Avec ses deux pièces Psichari tire sans arrêt au milieu d'un effroyable carnage, tandis que ses canonniers tombent auprès de lui et qu'il voit s'éloigner les débris de l'infanterie coloniale. Afin de rendre confiance à ses rares hommes qui survivent, il dispose ses canons face à la ruée ennemie et continue inlassablement un tir, désormais inutile. Son capitaine est blessé; il le conduit au poste de secours. En revenant au pas gymnastique, vers six heures, il est abattu net d'une balle tirée à bout portant derrière l'oreille.

Trois jours plus tard les soldats français prisonniers vont ensevelir leurs morts. Le lieutenant porte au cou une image bénite et la croix orthodoxe de son baptême. Sous sa vareuse est accroché le scapulaire de Rijckholt. Les traits de son visage expriment un calme profond.

A TRAVERS LE CENTRE AFRICAIN

LA CAPITALE DU CUIVRE

Le Katanga est, sans contredit, la province la plus riche du Congo belge, dont elle forme l'extrémité australe. Situé au cœur du continent noir, à mi-distance des deux côtes, il confine par l'ouest à l'Angola, par l'est au territoire du Tanga-nyika, et par le sud à la Rhodésie britannique (1).

La voie la plus directe pour accéder au Katanga est, pour qui vient d'Europe, le port de Lobito. Lobito est en Angola. Une voie ferrée, récemment ouverte au trafic, conduit de Lobito à Elisabethville, capitale du Katanga.

Comme tous ses pareils dans le Sud-africain, le chemin de fer de Lobito est à voie étroite et unique. Ses trains sont chauffés au bois, mais on y voyage en sleeping, avec ventilateur et salle de douches, et c'est la Compagnie des Wagons-lits qui administre son restaurant. Il faut avoir vécu des semaines en brousse comme je venais de le faire en Angola pour savourer à son prix ce contraste et comprendre l'émoi que l'on peut éprouver à lire un menu en français. Sans parler du mouvant spectacle qu'ouvre, la nuit, son projecteur à travers la brousse africaine, tandis que la trainée de braise incandescente qui tombe de son cendrier trace sur le ballast un sillage ardent de fusée.

Treize cent quarante-sept kilomètres en distance, dix-huit cents mètres en altitude, séparent Lobito de la frontière du Katanga. Le train met à les parcourir deux journées et deux

(1) Voyez la carte, p. 384.

nuits. Un jour et une nuit de plus le mènent à Élisabethville. Nous atteignons Dilolo, station frontière, dans la matinée du troisième.

Un fonctionnaire belge vint prendre nos passeports et nous les rapporta visés. Nous n'eûmes même pas à ouvrir nos bagages. Un télégramme du gouverneur avait tout aplani, tout organisé, tout réglé. Peut-être eut-il à Lobito de discrètes complicités. Son frère, M. Heenen, n'y dirige-t-il pas l'agence générale d'une grande compagnie de navigation belge, et le consul de Belgique, M. Lamothe, n'y exerce-t-il pas aussi les fonctions d'agent consulaire de France ?

J'aimai le Katanga. Dès sa frontière, je fus conquis par cette netteté, cet aspect de santé et de prospérité que respirent les provinces belges, et que les Belges ont importé jusqu'en cette lointaine Afrique.

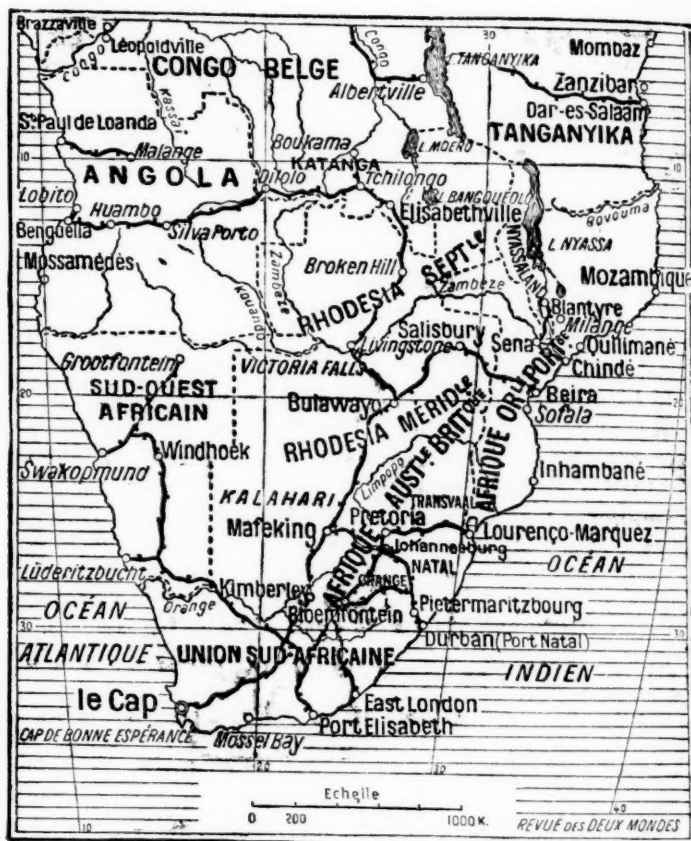
Le Katanga est le pays du cuivre. En 1905, c'était la morne brousse brûlée par le soleil et rongée par les termites, à ce point hantée par les fauves que l'indigène la fuyait. En 1910, les Belges y commençaient de construire Élisabethville. En 1911, la production de cuivre n'atteignait pas les mille tonnes. En 1929, elle dépassait *cent trente mille tonnes*, distançant celle des États-Unis. Ses gisements actuellement prospectés, dont la superficie s'étend sur un pays vingt fois grand comme la Belgique, sont évalués à cinq millions de tonnes-métal, et la haute teneur de leurs minerais classe le Katanga comme le plus puissant producteur de cuivre du monde entier.

Qu'un tel effort, doublé d'une telle réussite, ait soulevé des rivalités redoutables, que celles-ci se soient manifestées par tous moyens, licites ou non, tendant à briser cet essor, anémier cette production, voilà ce dont on aurait le droit de s'indigner, mais non pas de s'étonner, alors que tant d'exemples ont démontré depuis la guerre à quelle hégémonie visait la mégalomanie de certaine nation.

Le Katanga ne vivait que du cuivre. Le Katanga s'étiolé de n'en plus exporter qu'un sixième de sa production, — ainsi le veut le contingentement. — Mais le Katanga se refuse énergiquement à mourir, et c'est pourquoi j'aime le Katanga.

Dès la frontière, un contraste s'accuse entre les indigènes. Ceux d'en deçà allaient à peu près nus, mais semblaient

contents de leur sort. Ceux d'au delà sont mieux vêtus ; les femmes surtout, très coquettes, étroitement moulées dans leurs cotonnades à ramages et coiffées de madras à la martiniquaise.



CENTRE ET SUD AFRICAINE

Mais leur désœuvrement leur apprend la mélancolie, chose que semblaient ignorer les premiers.

Serait-ce que la crise ait épargné ceux-ci ? Non, car j'ai relevé partout les indices de ses atteintes. Mais deux politiques de salaires ont engendré pour l'indigène des effets différents,

chacune ayant sa raison d'être et comportant ses avantages et ses inconvénients.

En Angola, l'agriculture étant prépondérante par rapport à l'industrie, l'emploi de la main-d'œuvre noire relève surtout des plantations. D'où une politique de salaires minima strictement adaptée aux nécessités vitales, d'ailleurs extrêmement modiques, des noirs, et excluant toute superfluité tendant à leur créer des besoins qu'ils ignorent.

Au Katanga, pays minier, primitivement dépeuplé et dont la mise en valeur exigea une main-d'œuvre abondante et stable, les Belges ont pratiqué la politique susceptible d'y attirer l'élément indigène : celle des hauts salaires. Ceux-ci, laissant aux noirs un superflu, ont engendré chez eux des habitudes qui, peu à peu, se sont transformées en besoins.

En période normale, les avantages étaient nettement en faveur de cette dernière conception. Si les Portugais bénéficiaient d'une main-d'œuvre bon marché, les noirs, en revanche, ne leur achetaient rien. Les Belges au contraire vendaient en abondance aux indigènes du Katanga, les forts salaires payés par eux développant le pouvoir d'achat des noirs et profitant à l'industrie de Belgique.

La crise, en se développant, a tout changé. En partie licenciés, les noirs de l'Angola ont simplement regagné leurs villages, où leur retour à l'état de nature s'est opéré sans transition sensible. Mais ceux de Katanga, ayant contracté des besoins qu'ils ne peuvent plus satisfaire, errent, déracinés, ne pouvant se résoudre à se réadapter à leur ancienne vie primitive.

Ce fut à Elisabethville que se manifesta surtout l'étendue de ce désarroi.

Elisabethville, — É'ville, ainsi que l'abrègent les Belges dans leur constant souci de simplification, — est la capitale du Katanga. Entreprise en 1910, son édification nécessita le défrichement total de sa superficie, sans parler de la destruction des quelques milliers de termitières dont les énormes mornes rouges jalonnent l'ensemble du pays.

Si Elisabethville s'est créée à l'américaine, elle a su se garder d'imiter dans l'architecture les procédés américains. Ses larges avenues rectilignes, la symétrie de son tracé, l'élégance de ses constructions, où le style colonial s'allie au

confort métropolitain, de nombreux jardins jouxtant ses somptueuses résidences, font d'elle une séduisante cité, digne en tous points de la gracieuse souveraine dont elle sollicita le nom.

Hélas ! Élisabethville actuellement n'a plus que le visage de la prospérité.

L'hôtel Léopold II, où je suis descendu, est un palace. Quatre mille mètres carrés au centre de la ville ; cent douze appartements ; ascenseur, eau courante chaude et froide ; une salle de spectacle de douze cents places. Notez que nous sommes au cœur de l'Afrique, à 10° de l'Équateur et à trois jours et trois nuits de la côte en wagon. Notez également que le train ne parvient à Élisabethville que depuis 1931. Inauguré en octobre 1930, le palace a vécu un an, puis il a fait faillite. Ses chambres servent aujourd'hui d'annexe à un hôtel de moindre classe. Aucune domesticité n'en assurant plus le service, deux cents boys attendent en bas le choix du voyageur qui leur permettra de manger. Tous ont servi chez des Européens. Tous peuvent se prévaloir de bons certificats. Tous sont maintenant sans emploi.

— Leurs anciens maîtres sont partis, m'a dit le colonel Heenen. Ils ont tenu le coup jusqu'au dernier sou, jusqu'au bout. Nous en avons rapatrié beaucoup...

Le colonel Heenen est gouverneur du Katanga : un gouverneur-soldat. Grand, mince, infiniment racé, de beaux yeux d'un gris perle éclairent une physionomie volontaire que le climat a moins émaciée qu'affinée ; des yeux étrangement intelligents, qui regardent en face les hommes et les obstacles.

— Vous verrez cet après-midi ce qu'ont fait nos colons, Je vous accompagnerai. Je les connais : ils ne vous feraient grâce de rien. Il faut les excuser : ils ont tiré tout cela de rien. Si compromis que cela soit, ils ont le droit d'en être fiers.

Je l'ai suivi. Il avait conservé dans le creux de sa main sa montre, et sut d'un mot courtois, d'un geste de paisible autorité, faire respecter son horaire. A cinq heures, tout était fini.

— Vous avez vu ?

J'ai vu. J'ai vu une ville paralysée en plein essor. J'ai vu des institutions sociales modèles, dont l'organe destiné aux blancs avait son pendant pour les noirs. J'ai vu des hôpitaux

qui eussent fait chez nous l'orgueil d'une municipalité. J'ai vu des écoles qui n'étaient point des écoles, mais des salons, et dont le confort, le luxe, la décoration, étaient appropriés à l'âge des enfants qui les fréquentaient. J'ai vu une maternité modèle, mais dont les rideaux de satin se fermaient sur bon nombre de berceaux vides. J'ai vu... Oh! cette pouponnière, bijou de goût et de tendre confort, où ne jouaient plus que cinq à six bébés!...

— Ils s'en vont, me redit le colonel Heenen. Demain, vous comprendrez pourquoi.

Le lendemain, je fus l'hôte des mines.

Sur le mur d'un bureau, une carte dont le tracé englobe trente mille kilomètres carrés. Sur cette carte, sont piquées de petites lampes. Chaque lampe indique sur la carte la présence d'une mine, et leur grappe multicolore s'éclaire alternativement par groupe de même teinte. Telle m'apparut d'abord, sous une forme schématique, l'œuvre réalisée en moins de trente années par cette puissante Union Minière qui fit la fabuleuse prospérité du Katanga.

— Les lampes rouges, m'explique l'ingénieur en chef, indiquent les gisements de cuivre; les bleues, l'étain; ici, du fer; là, du calcaire, tous deux nous servant de fondant pour les minerais. Cette lampe jaune, c'est un placer d'or, — il n'est pas encore exploité; — cette blanche, c'est de l'uranium...

— Quoi? vous produisez du radium?

— Vingt grammes en 1923; soixante en 1929. Le gisement de Chinkolobwe peut répondre à lui seul à la consommation du monde entier. Nos minerais de cuivre contiennent également du cobalt, dont notre production annuelle a dépassé douze cents tonnes. Le gisement de la Luéna nous fournit du charbon. Les chutes Cornet et de Koni, soixante-huit mille CV d'énergie hydro-électrique. Enfin, nous fabriquons nous-mêmes les explosifs employés par nos mines, les briques réfractaires qui revêtent nos fours, l'acide sulfurique nécessaire à l'électrolyse, l'oxygène, la glace, ainsi que les farines de maïs et de manioc qui sont les aliments essentiels de notre personnel indigène.

Tout cela représente un capital immobilisé de un milliard.

— Et maintenant, venez.

Nous sommes à Lubumbashi, dans l'enceinte de la fonderie qui traite les minerais de cuivre de la mine Prince Léopold. L'usine porte le nom de la rivière dont on a détourné le cours pour son usage personnel. Huit hauts fourneaux du type *water jackett*, un four à réverbère de trente mètres de long; sept turbo-soufflantes de 1500 CV; une centrale thermique de 41000 kilowatts alimentée par onze chaudières; dix-huit kilomètres de voie ferrée intérieure; une gare avec trémies surélevées et wagons à fond basculant pour la réception du minerai; un quartier indigène comprenant un millier de cases alignées, toutes construites en maçonnerie.

— C'est dommage, me dit l'ingénieur, que vous ne puissiez pas pousser jusqu'à Panda. Ses installations sont encore beaucoup plus importantes.

Un seul four est à feu; on a bouché les autres.

Une auto nous emmène. Une heure de route, de vraie route, et nous voici à Kipushi, dans la mine Prince Léopold.

— Une mine métallique, me précise mon guide. Je n'en connais pas d'autre au monde.

Une équipe de noirs entoure une presse à forger où l'on redonne du mordant aux fleurets. L'opération est délicate. Ils s'en tirent admirablement.

— Le noir, pour qui sait l'employer, est un ouvrier étonnant. A condition, pourtant, de toujours lui confier la même chose à faire; autrement dit : ne point lui donner à penser.

Un immense atelier est encombré de gros rondins que d'autres noirs présentent avec dextérité à des machines qui les entaillent suivant des gabarits déterminés. Leur assemblage constitue une sorte d'énorme cage à triple étage dont les pièces interchangeables s'emboîtent les unes dans les autres.

— Les étais de nos galeries. Quand l'une est épuisée, nous attaquons le plafond et nous étayons la seconde sur l'armature de la première, que nous comblons avec les déchets de la taille. Ainsi de suite, en surélévation. Cela simplifie le travail et consolide le sous-sol.

J'échange mon casque de liège contre un autre de cuir bouilli, et mon « shantung » contre un imperméable. Deux puits s'offrent. Une cage pend à la poulie d'en haut chevalement. La cage se referme; le filin se déroule : nous sommes à cent soixante-dix mètres. Un chapelet d'ampoules électriques

s'enfonce dans une galerie que parcourt un courant d'air frais. Au droit des lampes, les sombres parois de la mine s'éclairent de reflets irisés.

— Minerai moyen, me dit mon guide. Les noirs le nomment « viande de cheval » à cause de sa couleur.

Nous cheminons. La crypte, par endroits, s'incruste de cristaux féeriques, aux teintes chatoyantes : des verts empire, des bleus Nattier, des jaunes pollen, des rouges orangés; d'autres ont les veinures d'un marbre satiné. Mon guide fait la moue. Subitement, son visage s'éclaire devant une paroi terne, couleur de rouille sombre. Le bloc qu'il pose dans ma main me semble affreusement pesant :

— Voilà! dit-il, frémissant de fierté : du minerai à 80 pour 100, presque du cuivre pur. Celui de nos voisins anglais ne titre que 3 pour 100.

Nous remontons. Vingt tours de roues nous mènent à la borne-frontière qui sépare le Congo belge de la Rhodésie britannique. Nous nous enfonçons dans la brousse d'où s'enlèvent des myriades de sauterelles. Cent pas; un trou carré dans une clairière débroussée :

— Ils ont sondé ici, dans l'espoir d'y trouver la suite de notre filon. Parvenus à quatre cents mètres, ils y ont renoncé. Tout est chez nous.

Nous revenons. Le brave docteur Motoulle, qui est la providence des petits enfants noirs, me prend en charge. Tandis que je parcours à sa suite les quartiers indigènes, l'hôpital, la maternité, la pouponnière et le « mess » des tout petits, il m'expose avec modestie ses méthodes, si proches des âmes simples qu'il a dû conquérir :

— Vous comprenez, les mines occupent seize mille indigènes. Le pays étant dépeuplé, il fallut les faire venir de loin : du Lomami, du Ruanda Urundi, des autres parties du Congo. Au début, on se refusait à accepter les femmes dans les camps. Il s'en introduisait quand même quelques-unes et je n'ai pas besoin de vous dire que cela présentait de nombreux inconvénients.

« J'ai obtenu qu'on acceptât, non pas *des* femmes, mais les femmes des travailleurs indigènes. Je délivre les mères. Jusqu'à cinq ans, je nourris les petits; je les éduque jusqu'à quinze et je leur apprend un métier. En un mot, j'ai reconstitué leur

cellule sociale initiale, et je m'applique à la perfectionner. Rien qu'ici, sur un effectif de dix-sept cents travailleurs noirs, en y adjoignant mille femmes, j'ai aidé à mettre au monde sept cent quarante enfants. Alors que la moyenne annuelle des naissances, en Belgique, est de cent par mille ménages, elle est ici pour l'ensemble des mines de 244 pour 1 000.

Le même soir, je dinais au cercle Albert-Élisabeth, où j'étais l'invité de l'agent consulaire de France. M. Leriche cumule ces fonctions, d'ailleurs purement honorifiques, avec celles d'agent général de la Sogéfor, — Société générale des Forces hydro-électriques du Katanga. Il venait de perdre un client : les mines de Panda, qui consommaient mensuellement cinquante mille kw. Sa réception ne s'en ressentit pas. Tout ce qu'a inventé la civilisation pour embellir l'existence était prodigué : chère délicate, vins de hauts crus, cadre alliant le goût au luxe ; fracs et linge glacé ; robes du soir signées des grands couturiers de Paris. Une saine gaieté s'associait à cette prodigalité. Je m'étonnai :

— Oui, me dit-il, c'est dans le caractère du « Congolais » : travailler àprement ; jouir aussi largement que possible du fruit de son travail ; soutenir son train de vie sans jamais le réduire ; quand il est ruiné, s'en aller.

Le lendemain, il me venait chercher pour le bain matinal à la piscine de l'Étoile : une mine épuisée, envahie par les eaux, que l'on a convertie en *swimming bath*. Dans un cratère à ciel ouvert, dont les parois se veinent d'oxydes aux tons de pastels, s'étend un lac limpide dont les sels de cuivre ont stérilisé les eaux. Des radeaux, des barques, un club, où le « Tout Élisabethville » s'est donné rendez-vous...

— Vous avez-vu ? me dit le colonel Heenen.

J'avais vu. Un effort gigantesque paralysé, non pas en plein essor, mais en pleine réalisation. Une ville où tout respire encore la réussite, la fortune, actuellement à demi désertée. Des magasins clos, attendant un locataire problématique et s'offrant à lui. D'autres soldant leurs stocks à vil prix. Des villas magnifiques dont on offrait la jouissance gratuite à la seule condition de les entretenir...

— J'ai vu, lui dis-je, mais je n'ai pas compris qu'ayant accompli une telle œuvre, les colons l'abandonnent.

— Que voulez-vous? La crise a duré trop longtemps. Ne croyez pas, surtout, que ce soit de gaieté de cœur. La métropole se défie quelque peu de ces trop hardis « Congolais » et pour la plupart d'entre eux, le départ, c'est le pavé...

Un dur et métallique reflet passe dans son regard pâle...

— Qu'importe! ajouta-t-il avec une sereine amertume, pourvu que l'ouvrier américain conserve son *standing* de vie!

AU PAYS DE LA « FUMÉE TONNANTE »

Six heures du matin. Un discret choc de clef contre la porte du sleeping précède le steward qui me tend la tasse de thé matinale, de tradition sous les tropiques. C'est, depuis Lobito, la cinquième nuit qui s'est écoulée en wagon, la deuxième depuis Elisabethville. Poursuivant notre traversée du continent de l'ouest à l'est, nous avons pénétré hier dans la Rhodésie britannique. J'éveille d'une bourrade mon compagnon que le climat semble porter à abuser de sa couchette.

J'abaisse les volets. Une steppe rousse aux arbres rachitiques, semée de vastes termitières, défile sous nos yeux blasés. Depuis la côte, le *bush* n'a pas varié. Cette traversée du centre africain serait d'une ennuyeuse monotonie si nous n'étions attirés par un nom célèbre, celui d'une des merveilles du monde : c'est cet après-midi que le train nous déposera aux chutes Victoria.

Telle est ici leur célébrité qu'on ne leur donne plus de nom. Quand on vous parle d'elles, on dit « les Falls », comme s'il n'en pouvait être d'autres au monde.

Nous atteignons Livingstone vers trois heures de l'après-midi sans que la morne brousse eût cessé de défiler devant les baies de notre compartiment. Sept milles encore nous séparaient des « Falls » que les Anglais ont eu le bon goût de ne point enfermer dans la banalité d'une agglomération. Une attente de deux heures nous était imposée à Livingstone, coquette cité-parc dont la principale avenue s'intitule sans modestie : route du Caire... Si cette ambition semble de prime abord démesurée, cette avenue n'en est pas moins le prolongement de l'immense *trunk road* dont le tronçon, parti de Capetown, tend à se souder à celui qui, descendu du Caire, atteint dès maintenant aux abords des Grands Lacs. En

attendant d'être une voie ferrée, le *Cape to Cairo* n'est pas éloigné d'être une voie carrossable...

Le soleil déclina. Le train se décida à repartir. Mon compagnon et moi reprîmes aux portières notre guet frémissant.

Sept milles! Nous nous étions imaginé un cadre en harmonie avec les Falls. Chaque tour de roue, en exaspérant notre attente, ajoutait à notre déception. Jusqu'au dernier moment, les Falls demeurèrent insoupçonnables. La brousse uniforme et pelée nous les déroba jusqu'au pont. Trente mètres avant d'y arriver, rien, absolument rien de changé dans l'uniformité du paysage. Rien de changé encore après le pont. Mais, sur le pont!...

Ce n'est qu'une vision-éclair, trop vaste pour qu'on en saisisse tous les détails, trop puissante pour qu'on l'oublie. Le plateau s'étend, couvert de sa lèpre verte, sans rien qui rompe son aspect plat. Le train s'engage dans une courbe, se penche. Et soudain, la terre s'entr'ouvre : une faille abrupte, crevasse noire aux flancs vertigineux, où s'engouffre un fleuve géant; une mugissante avalanche d'où monte un blanc simoun où le soleil couchant taille des pans d'or. Et, tout au fond, lointain, sinuant dans ses profondeurs abyssales, un torrent roulant et emmêlant ses eaux vertes où l'écume met sa neige.

On recule, effaré. Le fracas du train s'assourdit. De nouveau la brousse l'entoure. Rien ne subsiste plus de la brève fantasmagorie, qu'un rideau de fumée qui semble maintenant monter des arbres et barre l'horizon sur un mille de long. Déjà le train s'immobilise devant un quai fleuri. Nous sommes arrivés à la station des Rhodesia Railways qui dessert les Victoria Falls.

Quatre-vingts ans ne sont pas écoulés depuis que Livingstone pénétra le secret de la disparition subite du Zambèze (1).

Une station-jardin. L'hôtel, d'un confort imprévu, est à proximité.

On m'avait parlé d'un palace. C'est bien mieux que cela : une manifestation de haut goût où s'est donné libre carrière le sens britannique du confort : être partout comme chez soi.

Assez distant des chutes pour que leur grondement cesse

(1) Ce fut le 16 novembre 1855 que Livingstone parvint en canoë aux chutes Victoria, et débarqua dans l'île d'amont qui, aujourd'hui, porte son nom.

d'être importun, l'hôtel domine la première boucle du Zambèze. Tout ce que peuvent exiger l'hygiène et le climat s'y trouve réuni, et tel fut l'art qui présida au choix de son orientation que, dès l'entrée, la perspective des halls s'ouvre sur le site lointain où la dentelle d'acier du pont enjambe de son arche unique la faille profonde où mugit le fleuve captif.

Le renom du site, son isolement, le confort autoriseraient des prix élevés. Or, ils sont ceux d'un hôtel moyen à Paris. Sa fonction est d'attirer le touriste. Les Rhodesia Railways, à qui il appartient, y gagnent de transporter de plus nombreux voyageurs que si le touriste y était « écorché ».

Le soir, à l'heure du dîner, nous revêtîmes le smoking blanc qu'exige l'étiquette et que conseilla le climat, et gagnâmes le *dining-room* où, devant deux cents tables rafraîchies par les ventilateurs, deux cents noirs habillés de blanc, passémentés de bleu, attendaient, figés dans la rigide correction du meilleur *butler* britannique.

Le lendemain matin, éveillés dès cinq heures, mon compagnon et moi nous dirigeâmes vers les chutes.

Voici comment les géologues expliquent l'origine des Falls. Dans la nuit des âges, une quintuple coulée de laves, dont les flots étagés sont encore visibles sur certaines parois de la faille, prit pour lit la vallée qu'occupe aujourd'hui le Zambèze. Le phénomène de contraction propre aux matières ignées lorsqu'elles se refroidissent, ouvrit dans la coulée une fissure profonde, dont les sinuosités s'étendent jusqu'à soixante milles en aval des chutes actuelles. À l'époque tertiaire, la région était un désert aride pareil à l'actuel Kalahari, le grand désert sud-africain. L'action des vents, accumulant les sables, combla l'énorme faille d'infimes particules.

Plus tard, quand une époque de pluies restreignit le désert, le Zambèze y traça sa voie. Lorsque son flot parvint aux lèvres de la faille, son courant tumultueux chassa les sables jusqu'à ce qu'il eût mis la roche à nu. Mais le basalte résista à son cours violent. C'est dans l'antique faille, maintenant déblayée, qu'il accomplit un saut de quatre cent vingt pieds, — cent vingt-sept mètres, — contraignant sa nappe majestueuse, dont la largeur atteint six mille pieds, — dix-huit cent vingt-cinq mètres, — sur la crête, à épouser un lit de trente

mètres de paroi à paroi sur le parcours du sombre défilé.

Ajoutons que le fleuve déverse en période de sécheresse quatre mille six cents mètres cubes par seconde, et que son débit peut atteindre en période de crue trois mille mètres cubes de plus dans la même fraction de temps. Ce qui a pour effet de faire monter son niveau de dix-huit mètres sous le pont. Il est vrai que le pont le domine de cent cinquante-deux mètres...

Il y a trois façons de contempler les chutes. La première, de la crête amont ; la seconde, du haut de la paroi qui leur fait face ; la troisième, du fond, — mais celui-ci n'est accessible qu'aux oiseaux.

La faille ouvre son gouffre perpendiculairement au cours du vaste fleuve, d'où la largeur des cataractes. La vapeur d'eau pulvérisée qui s'en élève projette ses volutes jusqu'à trois cents mètres de hauteur, d'où le nom de *Mosi-oa-tunya*, — la Fumée tonnante, — que, de tous temps, lui ont donné les noirs.

Ses deux lèvres sont de niveau. Mâchoires conviendrait mieux que lèvres à ces crêtes abruptes et noires qui semblent les mordaches d'un gigantesque étau. Sur l'arête d'amont, le Zambèze gonfle sa fléchissante trajectoire. Une flore d'une luxuriance inouïe tapisse la lisière d'aval d'un inextricable enchevêtrement de plantes, de lianes et de troncs ; c'est la *rain forest*, une forêt sur laquelle il pleut depuis trois cent mille ans. Ce fut par elle que débuta notre excursion.

Le temps, radieux comme il lui plait parfois de l'être en ce pays de torrentiel été, nous dispensait du waterproof. Projetées hors de ce monstrueux creuset par le souffle puissant des chutes, de volumineuses bouffées nous couvraient de poussière d'eau. L'humus spongieux, gavé de ferments millénaires, suintait sous nos fortes semelles. Des mousses, des fougères étranges tapissaient le sous-bois. Des fleurs de termitières hissaient partout d'énormes pompons rouges. Des crabes mauves, des crapauds, hôtes de ce domaine humide, nous considéraient comme des intrus. Et nous allions, trempés, ravis, à travers cette sylvie dont chaque feuille, vernissée de pluie, semblait neuve, et dont chaque fleur, gonflée de suc, était un émerveillement.

Subitement, au hasard d'un rideau de verdure, nous débouchâmes face aux chutes.

Et, d'abord, nous ne vîmes rien, qu'un gouffre qu'emplissait une neige diaphane, que le soleil poudrait d'éclats. De vaporeux et tournoyants fantômes en surgissaient, montaient, s'évanouissaient, tandis que d'autres s'engendraient, reconstituant la fantasmagorie. Des arcs-en-ciel mouvants croisaient et décroisaient leurs courbes, suivant un jeu complexe et multiforme.

Puis, progressivement, nous vîmes transparaître, à travers leur gaze ondulante, une sorte de vélum liquide, dont les plis, festonnés de dentelles mousseuses, se gonflaient à la cime et tombaient d'un seul jet, compacts comme une pâte de verre, achevant sur le roc leur invisible écrasement. Vision fugace. Une bouffée plus dense monta du gouffre et nous enveloppa. Le soleil nous environna de cernes irisés, de dimensions restreintes, qui nous suivaient dans nos déplacements.

Émerveillés, radieux, nous étions l'un et l'autre trempés. Point ne pouvait être question d'utiliser nos appareils de photographie. Longeant la lisière du gouffre, nous nous mîmes en quête d'un poste qui accordât passage à l'objectif. Nous le trouvâmes à la droite des chutes, sur l'éperon du coude que forme la crevasse pour redonner libre cours au torrent. Son nom de *Danger Point* est d'une discrète ironie sur ces rives abruptes où le danger est partout présent. L'île Livingstone, située sur la lèvre opposée, divise en cet endroit les chutes et crée une zone de calme relatif où se dissipent les embruns. De *Danger Point*, on prend d'enfilade le gouffre et la perspective des chutes. La nature y a ménagé une sorte de socle qui semble prédestiné à l'appareil photographique. Elle en a, de surcroît, illustré le basalte de la mignonne empreinte d'un pied nu, que l'on dit être le pied d'Eve.

Sans être rigoureusement rectiligne, le front du déversoir se rapproche de la ligne droite, ce qui permet à l'observateur, placé de côté, d'embrasser l'ensemble des chutes. En période de vives eaux, c'est-à-dire au cœur de l'été, telles sont la densité et la furie du fleuve, que le volume d'embruns soulevé par sa chute enveloppe les Falls d'un impénétrable nuage. Notre bonne fortune voulant que son flot se fût attardé, nous pûmes à loisir observer leur disposition.

Elles se répartissent en quatre groupes que divisent en période sèche trois piques rocheuses, auxquelles leur végétation périodique a fait décerner le nom d'îles. Ce sont, de gauche à droite, la cataracte du Démon, l'île des Cataractes, la Maitresse Chute, l'île Livingstone, la cascade des Arcs-en-ciel, le Tranchant du Couteau et la cataracte d'Orient. Le flot d'été, en submergeant les îles, a pour effet de supprimer tout interstice dans le rideau des eaux.

Tel qu'il nous apparut, le spectacle unissait de façon saisissante la sauvage puissance à la plus magnifique beauté. L'escarpement des parois de la faille, le saut vertigineux du fleuve, son tumultueux écrasement, la ruée de ses eaux vertes dans l'étranglement du goulet, et jusqu'à ce petit lac tranquille que le chaos des rocs a ménagé dans la bousculade des flots pour qu'y plonge un oiseau pêcheur, tout en ce bouleversement naturel tend à convaincre l'homme de la faiblesse des ouvrages qu'il entreprend.

L'après-midi, nous attaquâmes les Falls à revers. Un canoë mené par quatre noirs nous promena sur la lèvre des chutes jusqu'à l'île des Cataractes, où il nous déposa, un peu émus. La traversée est sans danger, à condition, s'entend, que les rameurs sachent tenir une pagaie, car il suffit d'un coup de pelle à faux pour que le courant s'en empare, et la maintienne solidement plaquée contre la coque; ce qui oblige les autres payeurs à lutter quelquefois pendant des heures pour ramener le canoë. Il y a quelque temps, l'un d'eux, ayant accompli cet exploit, reçut à terre de ses coéquipiers une admonestation si drue qu'on ne l'a pas revu depuis...

C'est que le saut est sans miséricorde. Une Américaine l'ayant involontairement tenté, son corps demeura trois semaines sur le lit de rocher avant qu'on pût l'en remonter. Plus récemment encore, un avion, qui se disposait à filmer l'ensemble des chutes, a chaviré sous le souffle du gouffre. Ce qui reste de l'appareil formait encore un petit tas visible dont on a dégagé le corps du trop hardi pilote. Il n'est pas jusqu'à la faune du Zambèze qui ne paie fréquemment aux chutes son tribut. Pour avoir folâtré à proximité de leur crête, un hippopotame grassouillet, que huit jours d'immersion avaient gonflé à bloc, est venu atterrir devant le village

indigène. Les noirs sont descendus, l'ont dépecé et l'ont mangé. Ils aiment le gibier faisandé. « La viande se mange, non l'odeur », ont-ils coutume de dire quand on le leur reproche.

L'île des Cataractes n'est qu'une faible émergence du roc sur lequel les alluvions déposent un peu d'humus dont s'empare la végétation dans l'intervalle de deux saisons de pluies. Son socle, nu en maint endroit, est le lit même du Zambèze. Sa nappe de basalte est forée de trous cylindriques au fond desquels on est sûr de trouver le galet qui les a creusés. Il suffit d'une pierre prisonnière d'une anfractuosité pour que, sous l'effet giratoire du courant, elle creuse en usant sa prison un « moulin », tel qu'on en rencontre dans les glaciers.

Le côté sud de l'île est comme tranché à la hache, à l'alignement de l'arête des chutes qu'elle divise et qui la frôlent. De là, on surplombe le gouffre de façon directe.

A proximité du grand saut, le mouvement des eaux a quelque chose d'hallucinant. Lisses et glauques, rapides, reptiliennes, épousant étroitement les saillies du fond de leurs ondulations, elles glissent, si tendues dans leur course qu'on les dirait immobiles et moulées. Subitement, elles gonflent leurs muscles dans une sorte de recul apeuré, comme si la proximité du gouffre les soulevait d'horreur. Mais d'autres accourent qui les poussent. Alors, dans un élan de cavale effarée, elles plongent et vont briser à cent vingt-sept mètres plus bas, en minuscules particules, leur fragile tissu de verre.

Nous restâmes trois jours aux Falls sans en épuiser les beautés. La dernière journée fut remplie par une excursion sur le Zambèze en compagnie de deux aimables Anglais, l'un M. Moore, rédacteur en chef du principal journal de Livingstone, l'autre ancien maire de cette ville et éditeur de ce journal.

Nous vîmes disputer un match de water-polo dans une piscine que de solides madriers prémunissaient contre l'indiscrétion des crocodiles. Nous parcourûmes le grand bras du Zambèze où, l'an passé, la municipalité de Livingstone avait fait courir, — Livingstone ne doute de rien, — le championnat du monde de skiff. Par des rives inclinant sur l'eau des frondaisons remplies d'aigrettes, nous atteignîmes l'île Kandakar,

protégée contre les déprédations par sa promotion au titre de *National park*.

Le soir venu, nous revenions aux Falls que nous devions quitter le lendemain. M. Moore nous reconduisait. La route suit la rive gauche du Zambèze en amont. Subitement, l'auto stoppa :

— C'est beau, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas seulement beau : c'était émouvant. Parsemée d'îles et frangée de roseaux, la vaste nappe du Zambèze s'étendait à perte de vue, sans un pli. Un soleil fauve, dont le fleuve inversait les reflets, descendait à l'horizon parmi les nuées bouleversées d'une tornade en formation. Des hippopotames folâtraient dans ce bain de lumière, que les chutes barraient d'un lointain rideau de vapeur.

Nous repartîmes. Au bar, tandis que nous prenions ensemble le *sundowner*, un journal qui traînait me tomba sous la main. Une manchette m'attira. L'article était des plus sérieux. On y traitait gravement la question de transformer les chutes Victoria en station hydro-électrique. Le projet est, paraît-il, très avancé...

UNE CHASSE DE MILLIARDAIRE

Pourquoi, telle que je la vis ce jour-là, la forêt revit-elle en ma mémoire parée de mystérieuse beauté ? Pourtant, c'était ce même *bush*, que huit jours durant, de Lobito à Elisabethville, puis d'Elisabethville aux Chutes Victoria, enfin des Falls à Beira, sur l'Océan Indien, j'avais vu défiler devant les portières du train sans que la constance de mon attente l'eût décidé à renouveler son aspect.

Mais c'était le petit matin. Un ciel léger, provisoirement libéré de toute menace de tornade, la baignait de clarté naissante. Elle ne m'apparaissait plus bordant d'un front maussade la ligne du rail. J'étais en elle, dans le secret de son sous-bois semé de fleurs étranges. Ses lianes et ses branches s'enchevêtraient au-dessus de la piste en tunnel de verdure criblé de trous de ciel. Des singes, dont l'auto surprenait les gambades, nous regardaient passer de haut, avec une mine offusquée. Des pas de buffles, imprimés sur la piste, y voisinaient avec des laissées d'éléphant...

— Le « matabich » (1) nous attend à la cantine Perla de Muando, me dit le senhor Palinha, tout en manœuvrant le volant pour rattraper un dérapage.

... Une cantine en forêt « vierge » ! Déçu, mais affamé, je me résignai doucement aux bienfaits méfaits d'une civilisation qui, en me dispensant l'émotion de la brousse, y prétendait ajouter le confort.

Et quel confort ! Une camionnette, venue de nuit, a ravitaillé la cantine. Deux autres, chargées de matériel, ont préparé le campement. Car nous passons la nuit en brousse au *tando* (2) de Gorongoza.

Lorsqu'il n'explore pas le bush à la recherche du gros gibier, le senhor Palinha, qui pilote l'auto, cumule à Beira la charge de notaire et la profession d'avocat. Beira est la capitale de la Companhia do Moçambique, un vaste territoire concédé par le Portugal à une compagnie à charte. Délégué par son gouverneur qui a organisé la chasse, un lieutenant est à sa droite. Auprès de moi, mon compagnon des Falls.

L'auto vire dans une clairière. Une baraque de tôle au milieu d'un enclos où s'ébattent des poules, des canards, des lapins. D'autres autos nous y rejoignent, dont les occupants, tous armés, font avec nous honneur au repas froid qui nous attend, servi sous une rotonde de chaume. Nappe, serviettes, vins de choix, bière, limonade et glace à discrétion...

Nous voilà repartis. La vraie chasse va commencer. Maintenant, nous faisons silence, car il ne serait pas improbable qu'un buffle se laissât surprendre au pacage. L'auto ronronne doucement, tandis que son conducteur aux aguets surveille le sous-bois. Ce qui nous vaut de trouver peu après le *poto-poto* sous nos roues. De buffles, point.

Le renflouement de l'auto nous attarde. Le soleil monte. Les buffles ont mangé ; ils dorment, invisibles au milieu des roseaux, enlizados dans la vase chaude. Le senhor Palinha décide de rallier le tando en hâte pour y entreprendre la chasse. Là,

(1) *Matabich* est un mot qui, né du portugais, a fait fortune en Afrique du Sud. Il tire son étymologie de *matar bicho*, — tuer la petite bête, — qui correspond à notre locution « tuer le ver ». La sobriété des Portugais les porte à « tuer la petite bête », non en buvant, mais en mangeant. De même qu'ils ne donnent pas un *pourboire*, mais un « pour manger ». D'où il s'ensuit qu'un *matabich* est, suivant le cas, un en-cas ou une gratification.

(2) Vaste plaine sans arbres : un désert vert.

du moins, nous sommes sûrs de trouver du gibier sur pied.

Quatre-vingts milles nous en séparent encore. L'auto dévore la piste forestière, ses rugosités, ses obstacles. Mon compagnon et moi avons la pratique du jeu : s'accrocher des deux mains à l'arceau de capote et s'y tenir à demi suspendu. Mais lorsque cette gymnastique se prolonge au delà d'un certain délai, elle tend à perdre de son charme.

Une large chaussée verte traverse la forêt. Des poules d'eau y picorent à foison. Route à l'abandon ? Non, rivière. Sous sa traîtresse toison stagnent des eaux secrètes, évoluent des gueules voraces. L'auto s'y risque, tâtonnante, et la franchit précautionneusement sur une litière de roseaux où l'a précédée son pilote.

Le soleil monte, emplissant le sous-bois d'une moiteur d'étuve, d'une âcre senteur de ferments. Des arbres aux branches squelettiques, à l'écorce d'un jaune malsain, semblent atteints de malaria :

— L'arbre à fièvre, nous jette notre guide : nous ne sommes plus loin du but.

Nous y arrivons peu après, et je comprends tout aussitôt pourquoi l'arbre à fièvre affectionne les abords du tando de Gorongoza, et pourquoi le gibier s'y plaît. C'est une vaste plaine sans pente ni relief, découverte, sans horizon, une sorte de désert vert que la saison des pluies transforme chaque année en un immense marécage. La fraîcheur du sous-sol, en y maintenant l'herbe tendre pendant la saison sèche, en fait un habitat de choix pour la gent herbivore, et aussi pour les grands carnassiers. Or, nous n'étions qu'au début de l'été ; le tando restait accessible. Nous étions donc appelés à chasser dans une véritable colonie de repeuplement.

Trois grandes camionnettes nous y ont précédés. Les tentes sont montées, les lits faits, les moustiquaires tirées ; des tapis ont été étendus sur le sol contre l'humidité, la terre et les insectes ; des potences supportent des lampes à incandescence pour l'éclairage nocturne du camp. Une paillote à claire-voie, pourvue d'une table et de sièges, tiendra lieu de salle à manger ; une autre, de cuisine. Tout a été prévu en ses moindres détails pour assurer à notre campement un confort inusité.

Hommes, femmes, enfants, tout un village noir attiré par l'aubaine a apporté sa collaboration à cette somptueuse instal-

lation. Et maintenant, ses femmes nous apportent les dons rituels : une écuellée de farine de manioc, une poignée de riz, une pincée de sel, trois œufs, — que nous leur restituons, d'ailleurs, comme il se doit, en y ajoutant quelques pièces. Mais l'argent leur importe peu. Ce que les noirs sont venus chercher, c'est la viande des animaux tués que, tout à l'heure, ils feront boucaner en minces lanières au soleil : le *biltong*.

Les caisses qu'on décloue, contiennent assurément de tout en fait d'approvisionnements, assez pour soutenir un siège ; de tout, oui, sauf de cette viande que nous devons nous procurer pour déjeuner. Il est dix heures du matin. Le ciel incandescent couve la plaine, sans un pli, sans une ombre...

— Nous allons faire un petit tour, décide maître Palinha.

Arpenter le tando à pied, sous ce soleil qui devient de plus en plus brûlant ? Mais si les Portugais n'ont cure du soleil au point de l'affronter avec des bérêts basques, ils ont le souci de leurs jambes. C'est à courre que l'on chasse au tando de Gorongoza.

Et voici que s'avance notre cavalerie : déchargées, puis aménagées de caisses vides, les camionnettes se transforment en chars d'assaut. Une faveur spéciale me vaut d'être placé à côté du chauffeur, sur une banquette matelassée qu'un auvent défend du soleil.

Les trois véhicules s'ébranlent et piquent à travers le tando. Quelques perches plantées de distance en distance, et que surmonte un balai d'herbe sèche, constituent un balisage précaire qui signale les lieux éprouvés où une auto peut s'engager, — cela en prévision de l'époque imminente où l'eau couvrira le tando. Et, dès les premiers tours de roues, j'apprécie à son prix la faveur qu'on me fit en m'invitant à partager le siège du chauffeur.

Derrière moi, s'élève un fracas inquiétant, coupé de sourdes imprécations. De durs cahots secouent rudement la camionnette, transformant son plateau en une sorte de *shaker* où s'entrechoquent pêle-mêle des armes, des caisses et des hommes. La vitesse croissant, les perturbations s'accroissent.

Trois coups furieux ébranlent la cloison à laquelle le chauffeur et moi nous adossions. Quelque accident peut-être ? Non, c'est le code usuellement employé au milieu de ce tintamarre pour inviter le chauffeur à stopper.

— Kobs! annonce notre grand veneur.

Voici, lointains encore, saillie minime sur cette plate immensité, environ cinquante animaux dont la tête et les cornes se détachent fièrement sur l'horizon. Front attentif, jarrets armés, ils nous observent.

Nous mettons pied à terre et progressons, les reins ployés, en nous effaçant dans les herbes. Ma première balle provoque chez un mâle un soubresaut suivi d'une brusque détente. La harde tout entière s'égaille au coup de feu. Je suis le mâle qui a bronché. Il est maintenant accroupi derrière un bouquet de *capim* (1) où transparait sa robe fauve. J'avance; je vise soigneusement; je tire... Un mouvement de cornes qui abdique. Un noir se hâte en tirant son couteau. Il l'atteint avant moi, le considère, le pique. Un bond redresse l'animal qui repart d'un souple galop. Il faudra que cinq balles le frappent pour qu'il retombe à plus d'un mille. Souvent, j'ai constaté la stupéfiante vitalité des bêtes de la brousse; jamais de façon si frappante qu'au tando de Gorongoza.

Les chasseurs se sont dispersés. Je rejoins l'animal qui git dans l'herbe haute. Quatre noirs au torse vernissé de sueur le soulèvent et l'emportent.

Une haleine de haut-fourneau s'appesantit sur le tando. Les mouches me dévorent. L'herbe tenace me garrotte. Au bout de mon poing, mon fusil pèse, et les cartouches qui emplissent mes poches me semblent un insupportable fardeau. Péniblement, je rejoins le camion où les noirs ont hissé le kob. Nous revenons, ramassant au passage les autres chasseurs et leurs proies. Lorsque nous rallierons le campement, ce sera pour y débarquer six cents kilos de viande, — pour déjeuner.

Déguster sous une paillote un repas de palace n'est pas chose commune. Rien n'y manquait, pas même la glace.

Un ciel d'étain fondu nous eût persuadés sans effort de nous adonner à la sieste; mais c'eût été compter sans l'ardeur de nos hôtes. Le repas à peine achevé, les trompes des camions nous sonnèrent le bien-aller. Je réintérai ma guérite et nous fîmes route de nouveau à travers le tando qu'embrasait le soleil.

Dans l'après-midi, nous poussâmes beaucoup plus loin. Nous

(1) Herbe de brousse qui, en saison des pluies, peut atteindre jusqu'à deux mètres de hauteur.

levâmes maintes hardes de ces mêmes kobs, que les Anglais appellent *waterbucks*. Nous en abattîmes plusieurs, sans grand élan, d'ailleurs, car nous nous réservions pour la grande chasse du lendemain. Épuisés de chaleur, recrus de lassitude, nous regagnions le campement, à la tombée du jour, lorsqu'en cherchant un gué dans une invisible rivière, nous vîmes bouger sa toison de roseau.

— Crocodile! prévint Palinha.

Nous mîmes pied à terre. Des noirs battirent les herbes aquatiques; d'autres y jetèrent des pierres. Mais ni coups de triques, ni cailloux ne décidèrent le saurien à exhiber le bout de son museau. À peine obtinrent-ils de lui des manifestations de sa présence. La dernière fut saluée d'un feu de salve qui cribla les roseaux; mais personne ne s'offrit pour aller s'assurer du résultat de notre tir.

La soirée qui suivit reste dans ma mémoire comme une des plus pittoresques que j'aie passées en brousse. Bien que l'on eût pris soin d'écarter de la table tout foyer lumineux et de ne s'éclairer que du dehors, en faisant converger sur elle les phares des autos, tous les insectes du tando s'y donnèrent rendez-vous. Ils manifestèrent un goût particulier pour certain plat de petits pois en sauce, s'y abattant comme grêle et, à force de s'y rouler, parvenant à un mimétisme troublant. En vain nous évertuâmes-nous à un tri minutieux.

Le dîner terminé, — fort tard, — des acharnés ceignirent leur chapeau d'une lampe électrique et s'en furent battre la savane dans l'espoir d'y voir luire l'œil vert d'un léopard ou la prune jaune d'un lion. J'avoue humblement n'avoir pas poussé jusque-là l'héroïsme. Non par pusillanimité, mais par fatigue. Je sus, le lendemain, qu'ils étaient revenus bredouille, ce qui n'était pas pour surprendre après le tintamarre dont nous avions empli tout le jour le tando.

Trois heures du matin. Je suis plongé dans le sommeil.

— Debout! nous partons dans une heure!

Vêtu, botté, — peut-être est-il aussi rasé? — maître Palinha me projette sous les paupières la lueur cruelle d'un falot. Mon compagnon de tente grogne. Un coup de traversin juggle ses protestations. L'ordre d'un grand veneur ne se discute pas.

Le beau ciel ! De grosses étoiles y suspendent leurs constellations. D'autres clignent, se balancent et rampent dans la profonde obscurité. Un feu fait rougeoyer de bonnes faces ténébreuses, attentives autour du café. Repas rapide sur le pouce. Cette fois, c'est le grand jeu. Outre les trois camions, vingt fusils vont entrer en ligne.

Départ. Il fait encore nuit noire. Je retrouve avec gratitude ma place à côté du chauffeur.

D'un point lointain, sourd une lueur pourpre qui s'attise et, bientôt, embrase l'horizon. Incendie de brousse ? Non : l'aurore. Là, devant nous, dans la ténèbre grise, quelque chose a bondi, s'enfuit :

— Chacal ! énonce notre Nemrod avec dédain.

Une lueur frissante rampe sur la savane emperlée de rosée, caresse les remous des herbes. C'est déjà le petit matin. Minute par minute, le jour engendre un monde frissonnant et neuf.

— Bubale ! A vous l'honneur.

Je descends. L'animal est à trois cents mètres, indécis. Je l'ajuste. Il s'en va lentement. A tout hasard, je lui lâche mon coup. Balle de guerre. Il a un élan fauché net, comme cassé en deux. Son arrière-train disloqué ne répond plus à son instinct de fuite. Ses jambes s'embrouillent. Il tombe sur le sol, se débat, en labourant le sol de ses cornes lyrées. Les caméras se précipitent.

A quoi bon ce browning ? L'animal a les reins brisés. A bout portant, l'opérateur lui loge une balle dans la tête. L'animal était à mes pieds. J'ai vu, de mes yeux vu, la balle lui entrer dans le crâne. Mais, brusquement, le bubale se redresse et fuit à belles jambes sous nos yeux ahuris. Le temps que le camion nous rejoigne avec les fusils, il a pris une telle avance qu'une demi-heure de poursuite acharnée ne nous le fait point rattraper.

Alerte ! Nous venons d'écraser des laissées toutes fraîches d'éléphant... La bête doit être sous le couvert. Trépigant de toutes ses bielles, le camion croise à travers le tando, en direction de la forêt lointaine dont la bande plus sombre souligne l'horizon. Des kobs, des springboks partent en flèche et s'égaillent. Nous ne les tirons pas. Le jour fait mouvoir sur la plaine des taches sombres de troupeaux. Nous ne les suivons pas. Une fumée sifflante fuse du radiateur. Cepen-

dant nous n'arrêtons pas. C'est l'éléphant que nous voulons...

Une moue sceptique plisse les lèvres du grand veneur. L'éléphant, nous ne l'aurons pas. Depuis hier, il est sur l'œil. Ce matin, au départ, il a orienté sur le camp l'écran de ses grandes oreilles. En sage qu'il est, il a quitté la place, et maintenant, il digère paisiblement, en un point du maquis qu'il sait inaccessible.

Et, de fait, nous ne l'avons pas trouvé. Quand nous nous fûmes évertués à battre vainement maint fourré, quand nous revînmes hors d'haleine, le corps baigné d'une huile chaude, le disque du soleil montait de l'horizon, et la chasse était compromise.

— Si nous commençons à chasser ? proposa Palinha, à peine sarcastique.

Un peu confus, nous nous y mîmes. Ce furent les gnous qui en firent les frais.

Nous aperçûmes d'abord autour d'un tronc, dans l'ombre, un tas de dos noirs et lustrés. Ils furent aussitôt sur pied et détalèrent. Nous fonçâmes sur les premiers. Mais il en sortait de partout. Chaque arbre semblait engendrer un troupeau qui, aussitôt dressé, galopait à la débandade. Bientôt les trois camions poussèrent devant eux une forêt de cornes, une mer de croupes ondulantes ; ils pouvaient être là cinq ou six cents.

Les camions manœuvraient à les rabattre, « en fourrageurs ». Leur multitude s'entravait d'elle-même. La panique déchaina dans leurs rangs une effroyable bousculade. Bientôt nous dûmes ralentir, car nos capots touchaient leurs croupes. Ce fut une poursuite qui n'avait rien d'épique : celle de cow-boys sélectionnant les têtes d'un troupeau. Les petits, que vêlait une robe plus claire, couraient, étroitement collés au flanc de la mère qui les allaitait. Chasser ainsi cesse d'être de la chasse. Pourtant, quelques fusils partirent... Je déposai le mien et pris mon appareil photographique.

Poursuivant leur fuite éperdue, les gnous y associèrent involontairement un peloton de zèbres qui prit le large pour son compte. Lâchant la manada, nous suivîmes les zèbres.

Alors le tando se trouva transformé en un vaste hippodrome où quatre-vingts poneys, groupés et bien en main, évoluèrent devant le camion. Ils allaient au petit galop de chasse, flanc contre flanc, à peine effarouchés. Nous aurions pu flatter

leurs croupes de la main. Le jour frisant lustrait d'une moire ondulante leur pelage tigré. Sans qu'ils détournassent la tête, le moindre changement de route du camion provoquait un réflexe inverse de leurs flancs, et la lumière s'incurvait d'un même mouvement sur leurs formes parfaites. Et c'était beau à voir au delà de toute expression. Si beau que nul d'entre nous ne tira. Pas même sur le petit léopard qui, pris d'une énorme frousse, se mit à courir avec eux en se faisant un abri de leurs jambes, l'oreille plate et la queue effacée, comme un gros chat pris en flagrant délit, le menton dans la crème. Quand nous les vîmes hors d'haleine, nous cessâmes de les tourmenter.

UN VERSAILLES AFRICAÎN

Passer la nuit dans un poste lointain, malsain, empoisonné de fièvre ; sept heures durant, rouler en pleine forêt vierge, que la route traverse de sa rouge saignée, sans même y rencontrer un village indigène, et découvrir au bout, non pas une ville, pas même une agglomération, mais, à flanc de montagne, les jardins de Versailles !... Telle fut l'aventure qui m'advint à Milanje, dans l'Est africain portugais, sur les confins du territoire de Quélimana.

Nous nous étions embarqués à Beira sur un paquebot portugais qui remonte sans hâte, à petits tours d'hélice, le front de mer du delta du Zambèze. De Quélimana, où il nous avait débarqués, nous nous étions enfoncés dans l'arrière-pays.

Nous avions cantonné la nuit à Mokuba, un poste nouvellement créé où le défrichement avait tué par ses miasmes seize blancs sur soixante en huit mois. Mokuba est le centre de vastes plantations de sizal qu'y créa et que gère, comme la plupart de leurs pareilles dans les colonies portugaises, un ancien officier allemand. Un incident fâcheux, dont je préfère ne pas parler parce qu'il fut une exception unique à la parfaite courtoisie dont partout ailleurs firent preuve à notre égard tous les officiers portugais, n'avait pas contribué à nous faire aimer ce séjour. Mon compagnon et moi l'avions quitté dès le matin, sans regret.

Dès le départ de Mokuba, la route entre en forêt. Le métis qui nous conduisait, et qui connaissait le parcours, prit soin

de s'approvisionner amplement de papayes, en prévision d'une panne possible.

La veille, une puissante tornade avait débarbouillé le ciel. Le temps était radieux ; la route, suffisamment sèche pour y rouler à bonne allure. Durant de longues heures, sa chaussée couleur de sanguine se déroula parmi sa prison verte, sans que celle-ci entr'ouvrit ses murs exubérants de sève à autre chose qu'à des amorces de sentiers, que précédait une pancarte, « Agua », souligné d'une flèche, indiquant les points d'eau. De nombreuses tribus de singes cynocéphales gambadaient.

Il pouvait être une heure après-midi lorsque la route s'ourla subitement d'une lisière de cannas. Les cannas ne comptent pas, en brousse, parmi la flore accoutumée. Leur alignement témoignait, d'autre part, d'un souci d'ordre dont la nature semble se soucier peu. Nous pressentîmes de l'imprévu. Il sut dépasser notre attente.

Pendant près de trois kilomètres, l'allée fleurie nous escorta. Finalement, nous débouchâmes au milieu d'un vaste hémicycle que cernait la pente de puissantes montagnes. Là, comme un fleuve au terme de son cours, notre allée prit une largeur inusitée avant d'escalader des terrasses, décorées de parterres aux contours symétriques. A mi-hauteur, et poursuivant son ascension, elle se divisa en deux branches dont la révolution circonscrivait l'orbe parfait d'un immense jardin qu'on eût pu dire « à la française », si le dessin n'en avait été portugais.

Mosaïques de fleurs, bordures polychromes, terre noire et terre rouge rapportées dont le contraste accusait les motifs, boules de verdure amoureusement modelées, terrasses et allées sablées, rien n'y manquait. Les armes de la colonie : sept flèches en faisceau divergent soulignées de palmes croisées composaient le motif central. Tout en haut, minuscule à l'échelle des jardins, une jolie résidence à galeries qui, d'ailleurs, ne dépassait pas les dimensions d'une villa. Plus bas, bordant l'allée centrale, deux autres constructions du type bungalow, claires et sans prétention. Plus bas encore, à la jonction des deux allées, une de ces baraques de brousse où l'on vend ce qu'on peut, où l'on achète ce qu'on trouve. Et c'était tout...

Oui, tout. Au poste de Milanje, je n'ai vu que trois blancs : son administrateur, lieutenant portugais ; son contremaître

adjoint ; enfin, un Australien, gérant d'une plantation de thé voisine, et qui ne parlait que l'anglais. Pas d'autre industrie que le thé ; d'autre commerce que celui du mercanti dont j'ai parlé. Deux ans auparavant, c'était encore la brousse. Et maintenant, il y a ces jardins ! Celui qui a créé cela ne m'en donne que cette raison : « J'aime les fleurs »... Gloire à cet homme qui, n'ayant pas le nécessaire, sut s'entourer du superflu.

Il nous attend au seuil de son perron. Comme tous les Portugais tant soit peu cultivés, il parle couramment le français. Il est d'une simplicité courtoise et détachée :

— J'ai fait les plans ; mon contremaître le tracé. Les noirs ont achevé le reste.

Sa résidence a été édifiée dans les mêmes conditions, et les résultats obtenus sont proprement ahurissants. L'ensemble ne déparerait pas la corniche de l'Estérel ou la plage de l'Estoril. Quant au mobilier...

— Non ! ne me dites pas que cela vient d'ici.

— Mais si ! Les catalogues m'ont inspiré les plans, et la forêt a fourni les essences.

Je regarde les portes galbées, les panneaux qu'un ciseau habile a fouillés de motifs, d'un modernisme de bon goût.

— Mon contremaître a formé quelques noirs. Il est un peu ébéniste à ses heures. Les glaces seules viennent d'Europe. D'ailleurs, voyez : j'attends celles-ci.

Deux panneaux d'étoffe fleurie remplacent les deux glaces absentes. La même étoffe, et avec elle le même goût, se retrouvent sur les coussins, le dessus de lit, les rideaux. Cette fois, je reste incrédule. Pour doter tout cela d'une intimité si discrète, il a fallu que des mains féminines...

— Ma femme ; mes deux petites filles.

La résidence est à flanc de montagne, à quinze cents mètres d'altitude. Les jardins en descendent comme un magnifique tapis que prolongent sur le plateau cent kilomètres de panorama. Le massif en surgit, abrupt, sur la droite et se termine au loin par un pic, dont la cime altière, haute de trois mille mètres, s'égaie de cascates d'argent.

Les jardins s'étendent encore sur les côtés de la maison. Un bel arbre isolé, aux frondaisons volumineuses et rondes, y abrite un belvédère blanc, dont l'hexagone ajouré se détache sur les lointains bleus de montagne.

Derrière, c'est le potager : un potager où l'on cueille pour nous du raisin et des fraises, — nous sommes en décembre ! — Cinquante pigeons descendent du mât de cocagne que couronne leur pigeonnier :

— A cause du léopard, vous comprenez ? Nous avons mis le pigeonnier trop bas. La nuit, il sautait sur le toit. Les pigeons effarés sortaient, et il les happait au passage.

Derrière le potager, immédiatement, commence le maquis. Les jardins de Milanje sont bornés par la forêt vierge.

A trois milles de là, un linéament rouge sinuait à travers la forêt :

— La frontière du Nyassaland, me dit mon hôte.

Par delà s'étendait, comme une mer verte et luisante, une nappe de végétation qui battait le pied des montagnes.

— Plantations ? demandai-je.

— Thé. La demeure que vous voyez ici, — sa main me désigna un cube blanc noyé dans la verdure, — est celle du gérant. C'est là que se récolte le X*** Tea.

Je sursautai. Le nom que je venais d'entendre, — un nom universel, — a la réputation d'appartenir à un thé de Ceylan. Ma surprise fit sourire mon hôte.

— C'est là, me confirma-t-il simplement. En est-il plus mauvais ?

En repartant, je remarquai, dans le bas des terrasses, une vingtaine de paillotes qui m'avaient d'abord échappé : solidement construites et soigneusement alignées, toutes choses dont se soucient généralement peu les noirs, leur agglomération avait quelque chose de militaire.

— Ascaris de police, nous dit notre chauffeur en nous désignant la frontière.

Évidemment, ainsi compris, le poste de Milanje prenait sa raison d'être. Mais est-ce bien de ce côté que le Portugal a besoin de se garder ?

ANDRÉ ARMANDY.

(A suivre.)

POÉSIES

SOIRÉES D'HIVER

I

J'ai vu les océans blanchir sous mon étrave,
Et l'Afrique et l'Asie ont enchanté mon cœur :
Je me suis enivré d'une noire liqueur,
Aux pays que le gong berce de sa voix grave.

Le baiser de Circé fut partout mon entrave,
Mais, l'action souvent secouant ma langueur,
J'ai connu la fierté farouche du vainqueur,
Et senti sous mes pieds frémir le monde esclave.

J'entrai dans des cités, glaive haut, plein de foi :
A Taza, mon cheval fut abattu sous moi ;
A Fez, mon nom reluit sur ton airain, ô Gloire !

Aujourd'hui, la sagesse éclaire ma raison,
Et je possède tout sans quitter ma maison,
Quand, le soir, je médite au chant de la bouilloire.

II

Taisez-vous, bruits du siècle où la sagesse expire !
 Et que j'oublie enfin mes fureurs, mes dégoûts,
 Les romans que remplit l'haleine des égouts,
 Et nos progrès menteurs qui tendent vers le pire !

Qu'importent les faiseurs de lois et leur délire,
 Ces grades, ces honneurs qui font tant de jaloux,
 Et ces journaux qu'on lit jusque chez les Sioux,
 Où l'assassin triomphe à côté du vampire ?

Car, ô long soir d'hiver qui réponds à mon vœu,
 Ton calme m'apparaît comme un présent de Dieu ;
 Ma lampe me sourit dans sa robe irisée,

Et je veux, relisant quelque ode de Shelley,
 Songer, loin du plaisir banal qui me déplaît,
 Au travail délicat du gel sur ma croisée.

VILLANELLE A CHARLES GUÉRIN

O poète, semeur de cendre,
 Dans le royaume sans soleil,
 La grive se fait-elle entendre ?

Te souviens-tu du jour si tendre
 Qui rendait le coteau vermeil,
 O poète, semeur de cendre ?

Quel baume Avril vient de répandre !
 Jusqu'à toi, comme un doux conseil,
 La grive se fait-elle entendre ?

L'hiver a fui, sombre Cassandre :
 Partout, c'est l'immense réveil,
 O poète, semeur de cendre !

Allant de méandre en méandre,
Près des flots d'un bleu sans pareil,
La grive se fait-elle entendre ?

Là-bas, où ton cœur doit m'attendre,
Sous les myrtes, lourds de sommeil,
O poète, semez de cendre,
La grive se fait-elle entendre ?

L'INFÉCONDE DOULEUR...

L'inféconde douleur m'accablait de son poids,
Et je portais le deuil de ma jeunesse enfuie,
Quand je sentis soudain tes perles sur mes doigts,
O ma sœur, ô pluie !

Je suis allé là-bas, du côté du levant,
Où la vigne, bacchante heureuse, tord sa tresse,
Et tout à coup, vers moi, bondit ton allégresse,
O mon frère, ô vent !

Partout, dans l'étendue allègre de la plaine,
Au milieu des blés mûrs prolongeant leur sommeil,
Ton rire, un peu plus tard, a caressé ma peine,
O maître, ô soleil !

Des bénédictions et de tendres messages
Envahirent mon cœur quand j'ai levé les yeux
Vers votre nonchalance et vos contours soyeux,
Amis clairs, nuages !

Et de retour chez moi, mon secret désespoir
S'était évaporé dans la grâce des choses !
Mon âme me semblait un jardin plein de roses,
Où rêve le soir.

MAJESTUEUX OISEAUX...

Majestueux oiseaux, familiers des eaux claires,
Quand la glace a fondu sous de tièdes rayons,
Et que les durs autans apaisent leurs colères,
J'aime à suivre de près vos évolutions.

Chaque jour, dédaignant le vacarme des rues,
Et tous les faux devoirs de l'homme temporel,
Au bord du lac tranquille où se baignent les nues,
Je viens vous demander ce que j'ai de réel.

Protégés par les pins qui décorent la berge
Et forment pour vos jeux un écran végétal,
Vous allez, deux par deux, dans votre blancheur vierge,
Et notre monde impur n'est pour vous que cristal.

Votre grâce neigeuse, on dirait, se balance,
Et je crois un moment, devant votre beauté,
Voir s'incarner en vous, au milieu du silence,
Une ode de Wordsworth à la tranquillité.

Vous voguez, en dehors du temps, libres de chaînes,
Et la terre, pour vous encore à son matin,
Vous offre de la mousse aux pieds de ses grands chênes,
Et promet à vos œufs un abri clandestin.

Qu'importe qu'à deux pas hurle la vie humaine,
Que le siècle féroce, aux sanglants appétits,
Chaque jour plus docile au démon qui le mène,
Traîne sur les pavés ses désirs abêtis?

Pour vous n'existe rien que la chose éternelle,
Et vos loisirs heureux, de saison en saison,
Font tomber jusqu'à moi, des franges de votre aile,
Le bienfait lumineux d'une haute leçon.

ÉPIPHANIE

C'est l'aurore! Incendie enclos dans une opale.
Le miracle automnal m'éblouit et j'entends,
Sous les rameaux mouillés, des accords hésitants :
Le rouge-gorge chante en un buisson d'or pâle.

L'atmosphère s'émeut! Des bénédictions
Filtrent magiquement du haut du ciel orange :
Vers mon front, le matin étend des ailes d'ange :
Vais-je pleurer d'amour, noyé dans ses rayons?

Un gland tombe : sa chute évoque une naissance :
L'arbre futur déjà parfume mon esprit,
Et, docile à l'espoir que la graine nourrit,
Mon salut prophétique honore sa puissance.

Tout s'enfuit, tout revient dans un ordre vainqueur.
Chaque feuille qui choit aux souffles du mystère
Se meurt du long baiser qu'elle donne à la terre,
Et son adieu muet remplit de foi mon cœur.

C'est une épiphanie, on dirait! Un nuage
Tourbillonne, là-haut, ainsi qu'un char de feu,
Et les coteaux bleuis, au fond du paysage,
Comme un encens léger voilent à peine Dieu.

SOLITUDE

Le siècle ne t'a point tuée, ô solitude!
Au milieu des cités, sur le pavé banal,
Le poète, toujours vierge de servitude,
Te voue un culte fier, mère de l'idéal!

Il est comme enivré d'un silence ineffable,
Dans l'horrible fracas qui sévit aujourd'hui :
Nul aède jamais, au siècle de la fable,
Ne fut, quand il le veut, plus vraiment seul que lui.

Qu'un vulgaire gravier tombe au fond de son crible,
Et voici qu'il se change en un diamant pur;
Son esprit, d'un seul bond, touche l'inaccessible,
Et voit, dans le présent, rayonner le futur.

On croit qu'il n'est qu'un homme entre des milliers d'hommes :
Un rien formé de chair qui ne vit qu'un instant,
A le voir fréquenter nos modernes Sodomes,
Et les noires Babels où ricane Satan.

Comme un autre, l'on croit qu'il s'abreuve de fange,
Qu'au lit de la luxure il demeure attaché.
Peut-il être divin puisqu'il dort, puisqu'il mange,
Et retourne la glèbe ingrate du péché ?

Mais qu'importe ? Il n'a pas besoin qu'on le connaisse
Ici-bas, car il sait qu'il est connu du ciel ;
Il se sent revêtu d'immortelle jeunesse,
Et, tout près du Forum, il trouve le Carmel.

Sa science n'est rien que le support du songe,
Des vols de séraphins le suivent en tout lieu,
Et plus facilement que l'aigle en l'azur plonge,
D'un élan naturel il s'élève vers Dieu.

L'épreuve n'éteint pas les clartés de sa tempe,
Les ailes de Psyché ne craignent point ses doigts,
Et quand le doute affreux à ses pieds hurle et rampe,
Il parle avec Platon, Virgile et saint François.

L'art attache à ses reins sa stricte cordelière,
Et, les yeux pleins de foi, jusqu'au seuil de la mort,
Comme on brode en Islam un tapis de prière,
Il tisse ses beaux vers d'un patient effort :

Ses vers chargés de sens qu'on déchiffre sans peine,
Comme on ouvre, en juillet, l'urne d'or des pavots,
Et que méditeront, dans une aube lointaine,
De juvéniles cœurs et de puissants cerveaux.

LA ROUTE

La route, sous mes pas, fait vibrer son sol dur,
Dans la calme saison où s'arrête la sève,
Où la vigne sauvage, aux pentes de mon mur,
Livres un thyrses de flamme au vent qui la soulève.

Le soleil alangui ne blesse plus les yeux :
Chaque maison entr'ouvre à l'air frais ses croisées,
Et devant les lointains faiblement radieux
On songe à la douceur de vagues Élysées.

Pour la millièmes fois, le bâton à la main,
De détour en détour, de platane en platane,
Je vais, je vais, docile à l'antique chemin
Qui se creuse en vallon ou se hausse en dos d'âne.

Je vais, la tête nue et les poumons heureux,
Indifférent à tout ce qui n'est pas mon rêve,
Hors de mon temps et loin du tapage fiévreux
Où se meurt l'idéal comme un beau chant s'achève.

Que m'importent l'auto qui passe auprès de moi,
Et ces pauvres humains, dépouillés de leur âme,
Qui courent pour courir et sans savoir pourquoi,
Plus vains que des fétus de paille dans la flamme ?

Et je songe à la route accueillante à mes pas,
Banale, dirait-on, semblable aux autres routes,
Et je la vois, avant notre âge de fracas,
Aligner noblement ses beaux arbres en voûtes.

Je la vois, unissant le présent au passé,
De malheur en malheur, de victoire en victoire,
Sous la protection de son double fossé,
Porter l'humble brouette ou le char de la gloire.

Les hordes d'outre-Rhin, les soldats de César,
Et les héros de Foch, sur cette large voie;
Les voleurs de cités, les sauveurs du rempart,
Font sonner haut le fer, leur terreur ou leur joie.

D'autres hommes aussi défilent en rangs lourds :
Facies bestial, inconnus de l'histoire,
Les hommes qui s'armaient des mâchoires de l'ours,
Et comme les bisons s'agenouillaient pour boire.

La route était alors le lien des points d'eau :
Piste à peine visible au milieu des moraines,
Et qu'avaient, à travers un glauque et dur rideau,
Tracée à grands efforts les mammouths et les rennes.

Avant l'invention du four et de l'essieu,
Avant qu'eût ricané la plus grossière idole,
Avant qu'en la caverne eût rutilé le feu,
Bien avant que le cri fût devenu parole,

Mon regard inspiré contemple au fond des temps,
La bête aménageant pour l'homme la planète,
Et, dans ce pâle automne, aux rayons hésitants,
Qui gonfle les rubis de l'épine-vinette,

Je salue un labeur dont j'hérite aujourd'hui,
Moi, fragile chaînon d'une chaîne sacrée,
Et, foulant ce chemin que le goudron enduit,
Je sais quelles sueurs ont nourri sa durée.

Cette terre m'enseigne un sublime savoir.
Aussi, quand le soleil, de sa lumière oblique,
Colore d'un adieu fugace l'abreuvoir,
Je ramasse une pierre où ma lèvre s'applique,

Et, fier des milliers d'ans qui peinèrent pour moi,
Je regagne mon seuil où l'ombre ourdit ses voiles,
En écoutant longtemps, dans le ciel plein d'émoi,
Vibrer les avions, compagnons des étoiles.

ALFRED DROIN.

EN TERRE BRETONNE

A L'ILE DE SEIN

Une grosse barque de chêne massif, genre dundee, à laquelle le moteur n'a pas coupé les ailes, — elle garde ses voiles et fait de la navigation mixte, — assure deux fois par semaine, pendant les mois d'été, le service entre Audierne et Sein. Plus de départs fixes dès qu'arrive l'équinoxe d'automne. Par mauvais temps, la barrière des houles est infranchissable et la porte océane est fermée. Aucune communication entre l'île et le continent tant que sévit la tempête. La mer enferme la farouche Séna des Romains dans une ronde de vagues déchainées, troupeau hurlant aux crinières blanches, aux dos bombés de monstres fabuleux. Sein, gardée jalousement par l'Océan-Roi, redevient sa proie, princesse inaccessible retranchée du monde des vivants.

A mer basse, le *Zénith*, courrier des iliens, se carre à trois mètres cinquante au-dessous du quai d'Audierne. Il faut descendre par une échelle roide et branlante qui fait reculer bon nombre de touristes. Grâce en soient rendues aux navigateurs du Père Albert!... Cette difficulté, jointe à la fâcheuse réputation du Raz et à la perspective de ne trouver qu'une simple auberge dans l'île, préserve Sein de l'invasion des « civilisés », de ces civilisés dont le scepticisme desséchant a défleuri l'âme agreste de nos provinces.

Longue traversée sur une mer brutale, du vent toujours, des embruns souvent. Les proverbes bretons sont remplis de pessimisme : « Qui voit Ouessant voit son sang, qui voit Sein voit sa fin ».

Mais quand on a mis le pied sur cette terre en marge de l'Océan, quelle surprise de trouver là, avec tout son parfum d'archaïsme, un petit royaume inviolé, une princesse de la mer en alours du vieux temps, qui s'éveille après un sommeil séculaire, dont les yeux viennent seulement de s'ouvrir aux choses nouvelles, dont la langue millénaire est pleine de rudesses barbares!

Vision grise

Le *Zénith*, après avoir pris sa charge de colis, de barils, de sacs et de passagers, — quelques iliens et deux touristes, — pique un nez résolu dans les lames. Le « paquebot » n'essaie pas de rivaliser de confort avec les transats modernes. Un banc sur le pont, quelques pliants boiteux, des paquets de filins enroulés comme des couleuvres, offrent aux voyageurs des sièges variés et démocratiques. Le capitaine, pieds nus, manœuvre avec décision; il porte au poignet un bracelet bleu tatoué sur sa peau rougie par le sel et surmonté d'une croix. Le moment venu, et sans que son autorité en souffre le moins, il ne dédaignera pas de se muer en débardeur et ne sera pas le dernier à vider le ventre de son navire de toutes les choses entassées.

Après trois bonnes heures de navigation, au sortir des houles du Raz, l'île apparaît à fleur d'eau, pâle comme un décor à la Puvis de Chavannes. Des façades grises, des toits gris recouverts de chaux, des quais tout gris où les digues de granit apportent leurs défenses. Le quai, encombré de casiers à homards lestés d'un galet, de voiles séchant au soleil, est la seule grande voie de l'île : il est à Sein ce que la promenade des Anglais est à Nice. Les bateaux au mouillage dans le petit port ont des noms pittoresques ou naïfs : Corbeau des mers, Neuz ket déa, Porte du ciel, Vive Jésus, Rose du printemps, Dahut, Arche de la paix, Santez Anna, Reine de France.

Des silhouettes noires passent, ce sont les iliennes. Seuls, quelques pêcheurs, vêtus de vareuses et de pantalons bleus, rouges ou roses, taillés dans de la toile à voile, mettent des touches vives sur la grisaille des murs.

Le bourg qui compte un millier d'habitants tient tout entier dans une ronde de goélands. Ni village, ni hameau dans

l'île dont la superficie est seulement de quatre-vingts hectares. Les maisons à étages ne se trouvent que sur le quai et autour de l'église. Tout le reste de l'agglomération est composé de maisons basses bordant des ruelles où l'on a ménagé juste l'espace nécessaire pour rouler une barrique et assurer le ravitaillement en liquides, prévoyance bretonne toute naturelle dans cet empire de la soif qu'est l'Armorique.

Les petites maisons de granit, — une porte, deux fenêtres, — sont nez à nez, les yeux dans les yeux. Quand une vache passe, son ventre ballonné prend toute la ruelle ; il faut, pour se garer, se réfugier dans un couloir ou dans une impasse. Nécessité fait loi. On a été obligé de ménager l'espace sur cette terre étroite et il a fallu aussi se tasser pour se défendre du vent.

Décor de légende

Pas un arbre dans l'île. Des dunes désertes, couvertes d'une herbe rase, quadrillées de murettes de pierres sèches. Ici, un carré de betteraves ; là, un petit champ d'orge biblique. Un sentier suit la courbe des grèves où des amoncellements de galets blanchissent au soleil comme des ossements de noyés. Cet îlot sans végétation ne connaît pas les printemps de la « grande terre » qui revêtent les forêts de feuilles neuves et les pommiers de fleurs blanches. Hiver comme été, c'est l'étendue morne et stérile, le gazon toujours vert, pelé par endroits comme un tapis de pauvre. Le décor terrestre ne change guère avec les saisons, mais, en juin, les souffles violents s'apaisent, on est délivré du délire des tempêtes et la mer qui, pendant les « mois noirs », prenait des couleurs sinistres, — gris de plomb ou vert d'orage, — est, certains jours, d'un bleu vibrant et somptueux de soierie. La mer ! on ne voit qu'elle, on n'entend qu'elle. Dominée par sa puissance sauvage, la terre, apeurée et silencieuse, est comme prosternée à ses pieds. Le soleil n'arrive pas à égayer ces solitudes d'une tristesse poignante. Une haute frise de chardons héraldiques se détache le long des murettes ; sur leurs houppes de soie violette, des essaims de papillons, blancs et noirs comme des draps mortuaires, agitent des ailes frénétiques. Dans un creux de la dune, des scabieuses se cachent peureusement pour

fleurir, frêle décor bleu tremblant à tous les souffles. Mais une ronde de fleurs ne fait pas le printemps.

A vrai dire, il n'y a ici que deux saisons : l'été qui éclaire d'une lumière crue la steppe bretonne, fouille les rochers, fait luire les goémons humides, blanchit les galets, l'été qui donne à la mer sa robe de fête ; et l'hiver qui commence dès octobre, l'hiver pendant lequel les vents fous, pleins de cris, de menaces, de désespoirs bruyants, prennent possession de l'île, soulèvent l'eau en grosses houles, mènent une ronde forcenée autour des phares, rebroussent les plumes des goélands. Que viendrait faire le printemps dans un pays sans arbres où il n'y a rien à reverdir ? Peut-il y avoir un automne sans les sous-bois jaunissants, sans les chemins feutrés de feuilles mortes ?

Dans ce pays muet et sans feuilles, les matins d'été ont la limpidité des origines, la pureté ingénue et sans mystère des premières aurores du monde, quand la terre encore molle n'offrait aucune prise aux racines des arbres et ne connaissait que l'herbe des marécages. Ni villa, ni chalet. Une maison isolée se dresse au bord de la grève. Son seuil est couvert de lamineuses apportées par le flux. C'est une ancienne école abandonnée, car, les jours de tempête, les lames entraient par les fenêtres comme dans la classe de saint Hydultus.

Étendues sauvages, d'un aspect sinistre au-dessus desquelles une âme bretonne plane comme un oiseau de mer. On croise de temps en temps une grand-mère tirant sa vache par la longe, une jeune femme portant sur la tête un panier de goémon roux qu'elle va faire sécher au soleil et qui, l'hiver venu, fournira un combustible économique. Dans ce coin battu des vents, sans une brindille de bois, on ignore les vivantes flambées qui réjouissent nos fermes de l'Argoat et donnent un cœur chaud et rouge aux foyers symboliques. Les iliennes pétrissent sans dégoût, avec leurs mains, de la bouse mélangée à des herbes sèches dont elles font des sortes de galettes qui brûleront lentement dans les âtres de pierre pendant la mauvaise saison. Procédé en usage dans tous les pays désertiques et que j'ai vu employer, avec les mêmes gestes, par les paysannes de Jéricho.

Quand la brume étend ses mousselines blanches sur cet

horizon marin, on se croirait dans un pays de rêve, silencieux et imprécis. Estompées et comme vues à travers un voile, les barques ont des contours irréels et les récifs ont l'air de rochers fantômes. Les maisons du bourg reculent dans le ciel, plus grises que jamais, à peine indiquées, comme des images mortes et déjà à demi effacées. Décor de légende nordique, mystérieux et riche de magies. Aucune terre n'a plus de gravité impressionnante.

L'hiver, les grandes orgues de la mer tonnent sans discontinuer et leur roulement puissant

Semble célébrer sous un ciel de cendre
Un perpétuel office des morts (1).

Les récifs glapissent dans le ressac, chacun d'eux hurle à sa manière, chacun d'eux a sa voix propre et toutes ces voix sont aussi variées de timbre et de registre que des voix humaines. Une oreille exercée les distingue aisément. Il y a là toute une ronde d'écueils aux noms barbares, Goubandoum, Er gazek, Bigoudou, Nerroth, Basc'hara, qui font, certains jours, un concert sauvage, orchestre où le cri déchirant des oiseaux de mer met des sonorités aiguës de violons diaboliques. Le déchaînement de l'ouragan vide les dunes de toute présence humaine. Les mouettes, les cormorans et les alouettes sont seuls maîtres de l'île et leur vol s'entrecroise dans le ciel en tourbillonnements d'ailes, en quadrilles échevelés. Contrariées par le vent, les lames se dressent *debout*, colonnes d'eau, statues sans bras aux chevelures d'écume qui ressemblent à de terrifiantes méduses.

Dans l'anse du Laber, loin du bourg, on peut voir, dans deux champs entourés de murettes et bordant la mer, des tombes faites de blocs arrachés à la falaise, pierres brutes sans inscription, un peu semblables à celles que laissèrent derrière elles sur les routes d'Hébron, de Sichem, de Ninive, les tribus nomades au temps des grandes émigrations. Ces iliens, enterrés dans leurs champs, comme les patriarches, ce sont les cholériques que, lors d'une épidémie qui ravagea la population, on éloigna, par crainte de la contagion, du grand dortoir mortuaire qu'est le cimetière communal.

(1) Poème de Charles Le Goffic.

Les îliennes

Peu d'hommes en semaine dans l'île. Ils sont partis sur leurs bateaux trapus, arrondis en berceaux, pêcher les crustacés : langoustes, homards, crabes. La terre appartient aux femmes, ce sont elles qui labourent, arrachent les pommes de terre et coupent l'orge avec la faucille de Ruth.

Les îliens, sauf les vieux, connaissent le français, mais, entre eux, ils ne parlent que breton. C'est la langue secrète dont le sens échappe aux étrangers, la langue familière dont on se sert entre soi.

Les îliennes, qui se marient en blanc, — robe liliale, corsette des solennités, tablier et châle de tulle brodé, — prennent dès le lendemain de leurs noces le deuil pour toute leur vie. Prise d'habits impressionnante : robe noire, tablier noir, châle noir, coiffe noire dont les pans relevés sur la tête forment comme un grand nœud alsacien. Un petit col blanc met seul une note claire dans cet ensemble funèbre. Toutes noires d'avance, quand elles perdent un des leurs, les îliennes laissent tomber les lacets de leur capeline en signe de deuil. Leur coiffure de nonnes moyenâgeuses se compose du *bonneric* (petit bonnet en laine noire) et de la *jibilinen* ou capeline. Le *bonneric*, pour être solide, doit être rempli par les cheveux ou, à défaut, par un rembourrage qu'on appelle *an-targa* (chat mâle). Les femmes n'ont pas de jeunesse. Visages fermés sans sourire, peaux de gitanes, cheveux bruns en bandeaux, longs yeux désabusés qui clignent dans le vent. A Sein, tous les cheveux sont noirs. Les Romains ont-ils fait des incursions dans l'île?... Ces Celtes sont-ils mâtinés de Latins?... Pomponius Méla, sujet de Tibère, a parlé longuement de Sein... Une seule femme blonde ; on l'appelle « Bléo-melen » (cheveux jaunes), et deux garçons roux parmi les écoliers aux tignasses couleur ailes de corbeaux : Yan ru et Clet ru (Jean le rouge et Clet le rouge).

Décalcifiées par une nourriture peu variée, les îliennes ont de bonne heure la mâchoire endommagée ; c'est peut-être pour cela qu'elles ne sourient guère.

La paix ne peut pas régner toujours dans une population resserrée qui vit coude à coude, et n'a guère l'occasion de

s'extérioriser. Pas de vendettas bien terribles, pas de rixes mortelles; mais, certains soirs, on se lapide, au coin des ruelles, avec les pierres arrachées aux murettes. Les femmes qui se jalourent se font de petites méchancetés de sauvagesses. L'une d'elles, qui avait mâché non pas des feuilles de laurier, comme la pythie de Delphes, mais l'herbe amère de la rancune, fit des prédictions si épouvantables à sa voisine, que celle-ci, très inquiète, s'en fut trouver le médecin pour lui demander s'il était vrai qu'elle allait accoucher d'une chèvre!

A travers les ruelles

Je longe les petites maisons ouvrant sur les ruelles, les jardins entourés de murettes où des poissons, lieus, vieilles, ou congres, sèchent au soleil sous un nuage de mouches noires, après macération dans la saumure. Il faut prévoir les mois d'hiver pendant lesquels le ravitaillement est difficile, car souvent toute communication est coupée avec le continent. L'île ne produit que de l'orge et des pommes de terre. Pas de viande fraîche, rien que le charnier de lard. Les vieux pêcheurs, pensionnés comme inscrits maritimes, vont sur les rochers jeter leurs lignes et prennent des poissons qui fourniront un ragoût odorant, ou une soupe au goût bien spécial, qui surprend et déroute les gourmets étrangers. Ils font aussi, de la rive, la chasse aux cormorans, dont les vols noirs tournoient au-dessus des flots, et que des chiens dressés vont chercher en mer, quand, ayant du plomb dans l'aile, ils tombent et flottent comme des épaves. Chair huileuse assez semblable à celle du corbeau. Un salmis de cormorans n'est peut-être pas un régal des dieux, il est acceptable pour des appétits robustes, et apporte un peu de fantaisie dans des menus où reparaissent toujours, comme des cousins pauvres, les mêmes mets rustiques.

Je rencontre à un tournant le facteur des postes qui distribue, deux fois par semaine, le courrier; c'est une ilienne, portant bravement sa sacoche en bandoulière. Entre deux bateaux, ni lettres, ni journaux. Le fil est rompu avec la grande terre. Un touriste, venu pour trois jours à Sein, dut y rester quinze; il était prisonnier de la mer: le *Zénith* ne passait pas.

Je m'arrête devant une maison basse, écrasée par une toiture démesurée, charmant tableau pour le Salon des humoristes : un couloir et deux pièces ; à droite, la chambre ; à gauche, l'étable. A l'une des fenêtres, une grand mère qui tricote ; à l'autre, une vache qui allonge sa tête cornue.

Il y a des ruelles qui tournent à angle droit pour dérouter le vent ; d'autres qui ont l'air de vouloir s'élancer à l'assaut de l'église et qui, ayant changé d'avis en route, s'enfoncent dans les champs.

En façade, entre deux maisonnettes, j'admire un magnifique poulailler fait d'un vieux bateau. Derrière le treillage, c'est un déploiement d'ailes, un chatolement de plumes, une flambée de crêtes rouges dans le soleil.

Dans un jardin où les dahlias pendent leurs têtes lourdes, deux goélands d'une espèce particulière et dont le plumage est une mosaïque blanche et grise, se promènent mélancoliquement. Pris au nid à la pointe du Raz, on leur a brisé une aile pour leur enlever le goût des grandes envolées dans l'espace. Eux, les oiseaux de tempête, faits pour tourbillonner dans le vent, pour pêcher en mer d'un bec agile, pour visiter les rochers inaccessibles, perchoirs magnifiques dans le soleil ou dans les nuées, les voilà condamnés à une vie terre à terre : ils sautillent comme des pies... Frères goélands, consolez-vous, votre malheur est partagé par beaucoup d'hommes. J'en connais plus d'un, pour ma part, à qui les nécessités de la vie ont coupé les ailes et rendu impossible toute évasion dans le libre ciel de l'art et de la fantaisie.

Par une porte grande ouverte, j'aperçois une haute silhouette au milieu des copeaux. Un vieux pêcheur manie le rabot en chantant le « capitain sant Malo ». J'ai su depuis quel genre de travail il mène si rondement en lançant son refrain breton scandé à grands coups de marteau. Pipi Gouzerch (1) fabrique son cercueil avec des caisses à chicorée Leroux. Aucune pensée attristante ne l'effleure. Il dit à qui veut l'entendre :

— Quand il sera prêt, je me coucherai dedans pour voir s'il est bien à ma taille et puis je le f... au grenier. Tonnerre de Brest ! il m'attendra bien le temps de boire quelques verres !

(1) « Pipi Gouzerch », Pierre gorge sèche.

Pipi Gouzerch compte bien s'humecter largement pendant que son cercueil séchera.

Vieilles coutumes

Deux intellectuels seulement dans le pays : le curé et le médecin. Après avoir franchi le classique portail de bois du presbytère je me trouve dans une cour dallée de granit. Deux troènes, — les seuls arbres de l'île, — égouttent leurs fleurs blanches sur la pierre. On se croirait sur un tombeau. Les grappes odorantes répandent leur encens jusque dans l'humble maison où un vieux prêtre m'accueille. Il y a ici une atmosphère spéciale, une spiritualité prenante. Le presbytère lui aussi est un phare où la flamme vivace de la foi ne s'est jamais éteinte depuis que les saints de la mer, Guénolé, Gildas, Ronan, Goustan, sont venus évangéliser l'île.

Assise dans la salle à manger, près de la table couverte d'une toile cirée et surmontée d'une lampe à pétrole, je m'initie aux coutumes de l'île.

Quand un homme périt en mer et qu'on ne retrouve pas le corps, au bout de huit jours, la famille vient chercher le drap mortuaire. On le pose sur la table, on met la photographie du disparu au milieu, on allume des cierges tout autour et alors commence la veillée, comme si le mort était présent. Un recueillement spécial, un silence religieux pèsent sur les cœurs toute la nuit. Le marin noyé roule on ne sait où, emporté par les courants, déchiré par les récifs, mais « en esprit » il est là. On le frôle peut-être... on frissonne quand un souffle, un bruit venu du dehors semble révéler sa présence... Et si ces simples avaient raison?... Si l'âme, cette force immatérielle que n'emprisonne plus un corps soumis aux lois physiques, avait le pouvoir de se déplacer, de passer comme une onde à travers les murs?...

Le lendemain matin, le clergé vient à la maison et chante le *Placebo*. Parents et amis forment un cortège qui se rend à l'église. L'office des défunts se poursuit devant un catafalque vide. Et l'on peut voir dans le cimetière une tombe sans corps sur laquelle on écrit : « A la mémoire de XX... péri en mer. »

Le baptême d'une barque donne lieu à une cérémonie charmante. Ici, un bateau est une personne. Il a son état civil,

son nom inscrit sur un rôle fourni par l'inscription maritime. Ce serait toute une affaire de le changer. Le clergé, croix en tête, monte à bord pour bénir le petit navire avant qu'il prenne son essor vers le large. On récite des prières liturgiques où le nom de *Maris Stella* « étoile de la mer » reparait à chaque verset. Un verre de vin est offert à chaque invité que la politesse oblige à jeter, en échange, une pièce de monnaie sur le pont. On revient en cortège, le parrain et la marraine lancent des dragées à toute la marmaille, comme dans les aimables gravures du xvii^e siècle ; les cloches sonnent à toute volée et l'on chante un *Te Deum* à l'église.

En revanche, un veuf qui se remarie provoque une manifestation moins poétique. Il y a encore à Sein des charivaris de huit jours pendant lesquels entrent en danse non seulement les casseroles et les chaudrons, mais les sirènes de brume, les *Korn-boud*, et des tams-tams sauvages faits de bidons à essence.

— Vous êtes bien isolé ici, monsieur le curé ?

— Il y a des occasions... demain je vais déjeuner chez mon confrère de Plogoff. Je partirai de la cale de la poste sur la Roanez Arvor (1) et je débarquerai à la pointe du Raz.

— La barque de Saint Pierre doit manquer un peu de confort.

— Ça strimpe (2), mais j'ai un équipement spécial.

Je devine quel est cet équipement et je m'imagine aisément la stupeur des abbés de cour, chers à M^{me} de Sévigné, s'ils avaient vu un curé-marin, à l'âme de goéland, débarquer à la Bastrée coiffé d'un suroît, enveloppé d'un ciré de pêcheur et chaussé de sabots-bottes.

Cimetière breton

Le cimetière de Sein est en plein bourg, îlot de la mort au milieu des vivants. Les maisons qui l'entourent ouvrent leurs yeux de pierre sur les tombes. Fleuri de dahlias, de soucis et de camomilles, cet enclos est le coin le moins désolé de l'île. L'espérance bretonne en la résurrection de la chair éclate sur les croix. Les iliens commentent en termes naïfs les émouvantes paroles de Job : « Je sais que mon Rédempteur est

(1) « Roanez-Arvor », reine des mers.

(2) « Ça strimpe », c'est-à-dire, ça mouille.

vivant et que je sortirai de la poussière au dernier jour. Et je serai de nouveau revêtu de ma peau ; revêtu de ma chair, je contemplerai le Seigneur. »

Les poules picorent dans les allées et les crêtes rouges des coqs éclatent comme des coquelicots dans l'herbe humide. Un chat siamois, tout blanc, avec des yeux bleus d'enfant, saute de tombe en tombe en faisant sonner les grelots de son collier.

Dans cette île sans fleurs, les murs du cimetière sont illuminés par les flammes jaunes des millepertuis... Un cimetière breton n'est jamais triste : le pays le prend sur son cœur, les vivants l'entourent et le veillent.

Les mêmes noms se retrouvent sur les tombes : Porsmo-guer, Guilcher, Menou, Thymeur, Fouquet.

Le portrait de « frère Constantin » est gravé à la pointe sur une dalle de schiste, art primitif qui rappelle les dessins trouvés dans les cavernes. On lit des épitaphes pleines d'imprévu et de fantaisie dont l'intention est meilleure que l'orthographe : « Ici repose Joseph-Marie et Anastasie Fouquet. Que Dieu augmente leurs joies »... « Ci-git, le corps de notre chère sœur Corentine Hervès décédée à l'île de Sein le 17 mars 1918, à l'âge de 38 ans, aimée, respectée, regrettée... » « A la mémoire de Kerloch-Clet-Simon, péri en mer »... « Ci-git Alfred Fouquet, gardien à Armen. P. P. L. (1). » Ces abréviations qui commencent à être à la mode en Bretagne me choquent toujours un peu. Le D. C. D. lu sur les croix me fait penser au P. P. C. d'une carte de visite.

A l'office du dimanche

L'église moderne, qui n'offre aucun intérêt architectural, s'élève sur un plateau rocheux ; toute grise, elle aussi, elle est faite de granit de la côte ; l'Océan l'entoure de sa ceinture bleue. Le culte chrétien fleurit à côté des vestiges du culte païen. La maison du Seigneur s'élève à dix mètres du temple des prêtresses gauloises représenté par deux menhirs. C'est là, d'après la légende, qu'officiaient les neuf vierges commandant aux vents. Cette terre bretonne dure à l'oubli est encore tout imprégnée de paganisme. Lourd et sans caractère, le nouveau

(1) P. P. L. priez pour lui.

sanctuaire auquel manque un clocher n'a pas l'élan de nos vieilles églises bretonnes. Il a l'air d'être amputé ; il rampe au lieu de s'envoler. On cherche la flèche s'élançant dans le ciel, geste rituel, essor de la pierre qui est déjà un acte de foi, un premier pas fait vers Dieu.

C'est dimanche. Habitée à la foule blanche des coiffes bretonnes, je suis frappée par la houle noire des « jibilinen » dont les pans rabattus tombent sévèrement sur les épaules. Les pêcheurs en vêtements de fête, — vestons foncés et casquettes de marins, — ont envahi la nef. L'harmonium est tenu par un artiste qui accompagne les hymnes par cœur et sans connaître une note de musique. Après chaque office du soir, un cantique en breton retentit, chanté par toute l'assistance. Les paroissiens saluent poliment et avec une familiarité souriante les hôtes les plus marquants du paradis : « Au revoir, madame la Vierge ; bonne nuit, monsieur saint Joseph ; bonsoir, monsieur saint Guénolé » « Patron karet » (cher patron) donnez un lieu de lumière à nos âmes. »

L'église, dédiée à saint Guénolé, Celte d'outre-mer qui fit voile vers nos côtes pour échapper à la férocité des Angles, a une âme bretonne, malgré ses murs trop neufs. Elle a été bâtie avec des pierres que les femmes ont apportées sur leurs têtes. Une inscription en breton gravée sur le socle donne à sainte Thérèse une sorte de lettre de créance auprès des Armoricaïns comme à une ambassadrice en pays étranger :

Santez Anna Théréza

Ar mabig Jesus (1).

On lit *Santez Anton* sur le tronc de saint Antoine. Le cénobite a des lèvres minces et serrées ; le tronc, lui, a une bouche gourmande, toujours ouverte.

Les iliens ont fait le Christ à leur image. Jésus, que la tradition nous montre d'un blond roux, est représenté ici avec une grosse barbe noire en collier, une barbe frisée de capitaine au long cours. Le Bon Dieu de Sein ressemble comme un frère à certains pêcheurs rencontrés sur les quais. Un indigène seul pourrait dire si Jésus de Galilée est un Thymeur ou un Menou ou un Porsmoguer. Nos vieux imagiers n'hésitaient

(1) Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

aucunement, en certains cas, à faire revivre les personnages de l'Évangile sous les traits et les costumes de leurs contemporains. C'est ainsi que, dans la chapelle de Notre-Dame de la Roche, en Saint Thois, la vierge-mère est représentée, non point sous ses voiles d'orientale, mais vêtue en authentique paysanne bretonne.

Ce qu'apporte la mer

Les iliens estiment que tout ce que la mer leur envoie leur appartient. Ce ne sont pas les naufrageurs qu'a prétendu représenter une littérature de roman-feuilleton, mais ils sont un peu pilleurs d'épaves, comme tous les frères de la côte. Je n'ai pas été surprise de trouver une table d'acajou ou de palissandre magnifique dans de misérables logis dont le sol était recouvert de sable pris, avec les galets, à même la dune. Ce sont des souvenirs de l'*Helen* dont le cadavre git à la pointe sud de l'île, navire danois éventré sur les brisants de Sein et dont l'équipage fut sauvé par l'*Iroise*.

Le navire portait des planches : les rives en furent couvertes pendant plusieurs jours. Chacun vint avec un crochet faire sa récolte. Les plus hardis entrèrent dans la coque de fer tordu, abandonnée aux corbeaux de mer comme une carcasse de bête morte. On en tira des vêtements et des fourchettes, des sièges de velours et des couvertures, riche matériel qui n'aurait pu servir ni aux congrès, ni aux crabes. Fallait-il laisser perdre tout ce bien en attendant les interminables formalités de la douane?... Non ! le bon Dieu des marins, qui a navigué sur la mer de Galilée, ne demande pas cela. Il juge humainement les choses humaines. C'est donc sans remords que les gens de Sein s'approprient le reliquat des naufrages.

Les habitants du littoral ont toujours eu un certain sens pratique. Dans l'antiquité, l'Armorique, riche en métaux, fournissait des armes à l'Égypte ; les Phéniciens, maîtres dans l'équipement des navires et qui naviguaient en se guidant sur les étoiles, venaient de Tyr et de Sidon sur nos côtes pour troquer les tissus, qu'ils savaient déjà teindre ! en pourpre, contre du bronze. Les grandes routes d'eau ont été les premières à tenter l'esprit d'aventure des hommes. Au temps du Phénicien Hannon, premier capitaine au cabotage, il y avait,

dit le commandant Pontois, « un bourdonnement de navires autour des caps abrités ». D'ailleurs, d'après Henricy, les Phéniciens étaient une colonie de la Gaule armoricaine, partie de Vannes. En cet heureux temps, la fortune publique était constituée, non pas par du papier-monnaie que l'inflation peut dévaloriser du jour au lendemain, mais par de l'or, de l'ambre, de l'étain, du corail, des calcédoines, des callaïs, sorte de turquoises dont sont faits certains colliers trouvés dans les sépultures préhistoriques.

Nuit marine

Le soir, la couronne de phares s'allume, soleils de minuit : Armen, donjon de la mer, Men-brial, Créach, Goriébella. Des éclats blancs, des éclats verts, des éclats rouges, réguliers comme une respiration, animent le ciel nocturne d'une vie palpitante et magnifique. La nuit marine s'enrichit de bijoux prodigieux : diamant, rubis, émeraude. Un moulin à feu fouille l'horizon de ses bras de lumière, geste fraternel guetté par des centaines de navires... Se réveiller entre deux rêves et voir au fond des ténèbres s'ouvrir et se fermer un œil lumineux... trois occultations au rythme régulier;... apercevoir au petit jour, à travers les vitres, une forêt de mâts qui se balancent, une forêt dénudée et toute blanche, animée par le clapotis, ensorcelée par on ne sait quelle force inlassable;... déjeuner dans une petite salle large comme une cabine dont la fenêtre ouvre sur un champ d'orge et la porte sur un débit déjà plein de pêcheurs rouges, de pêcheurs roses, de pêcheurs bleus;... entendre un bruit de sabots, les mots rauques d'une langue barbare;... contempler sur les murs non pas de vulgaires chromos de guinguettes, mais des gravures représentant les anciennes frégates dont les voiles sont gonflées par le vent de l'aventure : voilà des plaisirs nouveaux et rares dont a joui pleinement la terrienne que je suis.

Tontons et Tintins

Le bourg ne forme qu'une grande famille : tout le monde se connaît, aucun acte important ne peut échapper à la curiosité

publique. On appelle les vieilles femmes « tin-tin » (1) (tante). Je connais tin-tin Mona et tin-tin Philomène. Les hommes à qui on veut marquer une affectueuse déférence, sont appelés « tontons ». Il y a « tonton Yan » (tonton Jean) et tonton Loeiz (tonton Louis). Il y a aussi « tonton médecine ». Tonton médecine, docteur subventionné par le département, est très populaire. Les jeunes filles prolongées, même si elles ne sont jamais allées au couvent, sont appelées gentiment « sœurs ». J'ai été reçue très cordialement par une aristocrate de l'île, « c'houar Del » (2) (sœur Catherine), qui porte comme les autres la coiffe de Sein.

Alors que dans presque toute la France, platement uniformisée, les mêmes prénoms à la mode se retrouvent au Nord et à l'Est, ici il existe encore des noms locaux et charmants. Les femmes s'appellent Yétie (Henriette), Méttie (Guillemette), Soize (Françoise), Maï (Marie), Biella (Gabrielle), Rozen (Rose), Maryvon (Marie-Yvonne). Beaucoup d'hommes se prénomment Noël, Guénolé, Fanch (François), Yan (Jean), Lom (Guillaume), Jop (Joseph). Sans compter que la malice bretonne, qui ne perd jamais ses droits, a donné à beaucoup d'iliens des surnoms savoureux. Il y a Bachelier, qui ne sait pas lire, Pierre à Boër, qui a le gosier en pente, Fanch Dèche, Jean 23, dernier descendant d'une longue dynastie. Une vieille femme à tête d'homme répond au nom de Joffre; tout le monde connaît Gritik an avalou (Marguerite aux pommes) qui a fait œuvre de bonne commerçante en allant chercher pour les fliens les fruits de ce paradis terrestre qu'est le continent.

J'ai passé un joyeux moment sur la grève de Gousteur en compagnie de Guénolé, très occupé à sécher au soleil ses filins fraîchement teints en cachou.

Ancien combattant, et maintenant pacifique pêcheur de homards, Guénolé déplia devant moi un vaste mouchoir jaune sur lequel une carte d'Europe était imprimée en rouge :

— J'ai fait la guerre! quel turbin!... Aussi, quand je tombe sur ce mouchoir-là, je suis content. Je crache sur l'Allemagne et je me mouche dans l'Autriche.

Pas de sage-femme dans le pays, mais seulement deux matrones qui se rendent chez les parturientes après avoir

(1) « Tin-tin », on prononce tine-tine.

(2) On prononce rouar.

arraché leurs pommes de terre. Les microbes ne vivent pas à Sein. Le choléra qui était venu avec « le vent de Suetie », m'a déclaré un pêcheur, est parti avec le Noroît. Seul, le bacille de Koch s'est implanté dans ce pays vierge, sans fumée, sans poussière, entouré d'eau pure et transparente. Beaucoup d'iliennes meurent de tuberculose lente.

Les femmes qui viennent d'être mères offrent aux amis une tisane rituelle faite avec des pruneaux et de l'anis.

A Sein, on ne trouve pas les bébés dans les choux, car ce légume, plèbe de nos potagers, est une rareté dans l'île. Tin-tin Vona, qui a fait longtemps office de « mam-diegez » (1), avait coutume de dire aux enfants en leur présentant le nouveau petit frère :

— Écoutez, vous autres!... J'ai été lever mes casiers dans le petit port et j'ai trouvé celui-ci dedans.

En causant chez l'épicière

J'ai fait la connaissance de Tin-tin Chànn dans le salon de Gritik an avalou dont le nom a des consonances de patronyme polynésien. Pour les initiés, en tournant à droite et puis à gauche dans les ruelles, on arrive à une épicerie bien cachée où fréquente la meilleure compagnie. On peut toucher de la main les solives noires du plafond d'où des cordages pendent comme des stalactites dans une grotte de fée. Les seaux à confitures voisinent avec les écheveaux de chapelets multicolores, les poêles à frire avec les cornes de brume, les corsets, rigides comme des armures de croisés, avec les sabots. Des toiles à voile solides s'empilent à côté des mérinos inusables dont se vêtent les iliennes. On trouve là tout ce qu'une ménagère peut raisonnablement souhaiter.

J'étais auprès du comptoir aux cartes postales, l'œil réjoui par les couleurs violentes des bocaux de bonbons, quand Tin-tin Chànn, boucanée sous sa coiffe noire, entra et fit sa commande :

— Dix sous de graisse salée et une chandelle... une longue, Gritik ; aujourd'hui je suis en fonds.

Brave Tin-tin Chànn ! Nos cœurs bretons se sont compris

(1) « Mam-diegez », littéralement, maman sage.

tout de suite ! J'ai fait de longues stations sur le banc de chène de son foyer, car Tin-tin Chânn possède un véritable talent de conteuse. Son fils est « archérien » (1) sur le continent. Elle se croit obligée de l'excuser d'avoir rompu avec la tradition :

— Mon garçon ne voulait pas aller en mer... son grand-père était gardien de phare et son père, pêcheur. Il m'a dit : « Le « tad » s'est noyé dans le Raz et le « tad coz » s'est bien embêlé dans sa tour, moi je prendrai un métier plus rigolo »... Qui m'aurait dit, quand je voyais passer « me iontr korden » (2), que j'aurais un fils gendarme ! »

Sein au péril de la mer

Séna a-t-elle surgi des profondeurs océanes dans une convulsion du sol, dans un enfantement tragique de la vallée sous-marine ?... Est-elle fille de la mer ou a-t-elle été arrachée au continent ?... Si elle a été détachée de la terre au temps des grands cataclysmes, à quelle date remonte son insularisation ?... La charte V du cartulaire de Landevennec, rédigé au x^e siècle, mentionne l'île Seihun. Elle devait son nom aux sept courants de fonds qui, à cette époque, portaient de la côte et qu'on appelait Sun. D'après certains savants, l'île de Sein, prolongement naturel de la pointe du Raz dont la séparent neuf kilomètres de mer, aurait été presque jusqu'au vi^e siècle. Pointe avancée du continent armoricain, elle aurait fait partie du royaume d'Is que d'aucuns situent dans la baie d'Audierne. Elle serait le dernier débris de la ville submergée où le roi Gradlon, le cavalier de pierre qui domine la cathédrale de Quimper, avait son palais d'été. Un rocher de Sein porte encore le nom de Dahut, démoniaque princesse de la mer dont les débordements donnèrent à la cité la réputation d'une Babylone bretonne.

Laissons parler Le Carguet, l'éminent archéologue : « Une terre occupait l'espace compris entre la basse jaune de To-Venoc, l'île de Sein, la pointe du Raz. Cette terre appartenait à la pointe du Van et à la côte de Cliden : l'île de Sein est ce qui

(1) « Archérien », archer, c'est-à-dire gendarme.

(2) « Me iontr korden », mon oncle à la corde, cette expression bretonne date du temps où les gendarmes attachaient avec une corde les mains de leurs prisonniers.

reste de
Is, avec
sept ma
la ville
chemin
Au sud
Abès. »
Il y
Raz un
remont
appara
tesque
pierre
Sein
du dés
Une
ronge
à miet
Sein
moins
advien
d'équi
passag
grand
par-de
Un
sud :
—
jusqu
main
P
dant
dispa
phar
Des
des v
appa
de so

reste de cette terre. C'est bien sur cette terre disparue qu'était Is, avec ses dix écluses, une clef d'or pour les ouvrir. Soixante-sept manteaux d'écarlate, sans compter les autres, venaient de la ville d'Is, chaque dimanche, à la messe à Laoual (1). Un chemin pavé, bordé d'arbres conduisait de la ville d'Is à Laoual. Au sud-ouest de l'île de Sein était le palais de la princesse Ahès.»

Il y a quelques années, des pêcheurs crurent faire dans le Raz une pêche miraculeuse. Jamais filets si lourds ne furent remontés à la surface avec tant de peine. On s'attendait à voir apparaître quelque monstre marin, squalo ou tortue gigantesque: on trouva, enfermée dans les mailles, une croix de pierre qui fut déposée à Lescoff.

Sein, cette terre minuscule, n'est qu'un douar au milieu du désert bleu des flots, un campement aux foyers précaires. Une mer jamais en repos, blanchissante, convulsive, ronge peu à peu son petit royaume qu'elle reprend miette à miette.

Sein est au péril de la mer. Nul ne l'ignore dans l'île et les moins pessimistes ne songent pas sans frayeur à ce qu'il adviendrait si une violente tempête coïncidait avec une marée d'équinoxe. Retrécie à certains endroits jusqu'à n'être qu'un passage entre deux grèves, la queue de l'île est coupée à chaque grande marée. Les deux mers rejoignent leurs lèvres glacées par-dessus le bôurrelet de sable.

Un vieux pêcheur m'a dit, en étendant le bras vers la côte sud :

— Vous voyez ce gros rocher, là-bas, qui est dans l'eau jusqu'au cou ?... c'est le Fluscou. Mon père y allait à pied sec, maintenant on y va en bateau.

Près du phare du Guiveur, on peut voir, à mer basse, pendant les grandes marées, les fondations d'une agglomération disparue. Le Guiveur, village noyé, a donné son nom au phare, grand cierge funéraire veillant sur les maisons mortes. Des tronçons de murs ont tenu bon. Des seuils de granit où des vieilles, dissoutes à présent dans la terre, se sont accroupies, apparaissent tout chevelus d'herbes marines. La mer recouvre de son manteau glauque les larges pierres des foyers, autels

(1) Laoual se trouve près de la baie des Trépassés.

du feu, qui maintenant sont enveloppés d'un suaire d'eau glacée. Guiveur a subi le sort des légendaires cités disparues, Occismor, Is et Tolente. Sein, simple radeau dont le point le plus élevé n'est qu'à douze mètres au-dessus du niveau de la mer, est appelée à disparaître.

La première offensive connue de la mer contre Sein remonte à 1736. Elle faillit être mortelle pour les insulaires, si bien que le duc d'Aiguillon, alors gouverneur de Bretagne, ordonna l'évacuation de l'île. Plus têtus que l'Océan, les habitants refusèrent net d'obéir à cet ordre; voyant cela, le gouverneur fit élever sur la rive sud une épaisse muraille destinée à épauler la houle, c'est la digue du Rohic. Les tempêtes de 1863, 1879, 1896, 1912, 1924 et 1929, ont laissé des souvenirs de cauchemar dans l'esprit de certains îliens. Celle de 1929 s'accompagna d'un raz de marée terrifiant.

Fanch, qui habite dans la partie basse du bourg, m'a dit que, la veille, la mer bouillonnait comme une marmite sous pression. Après avoir failli être enlevé par un tourbillon en ouvrant sa porte, il dut lutter de toute la force de ses biceps de marin pour fermer ses volets que le vent plaquait violemment contre le mur. Il était resté des heures sans pouvoir dormir.

— Quel tintamarre!... un roulement de tonnerre... des cris de damnés... un ronflement rageur sous la toiture.

Un craquement formidable le réveille au matin. C'est la porte qui saute, enfoncée par le coup de bélier de la mer. Une lame furieuse envahit la chambre, le balai flotte comme un aviron, les chaises se heurtent contre les murs, les sabots-bottes se mettent à danser. Fanch n'a que le temps de saisir ses chausses, de sauter sur l'échelle du grenier, et de sortir par la lucarne du toit. On s'interpelle d'une fenêtre à l'autre. Un fleuve écumant coule entre les ruelles, et déjà les canots viennent sauver les femmes et les enfants. Une partie de la population s'est réfugiée dans l'église comme dans l'Arche. C'est le point culminant de l'île.

Témoin du drame, elle aussi, mon hôtesse me confirme le récit de Fanch. Relativement à l'abri dans sa maison à étage, elle dormait quand son frère vint l'appeler sous ses fenêtres, au petit jour :

— Maryvon!... que faites-vous?... l'île est sous l'eau.

Et ce disant, elle me montre le petit champ d'orge sur lequel donne la façade arrière :

— La mer était là. Elle arrivait à hauteur de la fenêtre.

Dégâts terribles dans l'île. Les Ponts et Chaussées alertés firent un rapport concluant à l'abandon du dangereux radeau. Personne ne songea à s'enfuir. Les iliens, pêcheurs, fils de pêcheurs, tiennent plus qu'à leur vie à leur âpre patrie faite d'eau et de fonds poissonneux. Ils ne veulent pas non plus abandonner le lopin de terre et la maisonnette qui, avec leur bateau, constituent toute leur richesse. Ils aiment mieux courir le risque de la noyade en masse que de quitter leur flot où la vie est si élémentaire et si rude, cette terre perdue, sans printemps, sans sourire, que la plupart des hommes modernes considéreraient comme un lieu terrible d'expiation, un *in pace* de la mer, un enfer de l'eau. Quel charme ensorceleur peut avoir, pour des âmes simples, cette Thulé des brumes, que la mer menace incessamment et qu'elle reprendra un jour dans un moment de colère sauvage et démesurée?

MADELEINE DESROSEAUX.

A L'EXPOSITION RENOIR

Après le triomphe de Manet, verrons-nous cette année le triomphe de Renoir? Renoir, le favori de la jeunesse d'avant-garde, le maître qui partage avec Cézanne la gloire des plus hautes enchères, le patriarche de Cagnes dans sa retraite légendaire, parmi les oliviers, le vieillard fou de peinture qui, perdu de douleurs, infirme, paralytique, incapable de quitter sa chaise, de son moignon perclus et noueux comme du bois mort, auquel il faisait émaner par un système de courroies la hampe d'une brosse, pendant que les Empires croulaient, continuait à peindre, stoïque et enthousiaste, sous la cloche de toile de son chapeau de jardin, — un chapeau de vieux pâtre grec, — ce qui cause la joie du monde, des femmes et des fleurs (1).

C'est une habitude excellente que ces rendez-vous annuels où nous sommes invités, dans le cadre parfait de l'Orangerie, à revoir d'ensemble une de ces œuvres trop contestées à leur naissance et qui ont pris place peu à peu dans le plus beau trésor français. On peut craindre toutefois que la nouvelle exposition ne retrouve pas auprès du public l'immense succès de celle qui l'a précédée. Elle servira surtout à montrer les pertes incroyables qu'a subies depuis une trentaine d'années notre patrimoine artistique, par la faute d'une politique d'achats qui a laissé partir pour l'étranger trop de chefs-d'œuvre : triste bilan d'une gérance. Il est vrai que ces

(1) Sur Renoir, consulter l'excellente étude de François Fosca (Rieder, 1920), celle de Charles André (Grès, 1923) et enfin l'étude toute récente de M. Claude Roger Marx (Floury, 1933). Le *Renoir* de M. Ambroise Vollard est un recueil précieux de conversations et d'anecdotes. Voir aussi les *Propos de peintre* de M. Jacques-Émile Blanche et les *Nouvelles théories* de M. Maurice Denis.

ouvrages dispersés aux quatre coins du monde continuent à y parler de nous et à prêcher la France ; mais on n'a réussi à en rappeler qu'un trop petit nombre. Il manque à l'Orangerie douze ou quinze tableaux capitaux. C'est dommage également de n'y pas voir ces bronzes, testament suprême de l'artiste, le *Jugement de Paris*, la *Femme agenouillée*, la *Vénus* où il résuma ses désirs et formula sa foi, son canon de la beauté, et qui montre le grand vieillard, sur le bord du tombeau, au terme de ses longs jours, occupé de la création d'Ève.

Le choix n'est pas non plus absolument irréprochable. Renoir, qui se vantait de n'avoir jamais passé un jour sans peindre, est aussi le plus journalier et le plus inégal des artistes. Il lui arrive d'être au-dessus comme au-dessous de lui-même. Cependant, il y a dans ces cent cinquante morceaux (sur quatre mille!) de quoi faire ressortir les grandes lignes d'une illustre carrière : depuis le délicieux portrait de M^{lle} Romaine Lancaux, cette exquise harmonie en gris, datée de 1864, où des notes de corail (les boucles d'oreilles, la bouche, les coins des yeux) font un si aimable concert avec le bouquet de rubis que la petite tient sur ses genoux, jusqu'aux grandes *Baigneuses* de 1918, peintes à la veille de la mort du maître, et données au Louvre par ses fils ; depuis le portrait du peintre appartenant à M. Henry Bernstein, ce petit visage de trente ans, déjà maigre, émacié, l'œil bleu, les narines frémissantes, avec cet air de pur sang, cette race, ce feu qu'on ne voit ailleurs qu'aux figures de Greco (et qui fait penser aussi, sous l'aspect bousingot, au défi du jeune Delacroix), jusqu'au profil usé, exténué du septuagénaire, ce visage ravagé, consumé sous son chiffon de chapeau blanc, qui lui prête l'aspect d'un ascète de Borée et qui rappelle en même temps l'angoisse du vieux Titien, voilà assez d'ouvrages pour jalonner la route et permettre d'embrasser ce demi-siècle de peinture.

Au début, jusqu'à la trentaine, l'influence dominante est celle de Courbet : la grande *Baigneuse au griffon*, datée de 1870, n'est guère qu'une variante des *Demoiselles des bords de la Seine*, relevée, ennoblie par la silhouette sculpturale de femme nue et debout que drape le geste pudique de la Vénus de Cnide, mais où la nature-morte et surtout la présence charmante de la femme qui sourit dans l'ombre, couchée dans son

hamac, trahissent le souvenir du modèle original. Tableau magistral, de ton grave, d'une tenue magnifique, et dont l'artiste allait mettre plus de vingt ans avant de retrouver la matière marmoréenne. Le portrait de *Sisley*, qui est à peu près contemporain, n'est pas moins imposant par la beauté des masses, la tranquillité de l'aspect, l'attitude aisée et familière, en même temps qu'une qualité pelucheuse de la peinture, dans le jeu souple des noirs et des gris, fait penser que l'artiste est près de s'émanciper et que la palette est sur le point de s'iriser et de dégager toute la nacre de son orient.

En vérité, devant ces œuvres si fortes et si posées, on se prend à douter qu'une révolte fût nécessaire et à se demander si l'on ne pouvait pas faire l'économie d'une aventure. C'est pourtant à ce moment que les peintres se donnèrent le mot pour expulser de l'art de peindre toute sorte de conventions, pour renouveler l'atmosphère un peu rancie des ateliers, déclarer la guerre aux vieux sujets et proclamer à la fois les droits de la vie moderne et de la peinture claire. Cela se fit brusquement, presque du jour au lendemain, et on peut quasiment fixer la date de cette espèce de thermidor : elle se place entre 1872 et 1874. Renoir ne fut pas le dernier à entrer dans le bal : non par principe (il ne fut jamais beaucoup l'homme des théories), mais par contagion espiègle et par entraînement de camaraderie, et surtout parce qu'il y avait en lui un don de coloriste, une horreur des pédants, un goût de fête qui ne pouvait résister au plaisir de multiplier des tons gais et de semer des taches aimables.

Je ne sais ce que ses amis, sous la conduite de Monet, le doctrinaire de la troupe, virent dans le système du plein air et de la division du ton : pour Renoir, ce fut surtout la permission de s'amuser et de faire chanter la couleur. Cet ancien peintre sur porcelaine, qui avait jeté tant de bouquets sur des tasses et des soucoupes de Sèvres et de Limoges, avait cette idée arrêtée que la peinture est faite pour plaire, qu'elle doit être un objet attrayant. Les tableaux de Rembrandt sont des « meubles ». Vive l'assiette d'un sou, « avec trois jolis tons dessus », plutôt que des kilomètres de toiles ennuyeuses ! Il aime la peinture riante, la peinture « qui donne de la joie à un mur ». Pendant que ses compagnons s'évertuent à refaire

le la
qu'à
fleuri
toute
des fi
claire
ment
Gale
franç
la p
soleil
au lie
spect
ronde
C
l'im
l'arti
l'inst
tirer
form
form
der à
pours
en d
subst
En t
la B
nism

A
trans
son i
sure
ranta
inau
form
étonn
de l'
les p
guin

le langage des formes, à inventer de l'inédit, il ne songe qu'à décorer. Et les œuvres qu'il a faites dans sa manière fleurie sont peut-être les plus heureuses qui nous restent de toute cette école. Par le chatolement des couleurs, le charme des figures, l'orchestration des roses, des bleus, des verdure claires, tendues comme un vélum diaphane sur le tournolement des valse ou les causeries des couples, le *Moulin de la Galette* est une des choses les plus séduisantes de la peinture française : merveille où collaborent le printemps, les flonflons, la poussière, la jeunesse et l'amour, et où les taches de soleil qui tombent entre les feuilles sur les jeunes épaules, au lieu de disperser les choses, les accordent et prêtent au spectacle le caprice, la légèreté et le rien de mélancolie d'une ronde d'éphémères.

Ces œuvres et quelques autres sont les plus populaires de l'impressionnisme, et cependant il est évident, à les voir, que l'artiste est indifférent au programme de l'école. Il se sert de l'instrument qu'ont inventé ses camarades, mais c'est pour en tirer une musique qui n'est qu'à lui. Les autres cherchent des formules techniques : son but, à lui, est de chercher la transformation poétique des choses, l'aspect de féerie, et de demander à la lumière le secret du miracle. Il s'aperçut bientôt qu'il poursuivait une chimère et qu'un moment vient où la lumière, en dissolvant la forme et le ton, en faisant s'évanouir la substance des choses, vous laisse à peu près les mains vides. En trois ou quatre ans (par exemple, dans le petit tableau de la *Bohémienne*) l'artiste était arrivé au bout de l'impressionnisme, et comprit que tout était à recommencer.

Aux yeux des jeunes d'aujourd'hui, Renoir est surtout le transfuge, l'évadé de l'impressionnisme, et c'est ce qui fait son importance, dans les cercles de Montparnasse. Cette cassure dans la vie de l'artiste se produit aux environs de la quarantaine. Le peintre a le courage de se remettre à l'école, il inaugure sa manière sèche : il s'exerce au dessin précis, à la forme serrée, au trait d'Holbein et de Clouet. On est tout étonné d'une conversion si radicale, qui fait que le coryphée de l'impressionnisme, moins de dix ans après ses peintures les plus diaprées, se met à peindre par à plats et précède Gauguin sur la voie où celui-ci va s'engager. L'*Après-midi à War-*

gemont, du musée de Berlin, qui est de 1884, a la valeur d'un manifeste. Est-ce, comme on l'a dit, un des sommets de la peinture? Je ne puis m'empêcher de trouver le tableau assez creux, et bien faible si on le compare à l'admirable *Portrait de famille* de Degas, qui est au Louvre : franchement, cette grande miniature n'est pas très supérieure à un Boutet de Monvel. Au contraire, certains portraits de la même époque (comme celui de Julie Manet, la fille de Berthe Morizot) sont d'une humilité touchante, d'une conscience de primitif. Mais en même temps l'artiste, tant il était flottant, tant c'était un homme à la mer, perpétrait de vulgaires toiles réalistes d'un goût atroce comme les *Pêcheuses de moules*.

Heureusement, il avait pour lui un instinct qui le tira d'affaire. C'est dommage qu'on n'ait pu montrer à l'Orangerie le grand tableau des *Baigneuses* de 1887 qui a été longtemps chez M. Jacques-Émile Blanche, et qui dans ces dernières années a émigré en Amérique; le tableau n'est pas très bon, l'artiste y pataugea trois ans. Deux cartons tracés à la sanguine, et une mine de plomb de la collection Laroche, extraordinaire de finesse, et telle que le plus beau « crayon » d'Ingres, témoignent de ces travaux. C'était en effet un paradoxe de la doctrine du réalisme, que la proscription du nu; sous prétexte qu'on doit peindre « la vie » et que nous n'avons pas coutume de nous promener sans vêtements, le corps humain devait disparaître aussi de la peinture, comme une locution périmée, héritage déshonorant de l'école des Beaux-Arts et des Salons officiels. (On voit bien que ces messieurs les pontifes naturalistes, Huysmans, Zola, Burty, etc., n'avaient pas le plaisir de vivre comme nous autres à une époque de bains de soleil et de propagande nudiste.)

C'est ainsi que le premier article du *credo* de la peinture « moderne » fut d'interdire le nu comme un simple ci-devant et de le condamner comme le symbole de l'Académie. Il n'eut plus le droit de se montrer, comme dans « la vie », que parmi les tubs, les éponges, et tous les accessoires intimes de la toilette. Il y avait bien chez Renoir quelque chose qui s'insurgeait contre une rigueur si cruelle. Il se souvenait de l'enfant qu'il avait été, du petit ouvrier en faïences, qui un jour, en faisant des courses, était tombé en arrêt devant la fontaine des Innocents, animée des Naiades liquides de Jean

Goujon, et qui, dans sa contemplation, en oubliait de déjeuner. Il lui restait la mémoire des longues heures passées, en dévorant une croûte, dans les salles des antiques du Louvre, où il n'y avait jamais personne, de ces longues galeries peuplées de dieux et de déesses. Il lui souvenait de sa vocation d'artiste et que, la première fois que le cœur lui battit devant une toile peinte, ce fut devant la *Diane au bain* de Boucher. Aux plus beaux jours de l'impressionnisme, il continuait de s'attendrir en songeant au joli petit ventre de la *Source* d'Ingres et ne manquait pas d'aller lui faire en cachette ses dévotions. Enfin il adorait la femme et ne pouvait s'empêcher de penser que c'était bien dur de se passer, pour faire plaisir à quelques littérateurs, de ce qui n'est ni plus démodé ni moins jeune que les roses, la fleur même de la vie, la chair. Il en soupirait en secret, sous l'œil des fanatiques. Il venait de faire (1881) le voyage d'Italie et d'admirer, de Venise à Palerme et aux fresques de la Farnésine, les beautés suspendues aux voûtes et jusque sur les autels. Quand on l'obligeait à représenter des robes et des étoffes, au lieu de genoux et de torsos, il y avait en lui quelque chose qui protestait. Il lui semblait que ce n'était pas la peine d'être peintre pour renoncer à exprimer le plus charmant objet du monde, les délices de l'univers. C'est ce qui le sauva.

« Si Dieu n'avait créé la gorge de la femme, je crois que je n'aurais jamais peint », avouait-il à son élève, M. Jacques-Émile Blanche, tandis qu'il faisait ces *Baigneuses*, qui marquent la date de son apostasie et de sa libération. Il était, comme Cézanne qu'il allait bientôt retrouver en Provence, un réfractaire du modernisme, une sorte de classique égaré dans l'impressionnisme. En réalité, c'était un homme pour qui l'acte de peindre se confondait avec le bonheur et avec la volupté. Il avait un type de femme bien à lui, un type de blonde ou de rousse un peu ronde, un peu grasse, au torse long, aux épaules tombantes, pas très haute sur jambes, point du tout « sport », une beauté naïve et pleine de fossettes, avec un petit museau camus, auquel une bouche charnue et toujours entr'ouverte donnait une moue puérile et gourmande, entre la bouderie, le sourire et le baiser. Il y avait dans cette frimousse je ne sais quoi de caressant, de tendre et de faubourien, de l'ingénue et de la soubrette, un peu du rire de

Samary, un peu de la grisette : un gentil animal câlin qui vous fait les yeux doux. C'est cette incarnation de l'éternel féminin que le peintre n'allait plus cesser de montrer, plus ou moins dévêtue, au bord de la mer ou d'une mare, assise ou étendue, auprès d'un bain fictif, toujours candide, toujours sereine, à mille lieues de la coquetterie et du péché, de sorte que cette longue procession de jeunes filles et ce flot virginal, ces « Panathénées de Provence », quel qu'en soit le modèle, Marguerite, Nini, Gabrielle, la Boulangère, Madeleine ou la grande Louise, peut encore s'appeler la fontaine des Innocentes.

C'est ainsi que le peintre, dans le désarroi de l'art de la fin du dernier siècle, fit son salut. Sans doute, dans cette foule de nudités qui firent le bonheur de ses vieux jours, dans ce petit nombre de thèmes à peu près invariables qu'il ne se lassait pas de reprendre et de répéter encore, pour trouver une expression de plénitude plus parfaite, il y a bien des hauts et des bas, bien des morceaux manqués. La forme n'est jamais très pure. Les draperies sont pitoyables. Sous le satiné de l'épiderme, l'ossature est inexistante : en dépit de tout son effort pour exprimer les masses et l'architecture d'un corps, il est rare que Renoir parvienne à la grande unité, à la forme simple que Manet trouve si naturellement, à cette majesté totale où s'isole et se divinise une Vénus de Giorgione, une Antiope ou une Danaé de Titien.

Les perles de Renoir en ce genre sont, à mon gré, les petits tableaux, les études de petit format, comme celles qui appartiennent à M. Josse Hessel ou à M. le docteur Viau. Il lui est arrivé rarement de conduire une grande figure dans toutes ses parties avec la même puissance et la même ampleur de mouvement. Jamais pourtant il ne se découragea d'y parvenir.

En vieillissant, on le voit s'efforcer davantage de construire, de marquer toujours mieux les reliefs, les saillies, les articulations et les passages des « volumes », jusqu'à s'exprimer dans un langage qui ressemble à la ronde-bosse. Malade, torturé par la goutte, presque manchot, de son bras mort il ne laisse pas de travailler, de s'efforcer encore, de se proposer toujours plus de grandeur plastique ; et il enfante ces créatures difformes et annelées, formées d'une suite de bourrelets,

nagea
éléph
sans c
rythm
d'inc
sont,
puis-
l'orga
leçon
porte
derni
mura

E
bour
fure
leur
tout
d'ou
mét
tuel
et d
qui
peu
mai
jap
se s
bien
gèr
rior
poi
qu
d'a
Ma
sar
Pa
bor
tro
à
tel

nageant dans un sirop de groseille, comme certaines figures éléphantines de Picasso, monstrueuses et sacrées, inhumaines, sans charme, mais ayant (comme la *Géante* de Baudelaire) le rythme des montagnes et d'où sue une vague puissance d'incantation comique, la mystique mélodie des sphères. Ce sont, bien entendu, les Renoir les plus prisés de la jeunesse : puis-je dire que les exemples d'un peintre octogénaire, dont l'organisme est en déroute, ne sont pas la meilleure des leçons ? Mieux vaut peut-être écouter son regret, lorsqu'il se fit porter au Louvre, sur ses vieux jours, afin d'y saluer une dernière fois les maîtres qu'il aimait : « Que de progrès, murmurerait-il, il me resterait encore à faire ! »

Et quel brave homme, ce Renoir ! Au milieu de ces grands bourgeois, les Manet, les Degas, les Bazille, les Cézanne, que furent les impressionnistes, un être d'une espèce différente, leur égal en raffinement, si ce n'est en culture, mais avant tout, un homme d'instinct et de passion ; un de ces types d'ouvriers, comme nous en avons tous connu, formé par le métier, plaçant le métier avant tout ; nullement intellectuel, pas livresque pour un sou, ayant horreur des grands mots et des gens qui parlent d'art avec trop d'éloquence ; un homme qui avait le sens de la tradition comme on ne l'a que dans le peuple, point du tout cocardier, sans mépris pour personne, mais Français jusqu'aux moelles ; détestant l'exotisme et la japonaiserie, quoiqu'il estimât fort les estampes japonaises, et se scandalisant de l'exode tahitien de Gauguin (« On peut si bien peindre aux Batignolles ! ») ; réprouvant les modes étrangères, le tennis et le golf, sur lesquels il proclamait la supériorité du modeste jeu de bouchon ; abominant la pose, au point de prendre en grippe une de ses plus jolies figures, parce qu'on s'était avisé de la baptiser *la Pensée*. Il reproche à Hugo d'avoir déshabitué les Français de parler simplement ; il aimait Mallarmé, dont il goûtait la fantaisie dans la conversation, sans entendre goutte à ses vers ; et pour la belle édition de *Pages*, imprimée chez Deman, à Bruxelles, il burine tout bonnement une fillette nue, sans se mettre martel en tête pour trouver un emblème du *Démon de l'analogie* ; bref, un homme à la bonne franquette, quoique fier, comme le père Corot, et tellement « nature » qu'un jour, comme il peignait dans la

forêt de Fontainebleau, deux biches curieuses, Muses sylvestres et enchantées, s'approchèrent du peintre immobile.

Et cet intraitable courage, cette ivresse du beau qu'il oppose à toutes ses misères, cet hymne à la santé qui jusqu'au dernier moment s'exhala de ce corps supplicié et aux trois quarts détruit! Pas une plainte ne lui échappe : « En somme, je suis un veinard », confiait ce souffre-douleurs à son ami Vollard. Bien mieux, pour être tout à son art, il refuse de guérir : « Et ma peinture ? » dit-il au médecin qui lui prescrivait des exercices pour recouvrer l'usage de ses jambes. Transporté un jour à la clinique, il fait ajourner l'opération pour peindre des fleurs que des amis venaient de lui apporter. Au lit où sa femme agonise, déchiré de douleur, quand il est sûr que la mourante ne peut plus le reconnaître : « Allons ! », dit-il, et il se fait porter à l'atelier pour achever des roses.

Avec toute cette grandeur de l'homme et ces parties presque héroïques, prêtes pour une *Légende dorée*, je me demande toutefois si le vrai Renoir, aux yeux de l'avenir, ne restera pas celui des premières heures de l'impressionnisme. Il est bien loin d'y avoir joué un rôle de premier plan : il n'est ni le chef comme Manet, ni l'un des inventeurs, comme Degas et Monet. C'est pourtant à lui qu'est échue, comme au Benjamin de la bande, la gloire de peindre les tableaux les plus ravissants de l'école. La *Loge* (à Sir Samuel Courtauld) est un des miracles de la peinture. Transports de notre adolescence, quand nous découvrîmes à la Centennale de 1900 cette toile divine ! Avec quelle joie profonde nous y reconnaissons le chant de Watteau et de Fragonard ! Nous y voyons désormais bien d'autres choses encore : Renoir l'a dit lui-même, ce sont les peintres qui font les peintres. Il saute aux yeux que le motif de ce tableau n'est autre qu'un extrait du *Balcon* de Manet : c'est la même donnée de la femme en buste et gantée, auprès du plastron de son compagnon. (C'est ainsi que le *Page*, ce gracieux travesti, blanche et romanesque Jeanne d'Arc, est une variante du *Fifre*, greffée sur un rappel du *Gilles* de Watteau.)

Quels mots trouver pour définir ce charme indescriptible : ce pâle visage un peu songeur, d'un ton de pêche mat et ambré, ce front ombragé de franges noisette, ce col orné d'étages de perles, s'élevant de l'échancrure où naît une gorge tendre et que gonfle un soupir ; cette main d'un galbe parfait

posée
divin
ma
la ch
aux l
à ses
il air
yeux
la fo
cessé
Radi
luxu
rega
que,
préc
dans
et n
ses
pari
peir
de v
seu
com
com
non
ave
jeu
qu

posée sur le velours, ce buste légèrement penché, comme une divinité apparue à mi-corps, sortant d'un corsage aux vastes manches de satin rayé de velours noir, qu'amplifie en arrière la chute neigeuse d'une hermine, comme celle qui sert de socle aux bustes de Carpeaux...? J'ai dit que souvent l'artiste prête à ses femmes quelque chose d'élémentaire et d'un peu animal; il aime mettre aux bras d'une fillette un caressant pelage, les yeux mi-clos et pâmés en virgules d'un matou. Ici la tigrure, la fourrure font partie de la personne elle-même : c'est la princesse d'un conte de fées, la Chatte métamorphosée en femme. Radieuse et sans ombres dans le brillant demi-jour et l'écrin luxueux où paraît sa beauté, indifférente et attentive, ne regardant personne et admirée de tous, faisant centre, tandis que, derrière la merveille, monsieur lorgne et convoite ailleurs, précise comme un portrait et fascinante comme une idole, dans son plumage noir et blanc, pareil à un blason, familière et mythologique, entre la rose de son corsage et les roses de ses cheveux, on dirait la péri captive, de *Mille et une Nuits* parisiennes. Et l'émail velouté, le magique argent de cette peinture! Nostalgique pouvoir de cette créature avec son air de vie et d'apparition, où le xix^e a laissé pour une fois une sœur de la *Maîtresse de Titien* et des déesses des musées : réelle comme une héroïne mondaine de Maupassant et fabuleuse comme une Infante de Velazquez, non moins irrecouvrable, non moins éternellement présente, par la grâce d'un artiste, avec cet attrait de légende que le génie prête parfois à la jeunesse des vivantes et qui ajoute à leur image le charme qui fait rêver.

LOUIS GILLET.

ESSAIS ET NOTICES

LA RÉSURRECTION DE SOLESMES

Le 13 décembre 1832 arrivait à Sablé, harassé de fatigue, un jeune prêtre aux beaux yeux ardents, au fin sourire, au noble et vaste front, à la physionomie volontaire. Il venait du Mans. Cavalier novice, on lui avait fait enfourcher successivement deux vieux chevaux trop grands pour lui, et dont l'allure, à la fois lente et cahotante, lui avait brisé les os et lui avait valu force quolibets : de guerre lasse, il avait dû faire à pied la fin de son voyage. Il avait vingt-sept ans ; il s'appelait l'abbé Guéranger, et, moyennant un versement anticipé de trois mille francs, il venait signer un bail qui lui assurait pour trois ans la libre disposition du prieuré de Solesmes. Quelques mois après, le 14 juillet 1833, anniversaire de la translation en France des reliques de saint Benoît, assisté de trois compagnons qui l'avaient élu prieur, il s'installait dans l'ancien monastère, et, en présence d'un vicaire général et d'une trentaine de prêtres, il inaugurait solennellement une nouvelle période de la vie bénédictine française.

Pour en arriver là, à cette cérémonie inaugurale dont on fête aujourd'hui le centenaire, il avait fallu bien des démarches, des consultations, des négociations, des efforts, souvent infructueux, poursuivis en tous sens ; surtout, il avait fallu une volonté énergique, obstinément tendue vers un but, toujours le même, et qu'aucun échec ne rebute. L'abbé Guéranger était de ces hommes qu'une vocation précoce et irrésistible semble prédestiner aux grandes entreprises. Au lycée d'Angers où il

tit ses études, ses camarades l'avaient surnommé « le moine ». Tout jeune, de Sablé où habitait sa famille, il aimait à se rendre à Solesmes, et là, dans l'église du prieuré, il priait et rêvait longuement. Ordonné prêtre en 1827, il va à Marmoutier pour mieux y prier saint Martin. Les ruines désolées de la vieille abbaye bénédictine l'émeuvent au plus haut point; déjà hanté d'un rêve de vie monastique, il demande à Dieu de susciter des « hommes de zèle » pour relever toutes les ruines matérielles et morales que le vandalisme révolutionnaire avait infligées à l'Église. Il ne se doutait pas encore qu'il allait être un de ceux-là (1).

Dans les années qui suivent, tous les loisirs que lui laissent ses occupations sacerdotales, il les emploie à s'instruire, à étudier l'histoire et le fonctionnement des institutions ecclésiastiques; il entre en relations avec Lamennais dont l'âpre éloquence, l'ardeur militante, la passion ultramontaine, le besoin de rénovation l'avaient vivement séduit, et dont il se proclamait le « disciple bien dévoué et bien reconnaissant »; il cherche encore sa voie. Mais quand, au printemps de 1831, il apprend que le prieuré de Solesmes va être mis en vente et peut-être devenir la proie de la bande noire, sa résolution est prise: il fera tout pour empêcher cette profanation et pour rendre l'antique maison à sa destination primitive. Ses rêves de restauration bénédictine ont pris corps. Sans plus tarder il se met en campagne.

Il fallait un robuste optimisme pour oser concevoir et pour entreprendre une œuvre que nombre d'excellents esprits jugeaient alors irréalisable. La Révolution, en supprimant les ordres religieux, avait dispersé les six cent quatre-vingt-onze

(1) Rme Dom Cozien, *l'Œuvre de Dom Guéranger*, 1 vol. in-4° ill.; Abbaye de Solesmes. — Ernest Sevrin, *Dom Guéranger et Lamennais, Essai de critique historique sur la jeunesse de Dom Guéranger*, avec deux portraits, 1 vol. in-16; librairie philosophique J. Vrin, 1933. — Ce livre, qui complète et rectifie sur plusieurs points de détail les premiers chapitres de l'important ouvrage de Dom Delatte, *Dom Guéranger abbé de Solesmes*, par un moine bénédictin de la Congrégation de France (2 vol. in-8; Plon, 1910), est écrit avec une aigreur singulière. L'auteur, qui se montre peu favorable et même assez injuste pour Dom Guéranger, est évidemment de ces hypercritiques, de ces « intellectuels » purs, qui ne peuvent jamais entrer pleinement dans la psychologie d'un homme d'action. — Voyez aussi, dans la *Revue* du 1^{er} octobre 1901, l'article d'E.-M. de Vogüé, *Une visite à Solesmes*, et dans celle du 15 mai 1930, les pages de Camille Bellaigue sur *la Semaine sainte à Solesmes*.

monastères bénédictins qui, à la fin du XVIII^e siècle, existaient encore sur le sol français. La tourmente une fois passée, de timides essais de restauration eurent lieu sous Louis XVIII, mais échouèrent promptement. Dans des conditions, semblait-il, beaucoup plus difficiles, sous un gouvernement peu favorable aux intérêts religieux, comment un tout jeune prêtre, obscur et pauvre, pouvait-il espérer de réussir ?

Il s'agissait d'abord de trouver les fonds nécessaires à la location, puis à l'acquisition du vieux monastère. Lamennais, qui avait approuvé le projet, et qui se débattait lui-même dans toute sorte de difficultés financières, ne put envoyer la moindre obole. Chateaubriand, sollicité à son tour, n'était pas plus fortuné : « Mais, monsieur, écrivait-il, je n'ai pas un sou vaillant, et si j'ai des amis riches et pauvres, les premiers ne me donneraient rien et les autres n'ont rien à me donner. » Il ajoutait cependant : « Comptez-moi, monsieur, je vous prie, au nombre des bénédictins honoraires de Solesmes ; je trouverai vingt francs à votre service, et si vous me les demandez, je vous les enverrai aussitôt, voire quarante francs, en y pensant bien et en calculant toutes mes ressources. » Il fallut frapper à bien d'autres portes. Enfin l'abbé Guéranger put recueillir la petite somme réclamée par les propriétaires de Solesmes pour une location de trois années : le reste devait venir en son temps.

Il y avait à surmonter aussi des difficultés d'un autre ordre, et peut-être encore plus graves. Une restauration comme celle que voulait tenter le futur abbé de Solesmes ne pouvait s'effectuer sans l'agrément de l'évêque du Mans, Mgr Carron. Celui-ci était très sympathique à Lamennais et à ses disciples ; mais les doctrines de *l'Avenir* étaient très discutées dans le clergé, et les trois « pèlerins de Dieu et de la liberté » étaient en ce moment à Rome, attendant le jugement que le Saint-Siège devait porter sur elles. Mgr Carron, qui savait les relations de l'abbé Guéranger avec les écrivains de *l'Avenir*, et qui n'ignorait pas la profonde influence qu'ils avaient exercée sur lui, jugea plus prudent d'attendre que Rome se fût prononcée pour donner, en pleine connaissance de cause, l'autorisation qu'on lui demandait. On ne put le faire revenir sur sa décision. Impatient d'aboutir, l'abbé Guéranger se dit qu'il triompherait aisément de cette résistance épiscopale, s'il pouvait obtenir

directement l'approbation du Pape. Il écrit de longues lettres à Montalembert pour le prier, ainsi que leur maître commun, d'user de tout leur crédit à Rome pour plaider sa cause, qui est celle même du Saint-Siège : « Ce sont les réguliers qui, disséminés dans toute l'Église, sont les voltigeurs du Saint-Siège, les sentinelles attentives et désintéressées, toujours prêtes à élever la voix pour les droits du père commun, sans rien diminuer de ceux de l'épiscopat. » Il se faisait des illusions sur la puissance de persuasion de ses amis. Montalembert, qui avait pris la chose fort à cœur, dut lui avouer que ses démarches avaient été vaines, qu'il s'était de toutes parts heurté à l'indifférence ou à la suspicion.

Bientôt l'encyclique *Mirari vos* vint apporter à l'abbé Guéranger l'explication de cet échec. Que la condamnation pontificale l'ait profondément surpris et attristé, et probablement troublé, c'est ce qui ne paraît guère douteux. Il n'avait pas caché ses sympathies et ses tendances mennaisiennes. « Une réputation de mennaisien qui date de dix années, écrivait-il, c'est-à-dire dès mon entrée au séminaire, ne s'abjure pas quand on veut. » Rassuré peut-être d'ailleurs par la soumission apparente de Lamennais, il ne tarda pas à se soumettre à son tour, sans chicanes ni réticences. Il écrivit à son évêque une lettre qu'il lui demanda de tenir secrète, et qui satisfait pleinement ce dernier : « Ayant toujours professé, lui disait-il, la plus entière soumission aux volontés du Saint-Siège, et n'ayant jamais donné mon assentiment à aucune doctrine, que dans l'hypothèse qu'elle ne contiendrait rien de contraire aux enseignements du chef de l'Église, c'est avec la plus entière sincérité, et même sans effort, que j'adhère à la désapprobation des principes que le Pape signale dans sa Bulle, et j'y adhère dans le sens pur et simple des expressions, sans m'amuser à discuter si cette Bulle est une bulle dogmatique, ou si *l'Avenir* a entendu les doctrines dans le sens où l'Encyclique les condamne : questions oiseuses pour tout homme qui, convaincu de sa propre insuffisance, vénère dans la chaire de saint Pierre l'oracle et le guide de tous les chrétiens. » Il rappelait discrètement le projet qui lui tenait au cœur, et pour lequel il sollicitait l'agrément de Mgr Carron. Celui-ci se déclara « charmé » et donna de grand cœur l'autorisation souhaitée. Heureux de ce dénouement, Guéranger s'empres-

d'en écrire à Montalembert, qui ne put lui envoyer les six mille francs qu'il réclamait, mais lui procura des souscripteurs. La lettre qu'il reçut de Lamennais lui fut au contraire une déception : le maître faisait des réserves et sur son projet et sur l'Encyclique. Ne pouvant plus le suivre sur ce nouveau terrain, sans fracas inutile, il se sépara de lui.

Enfin les fonds nécessaires furent recueillis, le prieuré loué pour trois ans, et la cérémonie inaugurale put avoir lieu. Mais toutes les difficultés étaient loin d'être aplanies. La vie monastique ne s'improvise pas, et il y avait à retrouver et à faire revivre toute une tradition qui s'était perdue. D'autre part, la vie matérielle avait ses exigences qu'on ne pouvait éluder : il fallait meubler quelques chambres ; les bâtiments menaçaient ruine ; la toiture de l'église allait s'effondrer ; d'urgentes réparations s'imposaient. Il fallait trouver de l'argent pour tout cela, et les bourses ne s'ouvraient pas volontiers. Le nouveau prieur était suspect à beaucoup à cause de ses anciennes relations et sympathies mennaisiennes, qu'il avait eu le bon goût de ne pas répudier bruyamment. Les hostilités qu'il rencontrait, bien loin d'abattre son courage, ne faisaient que stimuler son énergie et redoubler sa confiance. Il réussissait d'ailleurs à la communiquer à quelques âmes généreuses et dévouées, à M^{lle} Cosnard, de Sablé, à M^{me} Swetchine, qui s'intéressa passionnément à son œuvre et lui fut un perpétuel réconfort. Il avait aussi l'appui de son nouvel évêque, Mgr Bouvier. Grâce à tous ces encouragements, il put franchir la passe, toujours si laborieuse, des débuts : « Vous ne concevez pas, dites-vous, madame, écrivait-il à M^{me} Swetchine, comment nous existons depuis six mois que nous sommes installés ; je vous répondrai aussi franchement que je n'y conçois rien. Le jour succède au jour, et le pain quotidien nous arrive. Il y a une providence particulière pour les communautés que Dieu veut. »

Dom Guéranger avait quelque mérite à manifester un si bel optimisme. Le recrutement de ses moines s'annonçait comme très difficile. Des postulants se présentaient, qui ne persévéraient guère. Au bout de la première année, des cinq novices du début, il n'en restait plus que trois. Seul, le dévoué collaborateur et ami de Guéranger, l'abbé Fonteinne, lui resta jusqu'au bout fidèle, en dépit d'une légère défaillance. C'était

en 1836. Profitant de l'absence de leur prieur qui se trouvait alors à Paris où Guizot, pressenti par Montalembert, venait de le charger de la continuation du *Gallia christiana*, les moines de Solesmes avaient fomenté une véritable conspiration contre lui. Leurs griefs étaient, semble-t-il, assez futiles; mais les hommes rassemblés sont toujours de grands enfants, indisciplinés et prompts à la révolte. Ils adressèrent un mémoire à l'évêque, et prirent sur eux de déposer Dom Guéranger et de lui donner un successeur. Rentré à Solesmes, le prieur destitué consentit à donner sa démission et se prêta en toute patience et humilité aux mesures qui le frappaient. L'évêque, Mgr Bouvier, vint faire une enquête, interrogea les conspirateurs et, jugeant leurs récriminations misérables, rendit ses pleins pouvoirs à Guéranger. Tout rentra à peu près dans l'ordre. « Toutes choses sont bien, pouvait écrire l'abbé à M^{me} Swetchine. Les deux révoltés ne sont pas rentrés; en revanche, les deux partisans qu'ils s'étaient créés se sont rangés, et de bon cœur. S'il y a encore de la croix, ce n'est plus du moins la croix qui domine tout. »

L'année suivante, l'abbé Guéranger partait pour Rome, où Montalembert lui avait préparé les voies, afin d'y présenter les constitutions qu'il avait élaborées et de les soumettre à l'approbation pontificale. L'examen minutieux de ces statuts dura plusieurs mois. Toujours sur la brèche, le prieur répondait aux questions qui lui étaient posées, aux objections qui lui étaient adressées, donnait les explications qui lui étaient demandées, bref, défendait sa cause avec son intrépidité coutumière. Enfin, le 11 juillet 1837, il pouvait écrire à Solesmes qu'il avait l'approbation complète du Saint-Siège, « et dans un degré inespéré ». Tout ce qu'il avait fait se trouvait confirmé. Le petit groupement qu'il avait fondé était constitué en congrégation régulière; le prieuré de Solesmes était érigé en abbaye; et lui-même, « malgré son indignité », était élevé à la dignité d'abbé. Le 26 juillet, il faisait profession entre les mains de l'abbé de Saint-Paul. Il n'était plus désormais que Dom Guéranger, et, après une interruption de près d'un demi-siècle, l'ordre des bénédictins renaissait en France.

Nous n'avons pas à retracer ici la vie de Dom Guéranger, vie si pleine et si féconde en œuvres, en fondations de toute sorte, en polémiques aussi : car ce fut un grand batailleur, et,

si assagi qu'il fût et soumis à la plus stricte orthodoxie, l'esprit militant de Lamennais subsistait toujours en lui. Mais, tandis que Lamennais, toujours obsédé par les plus sombres visions, s'exaspérait dans la lutte et ne voyait dans les obstacles qu'il rencontrait sur sa route que l'annonce de prochains cataclysmes, lui, Guéranger, optimiste infatigable, ne se laissait rebuter par aucune difficulté et, comme tous les grands hommes d'action, se faisait de ses épreuves et de ses déceptions mêmes un tremplin pour mieux rebondir et pour agir plus fortement. Il restera un bel exemple de ce que peut, soutenue d'ailleurs par une foi ardente, une volonté énergique, constamment tendue vers les sommets. Comme il l'avait souhaité, son cher Solesmes était devenu, après ses humbles débuts, le noyau d'une congrégation florissante et pleine d'avenir. A sa mort, en 1875, quatre monastères bénédictins, trois d'hommes et un de femmes, avaient, par ses soins, pris ou repris racine sur le sol de France : celui de Ligugé en 1853, celui de Marseille en 1863. En 1866, arrivaient à Solesmes les premières postulantes à la vie bénédictine, et en 1870, les moniales de Sainte-Cécile étaient constituées sous la direction d'une abbesse de vingt-quatre ans. A deux reprises, en 1880 et en 1901, les fils de Dom Guéranger, victimes de notre sottise politique, ont dû prendre le chemin de l'exil, allant porter hors de France la grande tradition de saint Benoît, et, chose admirable, lui conquérant de nouveaux adeptes.

Quinze abbayes, cinq prieurés groupant plus de sept cents moines et de trois cents moniales, voilà, au bout d'un siècle, ce qu'est devenu l'embryon de congrégation qui s'était implanté à Solesmes. Tous les amateurs de haute vie spirituelle et de grande musique religieuse peuvent être reconnaissants à Dom Guéranger.

VICTOR GIRAUD.

LES LIVRES D'HISTOIRE

Le premier semestre de l'année vient d'être marqué par l'apparition de plusieurs importants ouvrages relatifs à l'histoire de France. L'un en embrasse l'ensemble dans une brève synthèse; deux autres sont consacrés au plus impérieux ministre et au souverain le plus décrié de la monarchie des Bourbons, Richelieu et Louis XV. L'ensemble en est complété par la publication tardive de *Mémoires* qui se rattachent au nom prestigieux de Napoléon (1).

* * *

Ce n'est pas un nouveau résumé de l'histoire de France, au sens traditionnel du terme, qu'a voulu composer M. Seignobos; comme l'indique la forme un peu insolite du titre, *Histoire sincère de la Nation française*, et comme lui-même a pris soin de le marquer dans sa préface, c'est un livre écrit « sans réticences, sans aucun égard pour les opinions reçues, sans ménagements pour les convenances officielles, sans respect pour les personnages célèbres et les autorités établies ». Cette fière déclaration, dont le ton est presque celui d'un manifeste politique, laisse le lecteur partagé entre l'espérance des nouvelles perspectives promises à ses regards et la sourde appréhension des audaces réservées à la routine de ses idées. Un coup d'œil jeté sur le volume lui laissera une impression un peu différente. Il se sentira à la fois rassuré et légèrement déçu de n'en pas trouver les conclusions aussi subversives, ni même l'idée maîtresse aussi originale qu'il s'y attendait. L'auteur s'est

(1) Charles Seignobos, *Histoire sincère de la nation française*, 1 vol. in-12; Rieder, 1933. — Gabriel Hanotaux et duc de La Force, *Histoire du cardinal de Richelieu*, t. III, 1 vol. in-8; Plon, 1933. — Pierre Gaxotte, *le Siècle de Louis XV*, 4 vol. in-12; Fayard, 1933. — Caulaincourt (général de), *Mémoires*, publiés par Jean Hanoteau, t. I et II; Plon, 1932. — Cf. Hilaire Belloc, *Richelieu*, trad. franç., 1 vol. in-8; Payot.

efforcé, comme d'autres l'avaient déjà tenté avant lui, de rechercher sous la surface des événements, et derrière la figure des hommes qui passent pour les avoir dirigés, le jeu des grandes forces collectives qui en ont en réalité déterminé le cours. Laissant à l'histoire dite officielle le soin de s'occuper des gouvernements et des élites, il s'est préoccupé plus particulièrement de reconstituer l'existence, aux diverses époques du passé, des masses qui forment le fond de la population ; il veut que l'on s'attache à étudier leurs divisions en classes distinctes et parfois rivales, leurs aspirations politiques, les conditions et les transformations de leur vie publique ou privée, les besoins matériels ou les croyances morales sous l'empire desquels elles poursuivent la chasse au bien-être ou conçoivent la chasse au bonheur.

C'est en orientant ses recherches dans ce sens qu'il a pu éclairer d'une lumière plus abondante que par le passé certains aspects de notre vie nationale au cours des âges : tout au début, la part respective qui revient aux éléments gaulois, romain et germanique, dans la composition d'un peuple nouveau ; au ^{xii}^e, la naissance en France d'une civilisation originale ; au ^{xv}^e, la formation de son unité politique ; au ^{xvi}^e, sa pénétration par deux mouvements d'origine étrangère, la Renaissance et la Réforme ; au ^{xvii}^e, la fixation des traits qui dessinent sa physionomie traditionnelle. L'emploi mesuré de cette méthode peut, comme on le voit, la rendre féconde par certains côtés ; et l'histoire sociale des populations complète sans doute utilement l'histoire politique des gouvernements. Mais à vouloir les opposer, en proclamant l'une comme sincère, comme si l'autre ne l'était pas, ne court-on pas le risque d'absorber peu à peu la seconde dans la première et de se laisser entraîner à un excès contraire à celui que l'on prétendait combattre ? C'est là un péril dont M. Seignobos ne semble pas s'être toujours gardé ; le souci de réagir contre la conception de l'*histoire-batailles* et contre le culte des individus, qui lui paraissaient caractériser l'histoire officielle, ne l'a-t-il pas amené à réduire outre mesure, et l'importance des grandes crises, et aussi, — bien qu'il s'en défende, — le rôle des grands hommes qui, dans la vie des peuples, viennent précipiter ou interrompre le cours des lentes évolutions ?

Sous ce double rapport, il est dans son livre maints passages dont la lecture suscite d'immédiates objections. N'est-ce point, par exemple, un paradoxe peu soutenable que de ramener les seuls

résultats incontestables des croisades à la mode du port de la barbe et à l'usage des bains chauds en Occident ? ou, plus tard, ceux du premier Empire à la création de l'Université et à la naissance des préventions européennes contre la France militariste ? Le mérite de l'œuvre de Taine a été de montrer, au contraire, la profondeur et la durée de l'empreinte laissée par l'œuvre napoléonienne sur les institutions, l'état social et la mentalité de la France contemporaine pendant près d'un siècle. — Ailleurs, n'est-ce pas une gageure que de raconter l'histoire de la Révolution sans prononcer les noms de Mirabeau et de Danton, et de résumer celle de la Défense nationale, sans parler de Gambetta ? Comment prétendre pourtant que le cours des événements aurait été le même sans leur intervention ? La guerre de 1870 est d'ailleurs mentionnée en quelques lignes, comme un épisode et presque un intermède entre deux longues périodes de développement pacifique. Le souvenir en a pourtant pesé sur notre politique extérieure pendant près d'un demi-siècle et a inspiré pendant plus de vingt années des efforts soutenus de renouvellement et de réorganisation intérieure. L'on pourrait citer beaucoup d'autres cas où l'application trop systématique d'une théorie acceptable en elle-même a conduit l'auteur à tomber du côté où il penchait, et peut-être à déformer légèrement cette image du passé dont il comptait élargir les perspectives.

* * *

S'il était nécessaire de démontrer par un exemple éclatant l'influence exercée sur les événements de leur temps par les puissantes personnalités qui les dominent, aucun nom ne serait plus heureusement choisi que celui de Richelieu. C'est à lui que remonte la grandeur de la monarchie française au xvii^e siècle. Est-ce la raison de la faveur qui a toujours entouré sa mémoire ? En ce moment, sa popularité posthume semble attestée par un véritable renouveau des publications qui ont pris son nom comme titre. Après le brillant *Richelieu*, de M. de Saint-Aulaire, l'on en annonce un autre de M. Auguste Bailly ; et l'on vient d'en traduire de l'anglais en français un troisième, dont l'auteur, M. Hilaire Belloc, s'attache surtout à faire voir dans le grand Cardinal l'un des précurseurs du nationalisme moderne ; il le compare même sous ce rapport à Bismarck dans un parallèle en règle, moins artificiel qu'il ne pourrait sembler au premier abord.

Quelle que soit la valeur de ces essais, ils ne sauraient remplacer une histoire générale et détaillée. Il y a quarante ans maintenant, M. Gabriel Hanotaux s'était laissé tenter par cette grande entreprise mais sans pouvoir la poursuivre au delà de 1624 et du deuxième volume, le premier se trouvant rempli par un magistral tableau de la France au début du XVII^e siècle. Cette interruption laissait à ses lecteurs la désillusion de ne pas voir s'achever un monument dont les puissantes assises leur permettaient d'admirer à l'avance la noble architecture. L'auteur s'est heureusement décidé à reprendre, pour couronner sa longue carrière d'historien, son œuvre de jeunesse. Et, pour la conduire plus sûrement à son terme, il s'est associé comme collaborateur M. le duc de La Force, qui apporte comme note personnelle à la besogne commune la nature de son talent et sa haute compétence pour tout ce qui touche le XVII^e siècle. Le premier volume sorti de leur coopération (tome III de l'ensemble) s'ouvre avec l'avènement de Richelieu comme premier ministre (1624) et se ferme en 1632, embrassant ainsi la période où il « a joué à l'intérieur les parties les plus difficiles et amorcé au dehors celles qui seront son plus haut titre dans l'histoire ».

Le récit nous en est présenté avec une piquante et suggestive alternance de vives peintures et de remarques psychologiques. Qu'il s'agisse de décrire une cérémonie nuptiale comme le mariage d'Henriette d'Angleterre, officielle comme l'ouverture des États de Languedoc, des combats comme ceux du siège de La Rochelle, une évasion comme celle de Marie de Médicis, ou même des exécutions capitales comme celles de Chalais, de Marillac ou de Montmorency, les auteurs s'attachent à rendre vivantes à nos yeux, par des détails expressifs, les scènes successives du drame dont ils ne négligent pas, d'ailleurs, de nous faire connaître les protagonistes ou même les comparses (le P. Joseph, la duchesse de Rohan, Gaston d'Orléans, John Felton, etc.). Entre ces parties narratives et descriptives de l'ouvrage s'intercale toute une série de pénétrantes réflexions sur les mobiles qui, dans des circonstances données, ont inspiré la conduite de Richelieu. Elles conduisent toutes à la même conclusion, qu'il peut être curieux de noter.

Telle que l'image en a été évoquée à nos yeux dans une célèbre toile de Philippe de Champaigne, la figure du Cardinal se présente à notre esprit avec la rigidité un peu conventionnelle d'un

type consacré par la légende : celui d'un autocrate ministériel habitué à aller hardiment de l'avant en brisant toutes les résistances, sauf à couvrir de sa robe rouge, selon sa propre expression, les plus hardies de ses initiatives. Ce portrait simpliste ne peut convenir qu'au Richelieu de la période d'apogée. Celui des premières années de ministère apparaît sous un aspect un peu différent. Il produit une impression de souplesse plus encore que de force, et s'il se sent déjà l'âme d'un dictateur, les circonstances l'amènent à déployer surtout les talents d'un véritable équilibriste politique. Ce sont en effet des miracles d'équilibre qu'il a sans cesse à renouveler : au début pour « imposer la paix à l'Espagne par la crainte de la paix des huguenots et la paix aux huguenots par crainte de la paix d'Espagne » ; en même temps pour faire rentrer par un mariage l'Angleterre dans son système d'alliances ; plus tard, après la prise de La Rochelle, pour assurer ses derrières contre un retour offensif de l'entourage de la famille du Roi, ou avant d'aborder la lutte décisive contre la prépondérance de la maison d'Espagne-Autriche. Obligé ainsi de faire tête à des ennemis rencontrés dans toutes les directions, il ne peut y parvenir qu'à force d'artifices.

Tout d'abord, « une de ses maximes favorites est qu'il faut négocier toujours » ; et c'est par ce côté surtout qu'il peut être comparé à Bismarck. Il porte, d'autre part, le talent de la dissimulation jusqu'à un degré qui ne laisse pas que de nous surprendre à distance ; on le voit parfois accabler de protestations de dévouement des personnages dont il a déjà décidé la perte dans son esprit, et, pour mieux les tromper, abuser auprès d'eux de ce don des larmes qui est une de ses spécialités. Enfin, le sentiment d'avoir à défendre sa situation et peut-être sa vie contre des adversaires dangereux l'entraîne à les traiter, quand il peut les prendre, avec une « inhumaine sévérité », qui fait trop souvent ressembler les châtimens de la justice aux repréailles de la passion. Il y a là un certain nombre de traits de caractère que ses nouveaux biographes ont eu le mérite de faire ressortir avec une parfaite impartialité.

* * *

Si sa mémoire ne paraît pas avoir souffert de l'action du temps, la réputation de Louis XV a passé, au cours du siècle dernier, par des vicissitudes dont il est curieux de retracer brièvement la courbe.

Pendant longtemps, sur la foi des pamphlets ou des écrivains révolutionnaires, il a été considéré comme l'incarnation vivante de tout ce qu'il était possible de découvrir d'imperfections ou de tares dans l'ancienne monarchie : jugement sommaire contre lequel ont été amenés à réagir, sous des formes diverses, M. Boutaric en publiant sa correspondance secrète, Albert Vandal en étudiant ses rapports avec Élisabeth de Russie, le duc de Broglie en exposant l'histoire de sa diplomatie. Après eux, le regretté Frédéric Masson, qui ne détestait pas le paradoxe, aimait à soutenir devant ses intimes cette thèse que Louis XV pouvait être regardé comme l'un des plus grands, peut-être même le plus grand souverain parmi les derniers Bourbons. — Ce n'est point une apologie de ce genre ou même une réhabilitation en règle qu'a tentée son dernier historien, M. Gaxotte. Il a voulu établir le bilan impartial de ses mérites et de ses erreurs, en mettant au point certaines accusations qu'une longue habitude avait fini par faire admettre comme incontestées. Scandales de la vie privée, désordres du gouvernement intérieur, nullité de la politique d'outre-mer, dispersion et flottement de la politique continentale, tels sont les quatre principaux griefs relevés contre Louis XV par ses détracteurs. Sur chacun d'eux l'auteur réussit à découvrir et à faire valoir un certain nombre de circonstances largement atténuantes.

C'est sur le premier, semble-t-il, que la mémoire de son héros semble le plus malaisément défendable. Faut-il alléguer, à la décharge du Roi, que ses mœurs étaient celles de son milieu, qu'il en rachetait les écarts par certaines vertus familiales, que les fameuses débauches du Parc-aux-Cerfs se réduisent, après examen, à la proportion d'assez banales aventures de garçonnière ? Mieux vaut invoquer en sa faveur cette considération qu'il y a quelque injustice à prendre, pour lui seul, les faiblesses de l'homme comme la mesure des capacités du souverain, et à le traiter autrement que, par exemple, Victor Emmanuel ou Guillaume I^{er} de Prusse, auxquels la postérité n'ont pas tenu rigueur de leurs exploits galants.

En dehors de querelles intermittentes avec les parlements ou avec les jésuites, le gouvernement intérieur de Louis XV a souffert de continuelles difficultés financières. Le récit peut en tenir en quelques mots. Au début, situation presque catastrophique héritée du règne précédent, trésorerie vide, déficit impossible à couvrir et même à évaluer, emploi de tous les expédients pour parer à la

faillite, annonce inutile de grandes économies, « mot fatidique auquel se laissent toujours prendre les Français » ; et enfin recours à cette forme exaspérée de l'inflation que l'on appelle le système de Law. Ensuite, lent rétablissement obtenu par la vertu de l'ordre et de l'économie, imposé avec une autorité qui ressemble à celle de pleins pouvoirs par le contrôleur général Orry, sanctionné en 1726 par une stabilisation de la monnaie. Puis, dans la seconde partie du règne, retour d'embarras budgétaires, dus à la fois aux dépenses de la guerre et à l'impuissance du gouvernement à obtenir des contribuables des sacrifices fiscaux égaux pour tous. Spectacle assez peu consolant assurément. Mais en le voyant se dérouler sous ses yeux, le lecteur croit revivre l'histoire d'hier ou d'aujourd'hui, tellement il y retrouve des situations ou même des expressions qui lui sont familières ; et l'obsession de ces rapprochements lui interdit la sévérité de certaines critiques.

Cette comparaison du passé avec le présent semble, au premier abord, se retourner contre Louis XV sur le terrain de sa politique d'outre-mer. Au lendemain d'une glorieuse période d'expansion coloniale, comment lui pardonner, en effet, d'avoir apposé d'un cœur léger sa signature au bas du fatal traité de 1763 ? Ici encore le souci de la vérité commande d'apporter quelques retouches à la légende consacrée par la tradition. C'est M. Seignobos lui-même qui nous indique la première, en nous faisant remarquer que « le traité de Paris fit perdre à la France, non pas, comme le disent les manuels d'histoire, un empire colonial qui n'existait pas encore, mais la possibilité de conquérir l'Inde et de coloniser l'Amérique du Nord ». Louis XV n'est-il point pardonnable, d'autre part, de n'avoir pas aperçu d'emblée l'importance d'un problème qui se présentait pour la première fois à lui dans toute sa complexité : celui de l'équilibre à établir entre la politique continentale et la politique maritime qu'imposaient à la fois à la France, et le souci de fermer aux envahisseurs le chemin de Paris, et celui d'ouvrir des débouchés lointains aux populations des côtes ? Pour le seconder à cet égard, il ne pouvait compter ni sur l'appui, ni même sur la compréhension de l'opinion ; les philosophes qui prétendaient la conduire, de Voltaire à Rousseau et de Montesquieu à Bernardin de Saint-Pierre, ne tarissaient pas en sarcasmes, dont M. Gaxotte cite de bien curieux exemples, non seulement sur l'inutilité, mais aussi sur le danger des colonies. Il faut rendre enfin à Louis XV cette justice que nul n'a ressenti

plus vivement l'humiliation du traité de Paris, et qu'il en a donné la meilleure des preuves en soutenant de tout son pouvoir les efforts de Choiseul pour se ménager une revanche maritime sur l'Angleterre.

Il resterait à se demander si, comme on l'a contesté, ses trois guerres continentales (Succession de Pologne, Succession d'Autriche, guerre de Sept ans) se trouvaient suffisamment justifiées, dans leurs causes et leurs résultats, par l'intérêt national. A ce reproche, l'on peut répondre, d'abord, que la première a fait un instant de la France l'arbitre du monde, au témoignage même de Frédéric II; ensuite et surtout, que toutes trois ont eu pour théâtre des pays étrangers; la bataille de Rosbach, qui semble en symboliser tous les revers, a été livrée à plus de 300 kilomètres de nos frontières! C'est là, dans l'histoire de la dynastie, un fait nouveau trop peu remarqué, et un avantage dont les souvenirs récents de la Grande Guerre peuvent servir à faire apprécier la valeur. Sous le règne de Louis XV et de son petit-fils, et à part une brève alerte en Alsace en 1743, les épreuves de l'invasion ont été épargnées aux Français pendant près de quatre-vingts années, c'est-à-dire pendant une période plus longue que sous le règne précédent et même qu'au xix^e siècle. De là chez eux l'apparition d'un sentiment de sécurité, de stabilité, étranger aux générations précédentes, un peu analogue à celui qu'inspirait autrefois la *pax romana*, et à la faveur duquel certaines provinces frontières, tranquilles pour la première fois, doublèrent de prospérité en quelques années. Est-il besoin, enfin, d'ajouter que, sous ce règne si décrié, le mouvement d'agrandissement territorial poursuivi sans arrêt par la dynastie se continua par la double annexion de la Lorraine, qui ferma définitivement notre frontière de l'Est, et de la Corse, « pistolet chargé au cœur de l'Italie »? Se figure-t-on la popularité que de nos jours assureraient à un régime deux acquisitions aussi précieuses?

Telles sont les principales considérations que l'on trouve formulées ou suggérées dans le livre de M. Gaxotte. Il les fait valoir par un style nerveux et incisif, comme par le don d'animer tout ce qu'il touche. Il excelle surtout dans l'art du portrait et trace des principaux personnages du régime (Dubois, d'Argenson, Fleury, Duplex, Machault, Choiseul, Maupeou) des esquisses qui atteignent parfois le relief de véritables médaillons. Il s'attache enfin à éclaircir la psychologie du souverain dont la figure domine celle de ses principaux serviteurs. Le trait saillant semble en avoir

été une irrémédiable timidité, qui dégénérait en apathie dans la vie courante, et à laquelle il fallait rapporter les autres particularités de son caractère : une défiance de lui-même qui l'empêchait d'imposer ses avis, même s'il les croyait justifiés ; une défiance envers les autres, qui lui faisait préférer comme plus accommodants les collaborateurs les moins recommandables ; une profonde dissimulation, nécessaire pour couvrir les défaillances de sa volonté ; enfin un scepticisme absolu sur la possibilité d'une réforme de l'État. « Découragé et décourageant », cette formule de Sainte-Beuve peut fournir l'explication de faiblesses personnelles qui expliquent elles-mêmes les erreurs d'un gouvernement.



De Louis XV à Napoléon I^{er}, la transition se marque par l'une des antithèses les plus accusées dont l'histoire d'un même pays offre l'exemple dans le court espace d'un demi-siècle. Si le premier a péché par défaut de caractère, c'est un excès de caractère qui a fait le malheur du second. Et s'il en fallait une preuve nouvelle ajoutée à tant d'autres, on la trouverait dans le témoignage, tardivement mis au jour, de l'un de ses conseillers. Appelé auprès de lui comme aide de camp en 1802, Caulaincourt a été son Grand-Écuyer pendant toute la durée de l'Empire, son ambassadeur à Pétersbourg de 1807 à 1811, son compagnon de traîneau pendant la retraite de Russie, son représentant aux congrès de Prague et de Châtillon, son dernier ministre des Relations extérieures en 1814 et en 1815. Après avoir ainsi comblé le duc de Vicence de ses faveurs, la fortune semble avoir voulu s'acharner sur les *Mémoires* qu'il avait laissés. Des considérations de famille et de parti en empêchèrent la publication pendant près d'un siècle, et l'original en disparut avec l'incendie du château familial par les Allemands, en 1917. La publication en a été faite sur une copie d'ailleurs authentique. Les deux premiers volumes, seuls parus jusqu'ici, comprennent le récit de l'ambassade de Pétersbourg et de la campagne de Russie.

Ils sont précédés d'une longue préface biographique, véritable modèle de documentation précise et complète, dans laquelle M. Jean Hanoteau s'attache, non seulement à reconstituer dans ses moindres détails l'existence de Caulaincourt, mais aussi à réfuter les accusations auxquelles a donné lieu, de son vivant et de nos jours, le rôle joué par lui, soit dans l'affaire du duc d'Enghien, soit

dans les négociations de Pleiswitz et de Prague en 1813. Il déploie pour le disculper toutes les ressources d'une dialectique qui paraît sans doute convaincante sur le premier point, peut-être plus ingénieuse que persuasive sur les autres. — Aussi bien le principal intérêt des *Mémoires* réside-t-il moins dans la personnalité de l'auteur que dans la psychologie de son maître ; et l'on pourrait résumer celle-ci dans cette phrase du premier volume, écrite à propos de la rupture avec la Russie : « Une idée qu'il croyait utile une fois casée dans sa tête, l'Empereur se faisait illusion à lui-même. Il l'adoptait, la caressait, s'en imprégnait ; il la distillait, si l'on peut ainsi dire, par tous les pores... Il était tout entier à son objet. Il réunissait toujours tous ses moyens, toutes ses facultés, toute son attention sur la question qu'il traitait en ce moment. De là l'immense avantage qu'il avait sur ses adversaires. » Tout le récit de Caulaincourt apparaît comme l'illustration et le développement de ce point de vue. L'on y trouve, en effet, l'histoire d'une idée fixe, celle qui conduit Napoléon en Russie et l'y fait rester bien au delà des exigences de sa sécurité. Elle finit par exercer sur son esprit une telle tyrannie, que, lorsqu'il s'en entretient avec ses familiers, il leur coupe la parole et substitue ses réponses aux leurs, dans la crainte de trouver celles-ci défavorables à sa thèse.

C'est une remarque pénétrante, qui avant lui n'avait peut-être pas été présentée avec une pareille netteté, que Caulaincourt donne comme conclusion à ses souvenirs de 1812. En amenant Napoléon à jouer toutes ses chances sur une seule carte, qui était la victoire, cette concentration de pensées qui caractérisait son génie semblait de nature à rendre plus irréparables chez lui certaines erreurs. Autant sa maîtrise restait incomparable pour pousser une offensive, autant il manifestait de désarroi, s'il n'amenait pas l'adversaire à composition, pour organiser une retraite. De là vient qu'une campagne malheureuse le forçait à reculer sa ligne de résistance bien en deçà de son point de départ. Son Grand-Écuyer nous a fait voir comment en 1812 il dut reculer de Moscou jusqu'à l'Elbe, sans pouvoir s'arrêter sur la Vistule. En 1814, il rétrogradera d'un seul bond des plaines de la Saxe à celles de la Marne, sans pouvoir tenir sur le Rhin. Ce sera le spectacle auquel nous fera assister un troisième volume dont le sujet annonce à l'avance l'intérêt,

ALBERT PINGAUD.

REVUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : *Vercingétorix*, épopée lyrique en quatre actes, poème de MM. Étienne Clémentel et J. H. Louwyck, musique de M. J. Canteloube.

L'Opéra est infatigable. La saison qu'il a commencée par *un Jardin sur l'Oronte*, pour faire revivre ensuite *la Damnation de Faust* et *le Barbier de Séville*, pouvait se terminer sur le ballet de *Jeu-nesse*; ainsi étaient accomplis, sinon dépassés, les obligations du cahier des charges et les vœux du public. Pourtant un dernier effort a paru s'imposer : après l'année scolaire, la distribution des prix. À défaut des lauriers peints et des livres dorés sur tranche, nous en avons eu l'éloquence civique, l'assistance officielle, le spectacle imposant, et sur l'estrade de la scène, des artistes choisis parmi les premiers de leur classe, recevant pour récompense l'honneur de prendre part à la cérémonie.

Le discours était en vers et en musique, avec costumes et décors ; il avait pour sujet l'éloge de Vercingétorix, dont il tirait une leçon de patriotisme. Un homme politique, qui fut ministre et président du Conseil, un homme de lettres spécialisé dans les antiquités celtiques, et un musicien qui doit au terroir auvergnat ou cévenol le meilleur de son inspiration, s'étaient mis d'accord en un projet qui leur tenait à cœur, ayant tous trois, comme leur héros, pour pays d'origine le Plateau central. Fidèles cependant au dessein qu'ils s'étaient proposé, ils n'ont eu jamais en vue que la nation, non la région, et même, anticipant sur le lointain avenir, ont voulu faire de ce champion des libertés gauloises le précurseur de l'unité française.

Le peu que nous savons de nos ancêtres laisse deviner un ensemble de tribus, répandues sur tout le territoire et parlant des dialectes

du même langage, mais sans lien politique et souvent ennemies. Le caractère était prompt, l'esprit curieux. Plus proches en cela des Grecs que des Romains, les Gaulois accueillaient l'étranger, pour le faire parler de son pays, et avaient le goût des voyages, mais les accomplissaient les armes à la main. Leurs bandes aventureuses avaient parcouru l'Europe, de la Grande-Bretagne à l'Asie Mineure, envahi l'Italie du Nord, et même un jour pris Rome, à la seule exception du Capitole. Mais au temps de César, il n'était plus question de conquêtes hors des frontières naturelles de la Gaule, menacée à son tour par les Germains, voisins dangereux depuis cette époque. Beaucoup désespéraient du salut, et se tournaient vers Rome, estimant qu'entre deux maux il fallait choisir le moindre. Les Gaulois cependant n'auraient rien eu à craindre, s'ils avaient pu s'unir pour une action commune. Mais les tribus ne parvenaient pas à s'entendre, et même si elles concluaient un pacte, il était presque toujours sans lendemain, parce que le gouvernement, en chacune d'elles, était instable. C'était un gouvernement aristocratique et électif. L'assemblée des seigneurs votait par acclamation, pour désigner le chef ; après quoi, on intriguait contre lui. Parfois un ambitieux s'appuyait sur le peuple et se faisait nommer dictateur, mais payait cette usurpation de sa vie si les nobles parvenaient à le destituer. C'est ce qui était arrivé, dit-on, au père de Vercingétorix. On s'explique ainsi les résistances que rencontra celui-ci, suspect d'ambition à son tour. Quand il parvint enfin à rassembler sous sa direction les forces principales du pays, il était déjà trop tard, et, pour comble de malheur, l'alliance ne put durer. L'armée de secours qu'il avait appelée devant Alésia, où il était assiégé, semble n'être intervenue que mollement dans la bataille, parce que certains de ses chefs ne voulaient pas abdiquer devant lui. La France, par la suite, a plus d'une fois été victime de ses divisions intérieures ; mais, devenue chrétienne, elle a toujours, au dernier moment, comme par miracle, été sauvée.

La religion des Gaulois était un polythéisme analogue à celui des Grecs et des Romains. On adorait les forces de la nature et dans chaque cité, chaque village, une divinité, source, montagne ou forêt. Les druides étaient un collège d'initiés, pareils aux adeptes des mystères orphiques ou éleusiniens en Grèce, mais plus qu'eux voués aux pratiques de magie. Ils venaient, dit-on, de la Grande-Bretagne, mais s'étaient répandus dans tout le pays où ils distri-

buient des talismans, dont les plus connus sont l'œuf de serpent et l'introuvable gui de chêne. Quant à ces monuments en rochers à peines dégrossis, nombreux en Bretagne, et qu'on appelle pour ce motif par leurs noms celtiques de dolmen, menhir ou cromlech, on les rencontre, à vrai dire, dans toute l'Europe et l'Afrique occidentale, et c'étaient sans doute, pour les Gaulois eux-mêmes, les vestiges d'un autre âge. M. Camille Jullian, l'éminent historien de la Gaule, est de cet avis. « Ces pierres n'ont en réalité aucun rapport avec la religion des druides ; la tradition qui s'est formée à leur propos n'a rien d'historique, et il est fort douteux qu'un druide ait jamais sacrifié sur un dolmen ou prié dans l'enceinte d'un cromlech. »

Ce qui n'a pas empêché les auteurs de nous montrer, au premier acte, une assemblée de druides en robes et barbes blanches, devant une table de pierre qui est un dolmen, sur un tertre entouré par une colonnade de menhirs. Ils s'apprentent à célébrer un office de mariage, car Vercingétorix est fiancé. Il reçoit les félicitations de ses amis, mais n'accepte pas celles de Régulus, envoyé de César, parce qu'il vient de voir une femme gauloise brutalisée par des soldats romains. Pourtant les Gaulois sont en nombre, et la plupart en armes, étant gentilshommes. Ils n'ont pas bougé. Leur patience est étonnante, même si on les suppose gagnés à la cause romaine, comme ce Gobannit dont Vercingétorix va épouser la fille, et qui blâme son gendre, sans arriver à le fléchir. Le mariage n'est pas rompu par ce dissentiment, mais la jeune épouse, qui par égard pour l'euphonie porte le nom grec de l'abeille, Melissa, voit partir celui qu'elle aime, jurant de ne pas demeurer une nuit sous son toit aussi longtemps que l'étranger odieux piétinera le sol où reposent les ancêtres. L'assemblée des seigneurs consultée se prononce pour la paix, et Vercingétorix prend le chemin de l'exil, qui le mènera au bout de la Bretagne et même plus loin, jusqu'à l'île de Sein où l'on voit aborder ce montagnard d'Auvergne, maniant son esquif avec une dextérité surprenante ; on peut croire que les dieux le protègent.

C'est là qu'une confuse légende laisse entrevoir un collège de vestales armoricaines, vouées à un culte cruel qui, comme celui de Diane en Tauride, exige le sacrifice de l'intrus, mais aussi prophétesses en possession d'une science infuse, que garde intacte leur vertu. Vercingétorix veut les consulter et obtient la vie sauve, parce qu'on le devine en mission extraordinaire. D'un bout à

l'autre du deuxième acte, il a loisir d'interroger la grande-prêtresse, qui de bonne grâce lui découvre le secret de la victoire : c'est d'observer la chasteté. Il s'y engage, mais tiendra mieux sa promesse s'il voit constamment près de lui une vivante image de la patrie. Une des religieuses, qui porte le nom prédestiné de Keltis, est déléguée en cet office, et c'est pourquoi, au troisième acte, elle se dresse comme une divinité protectrice et chantante sur le rempart de Gergovie. La forteresse est menacée par les Romains à qui Gobannit a donné, en agitant son manteau, le signal d'attaquer. Melissa, que Vercingétorix délaisse, l'aime toujours. En vain son père veut la rendre jalouse de Keltis ; elle refuse de croire infidèle un si noble cœur, et, plutôt que de s'associer à la trahison, crie au secours. La ruse est déjouée. Vercingétorix, qui avait imprudemment dégarni l'endroit où l'assaut est donné, revient et gagne la bataille. La place est sauvée, il y rentre en vainqueur, et on le proclame roi. C'est alors que Melissa s'offre à ses yeux, désormais seule au monde, puisqu'elle a renié son père, et si plaintive qu'il se laisse attendrir, l'attire dans ses bras. Keltis, indignée, n'en peut voir davantage. Quand il se retourne, elle a disparu. Ce geste imprudent va le perdre, et la Gaule avec lui.

Au dernier acte, il succombe dans Alésia, et, conforme à l'histoire, va se rendre aux Romains. Mais ce que l'histoire n'a pas dit, c'est que, dans l'instant où il part, abandonné de tous, Keltis lui apparaît de nouveau. Ce dévouement sublime a racheté sa faute, son exemple vivra :

Gloire à toi dont la mort va créer la Patrie.

Consolé, il chante avec elle, et les Gaulois, frappés d'admiration, répondent en chœur :

Gloire à toi ! Grâce au peuple où vibre ta grande âme
 Le monde entrevoit et réclame
 L'aube du matin merveilleux
 Où tous les hommes sous les cieux
 Verront enfin dans la fraternité plénière
 Le grand rêve de nos aïeux :
 La liberté dans la lumière.

Ce n'était jusqu'ici qu'un drame de collège. Mais, pour finir, le ton s'élève : on se croirait dans une réunion électorale.

M. Canteloube a droit à cet éloge, qu'il n'était nullement qualifié pour traiter un pareil sujet. Musicien bucolique, fourvoyé loin des champs, aux prises avec ces lieux communs et ces allégories,

force lui fut de recourir aux procédés d'une rhétorique apprise à la *Schola*. Les ouvrages de Wagner et ceux de César Franck sont les modèles dont l'analyse a extrait des règles inflexibles. La première interdit aux chanteurs de chanter. La deuxième substitue à la mélodie, qui est une phrase achevée, le thème qui n'est qu'un mot, et à celui-ci la « cellule », groupe de deux ou trois notes, dénué de signification comme une syllable détachée. Il est possible, en effet, de décomposer une phrase en mots, et un mot en syllabes. Mais ce n'est pas dans le sens contraire que peut procéder le mouvement naturel de la pensée : on commence par formuler un jugement, et non par l'épeler. Il n'en va pas autrement si l'on pense en musique.

La partition est faite ainsi de fragments sans lien. Le chant n'est qu'un récitatif où aucune mélodie ne peut naître sous l'émanation délétère des mots. La symphonie en est un autre, sans paroles, donc sans excuse, et multiplié par les voix instrumentales qui balbutient de concert. Leur mélange ne produit qu'un coloris brouillé, parce que les lignes ne sont pas nettes, et un langage inarticulé, sans relief, sans cadence. Étudié de près, examiné à la loupe, cet orchestre en bouillie laisse peut-être discerner des larves d'idées. Que nous importe, puisque la métamorphose ne s'accomplira jamais ?

Les éclaircies sont rares. Au premier acte, pour une entrée de jeunesse dansante, l'auteur se souvient à propos des rondes et des bourrées qui lui sont chères, et trouve un joli rythme, qui ne fait que passer : le temps pour ce joyeux cortège de traverser la scène, et l'on rentre dans le fatras. Au troisième acte, le régiment de Vercingétorix vainqueur défile en bon ordre, marquant le pas, sur un refrain martial, scandé par les tambours, qui fait songer aux chansons de soldats et aux musiques militaires. Anachronisme ? Effet facile ? Ce n'est pas le moment de chicaner. Il faut nous estimer heureux de rencontrer enfin un air qui sait ce qu'il veut dire et l'écouter sans arrière-pensée, car il va disparaître et nous n'aurons, de la soirée, pareille aubaine.

C'était une innovation intéressante, mais d'un emploi restreint, que d'ajouter à l'orchestre les ondes musicales. Elles sont produites par des impulsions électriques dont on arrive assez aisément à régler la fréquence. Plusieurs appareils sont en usage. Ceux de M. Martenot, qui ont été adoptés pour la circonstance, donnent un son rigoureusement pur, qui ne ressemble à celui d'aucun instrument, car rien n'y trahit l'action humaine, ni même le jeu d'un mécanisme : aucun choc au départ, pas la moindre fluctuation d'inten-

sité, et une extinction soudaine, comme par rupture de contact, que ne suit nulle résonance. C'est ainsi qu'au deuxième acte, celui de l'île aux prêtresses, quatre notes aiguës forment un accord parfait qui glisse lentement, toujours pareil à lui-même, par degrés chromatiques ; on cherche dans les cieux cette harpe invisible, qui vibre sans qu'on y touche. Ingénieuse expérience, mais de physique plutôt que de musique. Par ce procédé qui les laisse à l'état natif, les ondes musicales n'ont qu'un attrait d'étrangeté. Il faudrait les apprivoiser davantage, ce qui, je crois, n'est pas impossible.

Avant accepté cet ouvrage, l'Opéra s'est fait un devoir de le traiter avec magnificence. Vercingétorix est noblement figuré par M. Georges Thill, ténor splendide qui, cette fois, à défaut de mélodies, nous régale de belles notes. M^{lle} Marjorie Lawrence fait admirer de même une voix magnifique dans les verbeuses exhortations de Keltis. M^{me} Marthe Nespoulous prête une grâce docile à la fiancée malheureuse, et M^{lle} Lapeyrette, superbe et grave, parvient à rendre émouvant par endroits le prêche de la grande-pretresse. M. Pernet ajoute un vigoureux relief à la figure du traître Gobannit. M. Singher chante avec ferveur les prières du vieux druide. M. Le Clézio, sous le manteau rouge d'un centurion romain, affirme une fierté tranchante et se montre, ce qui jusqu'ici était rare à l'Opéra, tout au moins parmi les chanteurs, bon cavalier. M. Philippe Gaubert prodigue à la symphonie, qui en a grand besoin, sa plus attentive et intelligente sollicitude. M. Pierre Chéreau a réglé avec art les mouvements de la foule en fête ou en alerte, toujours tumultueuse avant l'accord final en apothéose. Les chœurs, dont la tâche était lourde, y ont excellé. Les électriciens ont droit, une fois de plus, à des compliments pour les jeux de lumière qui, au deuxième acte, agitent la mer blafarde, entraînent les nuages échevelés. M. Mouveau, avec son habileté coutumière, a mis aux dimensions et dans la perspective de la scène les maquettes de l'ancien ministre qui était aussi l'un des auteurs du poème et pour tant de talents mérite, en ce palmarès, le prix d'honneur.

La répétition générale avait attiré à l'Opéra une affluence inusitée de parlementaires, qui ont applaudi avec ensemble, comme à la Chambre, les jours où le *Journal officiel* note que l'orateur, en regagnant sa place, reçoit les félicitations de ses amis.

LOUIS LALOY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINÉ

M. ROOSEVELT ET LA CONFÉRENCE DE LONDRES

Voici que la Conférence de Londres, mal préparée, convoquée prématurément, se révèle plus pernicieuse qu'utile et s'achemine rapidement vers un échec complet. Il n'était pas besoin d'être prophète pour le prévoir. Ces grandes assises, où tous les États sont convoqués, tournent bien vite à la tour de Babel, si certaines solutions précises n'ont pas été arrêtées d'avance ou si quelque génial homme d'État n'en prend avec autorité la direction. On espérait, en Europe, que le Président des États-Unis serait de taille à assumer un tel rôle et se montrerait capable de s'élever à une conception de l'intérêt général. La déception est d'autant plus vive de constater qu'il n'en a pas pris le chemin.

Ce qui a paru déconcertant, ce sont moins les doctrines économiques et financières, si cubistes qu'on les juge, que les Américains se flattent d'avoir découvertes, que la légèreté avec laquelle la délégation américaine a été désavouée par Washington chaque fois qu'elle se croyait en droit de prendre une décision ou une initiative, et que la désinvolture avec laquelle le Président est allé se promener dans une île déserte, sans communications avec le reste du monde, tandis que soixante-six délégations attendaient son bon plaisir. Depuis la fin de la grande guerre, le Congrès désavoue les présidents, les présidents désavouent leurs mandataires, si bien qu'il n'est jamais possible de faire état avec sécurité d'une parole, d'une offre ou d'un engagement venant d'Amérique. Il faut enfin que les Américains se rendent compte que c'est eux qui portent le trouble dans l'économie européenne et que l'Europe est lasse de leurs procédés autoritaires et brouillons. Ce fut, dans les couloirs de la Conférence et dans toute la presse européenne, l'opinion générale après que M. Cordell Hull eut donné

lecture, le 3 juillet, de l'étrange communication du Président.

Les événements contemporains donnent à tout observateur attentif la désolante impression que le Nouveau Monde et l'Ancien se comprennent de moins en moins et s'éloignent de plus en plus. L'Amérique estime peu le travail régulier, encore moins l'épargne et l'ordre ménager ; elle se plaît dans la fièvre de la création et surtout de la spéculation et du jeu. La dévaluation du dollar a ouvert de nouveau les écluses que le grand krach de 1929 avait tarées ; baisse du dollar, hausse sur les valeurs de Bourse et les matières premières : tout est prétexte à un agio formidable. Le peuple des États-Unis souffre ; tombé de très haut, il ne comprend pas les raisons de sa chute et se lance d'un cœur léger dans une nouvelle sarabande de milliards où il croit apercevoir les signes d'une renaissance économique. Mais, cette fois, le risque est plus grave, car c'est l'État qui mène le branle : économie dirigée, monnaie dirigée ; l'État engage ses ressources et son crédit dans un poker effréné. Et comme il remue beaucoup d'argent, il se croit riche et chaque citoyen se croit riche.

Pourtant l'opinion a conscience que cette tempête de milliards fictifs n'imprimera un mouvement durable aux affaires que si elle est le signe et la préparation d'une véritable et sérieuse reprise de la production et des échanges. Il en arrive ainsi d'une automobile dont le moteur ne veut plus partir : si on lui imprime une poussée en lui faisant dévaler une pente, le moteur se met en marche de lui-même. La dévaluation du dollar est, dans l'esprit des Américains, le stimulant qui doit ranimer la machine, mais il faudra ensuite trouver des débouchés, organiser les échanges, vendre, exporter. La Conférence de Londres jouerait ce rôle ; elle abaisserait partout les tarifs de douanes ; la production américaine, entraînée par la baisse du dollar, aurait la route libre pour faire aux produits européens une concurrence heureuse. Le calcul était simple, trop simple. C'est, dans cette Conférence de Londres, sortie de l'imagination de M. Ramsay MacDonald, tout ce qui intéressait Washington. L'Europe, d'ailleurs, ne vaut pas la peine que les Américains s'occupent d'elle, à l'exception de l'Angleterre que sauvent ses Dominions et que l'Américain se plaît à traîner à sa remorque. Le Yankee entend laisser l'Europe cuire dans son jus, sans s'apercevoir que lui-même mijote au fond de son pot-au-feu. Alors, pourquoi, à M. MacDonald, à M. Herriot, avait-on parlé de plan constructif, d'économie internationale ?

Comme il arrive souvent entre l'Europe et les Américains, on a l'impression d'un gigantesque malentendu. Quand le professeur Moley eut rejoint à Londres ses collègues de la délégation, on crut que, cette fois, le *missus dominicus* apportait, sinon des pleins pouvoirs, du moins la pensée intime du chef. Sur place, en effet, M. Moley, entré dans l'ambiance de la Conférence, sentit le souffle de bonne volonté généreuse qui anime toutes les délégations dans un commun espoir. Lorsque les représentants des pays restés fidèles à l'étalon-or, après s'être mis d'accord avec M. Neville Chamberlain, soumièrent à la délégation américaine la formule peu compromettante d'une déclaration de principe en faveur de la stabilisation des monnaies, M. Moley crut pouvoir l'approuver en son nom personnel et laissa entendre qu'il avait bon espoir que M. Roosevelt l'accepterait. Quel mauvais génie le Président a-t-il rencontré sur le croiseur *Indianapolis* ou sur les grèves de l'île Campo-Bello ? Il semble qu'il se soit mépris sur les intentions des Puissances demeurées fidèles à l'étalon-or et ait confondu leur projet de déclaration de principe avec un appel au secours et un blâme indirect à l'égard des États-Unis. De là, sans doute, le ton tranchant du document de M. Roosevelt et ces allures de magister qui correspondent si peu à ce que l'on sait de son tempérament.

Car, ce qui est extraordinaire, ce n'est pas que le Président se refuse à entrer dans la voie de la stabilisation et à prendre aucun engagement à ce sujet. Il n'était peut-être pas très adroit de le lui demander. Les Américains, à tort ou à raison, viennent d'inaugurer une politique d'inflation dans l'espoir de sortir du marasme économique où ils s'enlizen ; ils croyaient n'avoir plus d'autre ressource ; et ils en sont encore à la période bien connue des économistes où l'abondance des signes monétaires développe le crédit et galvanise les affaires. Comment s'arrêteraient-ils juste à ce moment ? On comprend même qu'une déclaration, si platonique soit-elle, dans le sens du principe de la stabilisation leur apparaisse comme inopportune. Mais de là à exécuter une charge à fond contre les Puissances qui restent attachées à des doctrines surannées, à des « fétiches », il y a loin ; il y a toute la distance qui sépare la défense légitime des intérêts de chaque pays d'une vérité inconvenance internationale que l'on est stupéfait de trouver sous la plume du gentleman qu'est M. Roosevelt.

Il est à peu près impossible de résumer la déclaration américaine ; elle est sibylline, fertile en contradictions, farcie d'hé-

résies économiques que sans doute la nouvelle doctrine américaine prend pour des nouveautés géniales. Ce qui paraît plus désolant, c'est qu'elle semble particulièrement dirigée contre la France que l'on se représente comme le chef d'un complot, comme le champion de la stabilisation et de l'étalon-or. Nous sommes même invités à mettre en équilibre notre budget : leçon comique lorsqu'elle est signée du chef d'un État dont le budget est en déficit d'un nombre fantastique de milliards !

La France, sur les chemins d'une saine politique monétaire, n'a pas cessé d'être en plein accord avec l'Italie, la Hollande, la Suisse, la Belgique, la Pologne. Ces Puissances, en face du refus de M. Roosevelt d'accepter la déclaration commune qui lui était proposée et qui semblait bénéficier de l'approbation de M. Moley, ont signé entre elles une déclaration affirmant « leur volonté formelle de maintenir le libre fonctionnement de l'étalon-or dans leurs pays respectifs aux parités or actuelles et dans le cadre des lois monétaires existantes ». La doctrine américaine, telle qu'elle ressort de la déclaration de M. Roosevelt, est beaucoup moins nette ; c'est celle de la « monnaie dirigée » qui consiste essentiellement à faire varier la valeur de la monnaie, afin de supprimer les variations de l'indice des prix. Il ne nous appartient pas d'en discuter la valeur, mais c'est un fait que jusqu'à présent elle n'a jamais donné de bons résultats, tandis que l'expérience montre les conséquences désastreuses de l'abandon des principes classiques. L'animosité de M. Roosevelt contre la politique de stabilisation et de retour à l'étalon-or n'est cependant pas ancienne puisque, dans son message du 16 mai à tous les gouvernements, il annonçait : « La Conférence devra rétablir l'ordre à la place du chaos actuel par une stabilisation des devises. » Comment en un plomb vil... ? On aime à croire que, dans la détresse où se débattent les États-Unis, le Président ne fait pas tout ce qu'il veut.

Vérité d'un côté de l'Atlantique, erreur de l'autre : le pire est que semblent se former et s'opposer deux blocs antagonistes, d'un côté les tenants de l'étalon-or, de l'autre les propagandistes de l'inflation dirigée. Les Américains ont pris l'offensive et s'attaquent d'abord aux monnaies qu'ils jugent les plus faibles, le florin hollandais et le franc suisse. L'Amérique, dans sa course à l'abîme, cherche à entraîner avec elle les pays qui ont gardé l'étalon-or ou ceux qui y sont revenus après avoir subi la dévaluation de leur devise et qui ne disposent pas de la même surabon-

dance de richesses naturelles pour s'arrêter sur la pente dangereuse. Quant à l'Empire britannique, son attitude reste hésitante; il s'est rangé, à la première heure, du côté des États stabilisateurs; mais le Canada, l'Australie ne peuvent pas se séparer du dollar. Les préférences de l'Angleterre vont à une économie fondée sur l'étalon-or, mais elle redoute tout ce qui la séparerait des Américains. C'est chez elle une tradition de courir après la vieille colonie émancipée qui se moque d'elle et qu'elle ne rattrape jamais; cette fois, c'est un sport qui pourrait lui coûter cher.

Voici donc cette Conférence qui devait manifester l'entente unanime des peuples pour la reprise des affaires, le retour à une saine économie, la pacification générale des esprits par le renouveau de la prospérité, qui aboutit à un antagonisme aigu et oppose l'un à l'autre, dans une lutte absurde, deux blocs de Puissances entre lesquels évolue une Angleterre troublée et indécise. Cette situation, dont l'Amérique est entièrement responsable et dont elle sera la première à pâtir, est désolante. La bataille des doctrines cache le conflit économique des intérêts violemment égoïstes; ainsi se préparent, par l'isolement et les rivalités, les crises révolutionnaires. Tel est le danger de ces manifestations tapageuses, qui seraient à peine tolérables si elles n'étaient que stériles. On promet aux peuples monts et merveilles; on leur sert le triste spectacle d'antagonismes brutaux; comment ne se croiraient-ils pas trompés? L'ajournement, d'ailleurs nécessaire, de la Conférence du désarmement au 16 octobre, sera exploité par l'Allemagne dans sa propagande, l'avortement complet de la Conférence économique sera utilisé sans bonne foi par les partis révolutionnaires: tout cela aurait pu être évité avec de meilleures méthodes, plus discrètes, plus efficaces, plus sages. Quand cesserons-nous de suivre les déplorables errements de M. MacDonald? Quand en finirons-nous avec cette diplomatie de cinéma?

A la Conférence, le gouvernement français a soutenu brillamment les doctrines de l'économie politique la plus orthodoxe. Par quel singulier phénomène de dédoublement les mêmes hommes, revenus à Paris dans l'ambiance parlementaire, se prêtent-ils aux plus pernicieuses fantaisies d'inspiration socialiste? La récente loi sur le commerce du blé, qui fixe un cours minimum de 115 francs le quintal au-dessous duquel le commerce n'aurait pas le droit d'acheter, est, à ce point de vue, particulièrement dangereuse. Le marché du blé est le grand régulateur de l'économie dans un pays

où l'agriculture tient encore heureusement la première place, et il est nécessaire de protéger nos agriculteurs. Mais est-ce là le bon moyen ? La nouvelle loi ne fera pas monter le prix du blé, mais elle fera infailliblement hausser le prix du pain, car ces lois mal faites ne jouent pas comme l'imaginent les parlementaires. Dès lors toute politique de compression des prix et des salaires devient impraticable ; notre industrie ne peut plus exporter ; les finances dérivent vers l'inflation. Traiter le blé comme M. Roosevelt croit pouvoir conduire le dollar, c'est courir aux mêmes périls. Les lois d'intérêt électoral sont funestes à l'économie des États.

HITLER ET LES PARTIS

Le chancelier Hitler procède avec méthode à la destruction de tous les organismes politiques qui pourraient porter ombrage à son absolutisme ou limiter ses pouvoirs. Après la destruction du parti communiste, il a procédé à celle de la social-démocratie ; puis il s'est attaqué à un morceau plus dur, le parti allemand-national, qui l'avait soutenu et aidé lors de son ascension au pouvoir et dont le chef, M. Hugenberg, détenait, dans le ministère, le portefeuille si important de l'Économie nationale. S'en prendre à M. Hugenberg, c'était d'abord heurter de front cette classe des hobereaux qui furent les soutiens de la monarchie prussienne, les créateurs de l'Empire avec Bismarck, l'armature même de l'armée et de l'État. Ne serait-ce pas, en outre, dissoudre le cartel politique sur lequel avait été formé le ministère et, par suite, offrir au président Hindenburg l'occasion d'intervenir et peut-être de sommer le Führer de redevenir un chancelier parlementaire, tout au moins de s'accommoder avec les grands partis ?

Mais M. Hugenberg a filé doux et ses amis ne l'ont pas soutenu ; ils ont renoncé sans combat à ce protectionnisme agrarien qui leur tenait si fort au cœur et que M. Hugenberg s'efforçait de développer. L'impossibilité pratique de son système n'avait pas tardé d'apparaître ; la fermeture des frontières aux produits agricoles étrangers n'avait pas manqué d'entraîner les représailles de tous les acheteurs de produits industriels allemands. M. Hugenberg s'est enfoncé dans une désastreuse politique des corps gras qui a coûté très cher au III^e Reich. Personne n'a regretté la chute de cet encombrant et vaniteux personnage ; il avait, il y a cinq ans,

supplanté, grâce à une campagne de presse sans scrupules, à la direction du parti nationaliste, le comte Westarp, plus modéré et plus libéral ; il porte, dans la genèse des événements actuels, de lourdes responsabilités ; avec lui disparaît l'influence dirigeante de cette caste des hobereaux dont il avait les défauts sans en posséder les qualités traditionnelles. L'éclipse du pouvoir des hobereaux dans l'Allemagne prussianisée, c'est un événement de haute importance, c'est une date historique.

Avec Hitler, sous une étiquette « totalitaire », c'est la moyenne et surtout la très petite bourgeoisie qui l'emporte. « C'est, sur une plate-forme nationale, la colère contre les riches (1). » Ce côté de socialisme niveleur et spoliateur, le racisme sera nécessairement amené à le développer, afin de recruter des adeptes parmi les ouvriers socialistes et communistes. Mettre la main, sans autre forme de procès, sur les caisses des syndicats, des partis, de tous les organismes politiques ou sociaux que l'on détruit, congédier et priver de leur emploi quantité de personnes qui, à l'abri d'un contrat avec l'État, se croyaient en sécurité, c'est attenter à la propriété privée, c'est détruire toute confiance et toute foi en un engagement quel qu'il soit, c'est commencer une révolution sociale dont il est impossible de prévoir où elle s'arrêtera.

Le président Hindenburg a accepté la démission forcée de M. Hugenberg. Le chancelier Hitler a fait à Neudeck, en Prusse, où villégiature le vieux maréchal, une longue visite où aucune concession n'a été exigée de lui et où il a reçu comme une nouvelle investiture. La vieille Allemagne féodale et militaire abdique entre les mains du parvenu Hitler. Le remplacement de M. Hugenberg par un raciste clôt l'ère ouverte le 31 janvier. Tout le pouvoir est, sans restrictions ni réserves, aux mains des nazis dans tout le Reich.

Restait à abattre cette forteresse du Centre et du parti populiste bavarois qui en est une fraction détachée, de ce Centre qui a vaincu Bismarck et pris, après la révolution de novembre 1918, une part prépondérante dans le gouvernement du Reich. La « tour imprenable » battit la chamade sans attendre la première sommation. *Ruere in servitute* ! Les chefs, Mgr Kaas, M. Bruning, jugèrent toute résistance impossible et dangereuse. Mais leur soumission n'a pas arrêté la destruction de toutes les organisations

(1) Georg Bernhard, *les Tendances économiques et l'avenir du national-socialisme* (Bulletin de la Société d'études et d'informations économiques du 26 juin).

sociales, économiques et politiques qui, groupées à Munchen-Gladbach, faisaient la gloire et la force du Centre. Tout a été occupé, saisi, fermé par les Chemises brunes. La dissolution du Centre est décidée en principe ; mais des négociations se poursuivent afin d'obtenir du maître, pour les députés du Centre comme il a été fait pour ceux du parti Hugenberg, la faveur insigne d'être admis dans le parti national-socialiste. La *Germania*, organe officiel du Centre, qui mena jadis tant de généreuses luttes, change de rédacteurs à la date du 1^{er} juillet et apporte son acquiescement à l'Allemagne nouvelle ; elle explique les raisons qu'a le Centre de se rallier à cette « révolution conservatrice » ; « nous approuvons la responsabilité totale du chef, laquelle implique le droit à une obéissance absolue ». Cela se passe au moment où, dans l'Allemagne de l'Ouest et du Sud, des centaines de fidèles et de prêtres sont en prison. Dans leur zèle, les Chemises brunes de Munich avaient décidé d'arrêter le vénérable cardinal Faulhaber et M. Bruning, quand le Führer lui-même arriva à tire d'aile et réussit à les calmer. Il tient à ne pas compromettre le succès de la négociation que poursuit à Rome M. von Papen pour la conclusion d'un concordat entre le Vatican et le Reich.

La nouvelle, au premier abord, a de quoi surprendre, choquer même. Mais elle est conforme à la tradition de la Papauté qui, quelle que soit la forme du pouvoir qu'elle trouve en face d'elle, cherche à sauvegarder les intérêts supérieurs de la religion. Le concordat, c'est M. Hitler, ou plus probablement M. von Papen, qui en ont pris l'initiative. Qu'en attendent-ils ? Ils poursuivent par tous les moyens l'unification du Reich ; il existait un concordat pour la Bavière, un autre, négocié à Berlin par le nonce Pacelli, aujourd'hui secrétaire d'État, avec la Prusse ; c'est maintenant avec le Reich tout entier que Rome s'apprête à traiter ; sans doute une fois le traité signé, les concordats avec les pays deviendront-ils caducs. Sans doute aussi le gouvernement hitlérien espère-t-il que l'influence du Saint-Siège et des évêques s'exercera dans le sens de l'unification nationale de toute l'Allemagne et de la complète soumission du clergé et des fidèles au système raciste. La conclusion du concordat de 1801 entre Bonaparte et Pie VII n'était pas exempte de semblables préoccupations.

Quant au Saint-Siège qui, du haut de la colline vaticane, a vu passer tant de pouvoirs qui s'étaient crus éternels, il attend d'abord du futur concordat un abri temporaire durant la tempête ; les

nazis ne parlaient-ils pas d'organiser une Église nationale ? Le Centre était un parti politique et, comme tel, sa vie ou sa mort n'intéressent pas directement le pouvoir spirituel ; mais, autour du Centre, sous le haut patronage de l'épiscopat, avaient pullulé des œuvres et des associations dont l'objet est purement religieux ou éducatif ; sans doute ces organismes seront-ils sauvés. Le concordat avec l'Italie fasciste et le récent concordat avec l'Autriche ont évidemment servi de modèles. Sur la nomination des évêques et l'enseignement religieux de la jeunesse, le Pape, s'il signe, a certainement reçu tous apaisements. Le système « totalitaire » du racisme s'accommodera-t-il de telles concessions ? C'est le secret de l'avenir. M. Hitler n'a ni la souplesse politique, ni l'élévation d'esprit du Duce, et lui-même est souvent débordé par ses troupes. L'Allemagne n'est pas, comme l'Italie, un pays catholique ; il s'agit de protéger les droits d'une minorité confessionnelle, de lui donner un statut à la place de celui que l'action politique du Centre lui avait assuré. En mettant les choses au pire, le Pape, entre les catholiques allemands et les violences racistes, veut interposer un contrat, une loi portant la signature du Führer. L'acte de Pie XI est hardi ; mais qui sait si, en cherchant, le premier, à imposer une digue aux violences romantiques d'une Allemagne en délire, il ne répond pas au vœu secret d'un grand nombre d'Allemands et peut-être de M. Hitler lui-même ? S'il doit survenir un nouveau *kulturkampf*, il faudra d'abord déchirer un traité en bonne et due forme signé par le Führer lui-même. Et si l'apaisement se fait, le nouveau texte servira de cadre à une réorganisation de l'action catholique dans le Reich.

Les plus grandes probabilités sont du côté de la lutte. La doctrine raciste, définie dans *Mein Kampf*, est aux antipodes des conceptions catholiques ; la politique raciste ne s'accommodera de la présence suspecte d'aucun organisme vivant dont le chef est à l'étranger. La révolution hitlérienne ressemble, par certains traits essentiels, à la révolution luthérienne du xvi^e siècle ; elle ne peut guère manquer de se heurter contre Rome. Les Églises évangéliques elles-mêmes, dont l'Empereur était naguère l'évêque suprême, subissent les assauts ou, ce qui est pire, les embrassades étouffantes du racisme ; un groupement s'est formé pour organiser une « Église du Reich » englobant toutes les confessions luthériennes et réformées ; mais deux tendances s'y opposent : l'une plus libérale, plus religieuse que politique, a choisi comme « évêque du Reich » le

pasteur von Bodelschwing ; l'autre, plus empressée à servir l'État hitlérien qu'à scruter les maximes de l'Évangile, acclame un homme de confiance d'Hitler, le pasteur Muller, de Königsberg. Les polémiques sont très vives entre les deux groupes. Finalement, le ministre des Cultes a nommé un commissaire chargé d'unifier les Églises et de les diriger vers le bercail hitlérien. A plus forte raison peut-on douter que l'indépendance catholique puisse s'accommoder longtemps de l'absolutisme niveleur de Hitler.

La « communauté populaire », telle que la conçoivent les nationaux-socialistes, est incompatible avec l'existence des partis et des classes ; la totalité de la nation, épurée des éléments anti-nationaux, doit s'intégrer dans le parti qui a réalisé la révolution et qui devient la nation entière, totale. Réfléchissons un instant sur un phénomène dont les conséquences peuvent être considérables. Le concept de parti n'a rien en soi d'admirable, rien de supérieur ; on trouve les tribus primitives, chez les Berbères par exemple, divisées en deux *sofs* ennemis ; la conception des partis s'est développée avec le système parlementaire à l'imitation de l'Angleterre dont les vieux partis historiques n'ont leur équivalent nulle part et ont rendu possible une alternance sans laquelle le parlementarisme n'est plus qu'oppression et gouvernement par une faction. La conception d'une nation divisée en partis devient déraisonnable dès que l'un de ces partis abuse de sa force. Les démocraties antiques, les démocraties du moyen âge ont toutes abouti au pouvoir d'un seul, à une « tyrannie », parce que les peuples étaient las des dissensions des partis et de l'oppression des vaincus par la faction victorieuse. Si la mainmise d'un parti sur l'État aboutit à la dissolution des partis, elle est raisonnable et elle peut devenir nécessaire. L'unité morale d'un peuple, surtout quand elle est spontanée, crée un état politique supérieur à la permanence des rivalités et des haines de partis. Mais prenons garde qu'un tel système de gouvernement est, au premier chef, un instrument offensif : telle la France de Napoléon. C'est un peuple mobilisé, prêt à l'action dans la main de son chef, dangereux, par conséquent, pour ses voisins.

RENÉ PINON.

tat
un
rg.
nt,
fier
rti
su
.
les
rti
nti-
ion
ant
si-
de
oar
tis
de
ent
le
oar
ent
es
tes
les
les
rti
ble
le,
eur
re-
ier
est
ef,